This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

SIR HENRY MEUX BART.

Vet. Fr. III A. 6

59. 60

M. DUPONT,

ou

LA JEUNE FILLE

ET SA BONNE.

IMPRIMERIE DE JUDENNE,
Rue Rempart-des-Moines, 19.

M. DUPONT,

OU

LA JEUNE FILLE

ET SA BONNE,

PAR CH. PAUL DE KOCK.

Qui primus caram juveni, carumque puellæ
Eripuit juvenem, ferreus ille fuit.
TIBULLE.

TOME III.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
HAUMAN ET COMPAGNIE.

1838.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY

M. DUPONT,

OU

LA JEUNE FILLE

ET SA BONNE.

CHAPITRE PREMIER.

Le père d'Adolphe.

Adrien Dalmont, père d'Adolphe, était né en Franche-Comté. Son père, honnête marchand de Besançon, ayant eu deux fils, leur fit donner autant d'éducation que ses moyens le lui permettaient ; ne pouvant pas leur laisser de fortune, il voulut qu'ils fussent en état d'en acquérir par eux-mêmes.

Georges, fils aîné d'Adrien, était gai, franc et sans souci, fuyant les occupations sédentaires et fort peu studieux. Son seul bonheur était de parcourir les bois, les montagnes et les campagnes des environs.

Adrien, plus calme, plus raisonnable, montrait de bonne heure un caractère sensible, une ame aimante et un cœur prompt à s'attacher, mais incapable de varier dans ses sentiments.

Les deux frères furent orphelins de bonne heure ; leur père n'avait pas eu le talent de s'enrichir, il fallait prendre un parti. Georges, sans s'inquiéter de l'avenir, était décidé à voyager, à courir le monde, à traverser les mers. Adrien comptait embrasser l'état militaire.

Mais un cousin de leur mère, mourant sans enfants, toute sa fortune revient aux jeunes Dalmont. Cette fortune s'élève à peu près à quatre-vingt mille francs. Dès lors les projets des deux frères sont changés.

Georges a vingt ans, mais il ne connaît point l'amour ; ses goûts l'entraînent toujours vers les rives lointaines ; mais il ne voyagera

plus comme un pauvre diable qui cherche à se faire des protecteurs et des amis; il veut acheter un petit bâtiment, l'armer, l'équiper, et avec cela aller à la découverte d'un Nouveau-Monde, parce qu'il est persuadé qu'il y en a encore beaucoup que nous ne connaissons pas, ce qui est très-possible, mais que je ne vous affirmerai point.

Adrien n'a nulle envie d'imiter son frère, il ne songe même plus à s'éloigner du lieu de sa naissance, car Adrien aime déjà, quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, et c'est à Besançon que réside celle qui possède son jeune cœur.

Juliette est l'objet de son amour. Juliette n'a que quinze ans, mais déjà c'est la plus jolie fille des environs; ses yeux bleus, sa bouche gracieuse, ses cheveux blonds, qui se bouclent naturellement sur son front, en font un être ravissant que l'on ne peut voir sans être doucement ému. Chez cette aimable enfant les grâces et la beauté ont encore plus de charmes en parant la vertu. Juliette est bonne, sensible, modeste, et, ne tirant aucune vanité de ses attraits, c'est par ses

qualités seulement qu'elle cherche à se faire aimer.

Adrien pouvait-il ne pas adorer un pareil trésor !.... et Juliette serait-elle insensible à l'amour si vrai d'Adrien ?... Ces deux jeunes gens semblaient faits l'un pour l'autre : mêmes goûts, même vertu, même sensibilité, tout les unissait ; et cet amour, né dans l'adolescence, promettait de survivre aux écueils de la jeunesse, aux soucis de l'âge mûr.

Mais Juliette était sans fortune, et avant d'en posséder lui-même, Adrien n'osait lui proposer sa main ; il voulait, avant tout, être en état de soutenir son ménage. La fortune du cousin avait tout arrangé. Adrien allait posséder quarante mille francs ; avec cela on est riche quand on n'est pas ambitieux, et les amoureux ne le sont point.

Juliette était orpheline comme Adrien ; ses parents avaient été d'honnêtes fermiers qu'un incendie avait ruinés ; il ne restait à l'amante d'Adrien qu'un frère plus âgé qu'elle de cinq ans, et qui devait être son unique protecteur jusqu'au moment où elle prendrait un époux.

Juliette aimait tendrement son frère, et, le regardant comme le seul appui qui lui restât sur la terre, elle avait pris de bonne heure l'habitude de lui obéir.

Robert, c'était le nom de ce frère, était d'un caractère triste et morose, faible d'esprit, froid de cœur; il aimait sa sœur, mais il n'aurait pas eu la force de travailler pour la faire vivre, ni le courage de la défendre ou de la protéger. Depuis qu'un incendie avait détruit la fortune de ses parents, et emporté toutes ses espérances de plaisir et de bonheur, Robert, ennuyé du monde et de lui-même, traînait tristement son existence; sans état, sans projets pour l'avenir, ne se souciant pas de faire quelque chose, il laissait la pauvre Juliette s'occuper seule de leurs moyens d'existence; et, quoique gémissant de la voir travailler sans relâche pour elle et pour lui, Robert ne savait que se plaindre sans avoir la force de faire davantage.

Un seul homme avait encore le talent de distraire Robert et de diriger ses actions. Cet homme, nommé Roger, était du même âge

que Robert; mais sa figure repoussante, ses yeux louches, sa voix rauque, lui ôtaient déjà l'apparence de la jeunesse. Ce Roger venait de Paris, où il possédait, disait-il, des parents aisés; cependant il n'avait point d'état, point de fortune; et, quoique se vantant de tout savoir, de tout connaître, et de pouvoir se rendre fort utile dans tous les genres d'industrie, il s'était déjà fait renvoyer de plusieurs maisons où l'on n'avait pas eu à se louer de sa conduite.

Comment un tel homme avait-il su s'emparer de l'esprit de Robert, qui n'écoutait pas les conseils que la douce Juliette se permettait quelquefois de lui donner? C'est que les gens faibles se laissent facilement gouverner par les hommes adroits, dont les sophismes flattent leurs penchants, et qu'ils repoussent les avis dictés par la raison et l'amitié.

Ce Roger n'avait pu voir avec indifférence les charmes de Juliette; sous une enveloppe grossière il cachait un cœur rongé d'envie et de jalousie contre tous les hommes dont les qualités et les avantages naturels faisaient en-

core ressortir ses vices et ses difformités. N'ayant jamais cherché à combattre ses passions, les flattant en secret, employant tout son esprit à les assouvir, Roger devait détester Adrien ; mais cette haine avait pris un caractère plus violent depuis qu'il s'était aperçu que le jeune Dalmont était aimé de Juliette.

L'aimable jeune fille avait reçu avec effroi les déclarations d'amour de Roger, dont la vue seule lui inspirait une secrète horreur. Elle aurait bien voulu être dispensée de l'écouter, mais Roger était l'ami de son frère, ce titre l'empêchait de lui témoigner toute l'aversion qu'elle ressentait pour lui.

Les choses en étaient là, lorsque les frères Dalmont reçurent la nouvelle du brillant héritage qu'ils allaient toucher.

Cet événement fut une fête pour le pays, où l'on chérissait les deux frères, il comblait les vœux d'Adrien, parce qu'il lui permettait de rendre heureuse sa Juliette, et celle-ci se disait : « Mon frère ne pourra me refuser à » celui que j'aime, et je vais être son épouse, » malgré ce méchant Roger. »

« Qu'ils sont heureux ! » se dit Robert en apprenant cette nouvelle ; « les voilà riches !... » pareil événement ne m'arrivera pas, à moi » qui suis ruiné !... » Et Robert devient plus sombre, plus rêveur que jamais.

Roger seul ne dit rien, ne laissa rien paraître de ses sentiments ; il vint même complimenter les deux frères sur leur fortune, et cessa de parler à Juliette de son amour : mais il se rapprocha encore davantage de Robert, et, plus que jamais, ils devinrent inséparables. On les voyait s'éloigner ensemble de la ville pour s'enfoncer dans les vallons, dans les forêts ; Robert revenait toujours plus triste, plus soucieux, tandis qu'au contraire Roger semblait plus content et plus gai.

Les frères Dalmont avaient depuis longtemps envoyé à leur homme d'affaires les titres et les procurations pour toucher, en leur nom, ce qui leur revenait. Ils attendaient d'un instant à l'autre qu'on leur fît passer leur fortune ; Georges, pour faire le tour du monde ; Adrien, pour se marier.

Les amants avaient déjà fait leur plan d'exis-

tence; ils devaient acheter une jolie maison qui était alors en vente, le produit de leurs terres devait suffire à leurs besoins; là, cultivant en paix leur petit domaine, tout à l'amour, au travail et au plaisir, Adrien et Juliette ne pouvaient plus craindre l'adversité.

L'héritage arrive enfin. Les deux frères touchent de bonnes lettres de change; ils réalisent et font le partage de quatre-vingt mille francs, qui leur permettent de suivre leurs penchants et d'assurer leur sort.

Déjà Georges est prêt à partir. La veille du jour où il doit quitter son frère est un jour de repos dans le pays, on ne songe qu'à se divertir. Les deux frères invitent quelques amis à une petit fête qu'ils donnent dans la campagne. Juliette y va; Juliette, que l'on regarde déjà comme l'épouse d'Adrien. On invite aussi Robert, mais il refuse de prendre part à leurs plaisirs, et ce refus ne surprend personne, parce que l'on connaît son caractère sombre, qui le porte à fuir toutes les réunions.

La journée se passe gaiement; on rit, on danse, on chante; Georges promet à ses amis

de revenir après avoir découvert un autre hémisphère auquel il espère donner son nom. Adrien engage son frère à venir bientôt partager son bonheur, et l'on retourne à la ville en s'entretenant de ces charmants projets.

Il est nuit depuis long-temps. Les deux frères reconduisent Juliette chez elle, puis retournent à leur demeure. Ils habitent une petite maison située au bout de la ville, et entourée de marais et et jardins. C'est là qu'ils ont laissé leur fortune; confiants, comme on l'est au jeune âge, parce qu'ils sont dans le lieu de leur naissance, et se croient entourés d'amis.

Mais quel coup de foudre vient les frapper!... leur fortune leur a été enlevée, le secrétaire qui la renfermait est brisé, on leur a tout volé.

Ils courent dans la ville, se rendent chez les magistrats; cet événement répand l'alarme parmi tous les habitants. Des voleurs se sont introduits chez les jeunes Dalmont, et les ont dépouillés! Cette nouvelle jette partout l'épouvante et la consternation. On fait des

recherches, des perquisitions; nul indice ne fait découvrir les coupables qui ont pu s'introduire facilement dans une maison isolée, et se sauver de même en franchissant des murs peu élevés. On ne doute point que quelques marchands forains, quelques vagabonds n'aient commis ce crime. On plaint les deux frères, on les blâme de leur imprudence. On prend toutes les mesures usitées pour arrêter les voleurs; mais c'est en vain, et les deux frères sont ruinés.

Georges prend aisément son parti; il vend le peu qui lui reste, en donne la moitié à son frère, et part en lui promettant de ne revenir que millionnaire.

Mais Adrien ne peut se consoler aussi facilement. Ce n'est point l'argent qu'il regrette, c'est Juliette!..... sa douce amie, qu'il allait épouser... Faut-il maintenant lui faire partager sa misère. Juliette est toujours aussi tendre, aussi aimante, elle ne veut que son Adrien. Mais Robert fait entendre à celui-ci qu'il ne peut être son époux, s'il n'a aucun moyen d'existence.

« Promets-moi de me rester fidèle, » dit Adrien à son amie, « jure-moi de m'aimer tou-» jours, de ne point changer, et je vais partir » avec courage, m'engager, et acquérir un » grade honorable afin de revenir digne de » toi. »

Juliette trouve qu'Adrien est déjà bien digne d'elle; elle soupire de l'injustice de son frère, et fait, sans hésiter, le serment que lui demande son amant.

Adrien enbrasse alors sa tendre amie, puis tend la main à Robert, en le suppliant de lui garder sa Juliette.

Robert fait un signe de tête,... balbutie une promesse, et la main qu'il donne à Adrien est humide et tremblante.

CHAPITRE II.

Suite de l'histoire d'Adrien.

Quelques mois après le départ d'Adrien, Roger annonce qu'il va se rendre à Paris pour terminer des affaires importantes; il dit avoir reçu des nouvelles d'un parent fort riche, qui est lancé dans le commerce, et peut lui faire faire des spéculations avantageuses. Enfin il propose à Robert de le suivre et d'essayer de tenter avec lui la fortune; au grand étonnement de tout le monde, Robert accepte ces propositions et part avec Roger.

Juliette, restée seule, pense à son Adrien dont elle reçoit de temps à autre des nouvelles; elle apprend qu'il se distingue, qu'il est déjà sous-officier, et elle ne doute pas qu'il ne

parvienne à être au moins lieutenant. Son ambition ne s'élève pas au-delà ; elle pense qu'un lieutenant est un homme que son frère ne pourra plus refuser, et cette douce espérance, en soutenant son courage, lui fait supporter les peines de l'absence.

Cependant, après une absence de six mois, Robert et Roger reviennent près de Juliette, mais non plus tels qu'ils sont partis. Roger a fait, soi-disant, de fort bonnes affaires, et il a aidé Robert, qui a aussi gagné de l'argent. Roger achète une maison, la même qu'Adrien espérait acquérir, et le frère de Juliette achète une jolie propriété non loin de celle de son ami.

La nouvelle fortune de Robert ne semble pas cependant le rendre plus heureux ; il est toujours aussi mélancolique qu'autrefois ; il y a même des moments où, livré à un effroi dont on ne saurait deviner la cause, il tremble et frémit au moindre bruit, à la plus simple interpellation.

Juliette fait tous ses efforts pour ramener le calme et le contentement dans l'âme de son

frère, mais lorsqu'elle lui demande le motif de ses alarmes, de sa tristesse, maintenant que la fortune leur sourit, Robert fuit sa sœur et ne lui répond pas.

Roger, qui paraît fort satisfait de son sort, recommence à parler d'amour à Juliette. Sans cesse sur ses pas, il la suit, la guette, l'obsède par ses poursuites. « Je ne vous ai jamais aimé, » lui dit Juliette, et j'adore Adrien. — Adrien » ne pense plus à vous, dit Roger, il ne re- » viendra pas. — Adrien me sera toujours fi- » dèle, j'en suis certaine; mais quand même » il m'oublierait, je ne consentirais pas pour » cela à vous épouser. — Vous m'épouserez, » cependant, » répond Roger en lançant sur la charmante fille des regards affreux, « il le » faut, et cela sera. »

Juliette tremble, frémit; elle court se plaindre à son frère des poursuites d'un homme qu'elle déteste; mais Robert ne lui répond pas, il l'écoute en silence; quelquefois des larmes viennent mouiller ses paupières, des soupirs étouffés s'échappent de sa poitrine, mais il s'éloigne sans consoler sa sœur.

Deux années se sont écoulées depuis le départ d'Adrien, et chaque jour Juliette prie le ciel de lui ramener son amant, car chaque jour sa position devient plus insupportable. Roger est sans cesse sur ses pas, il ne la quitte point, il est plus arrogant, plus affermi que jamais dans son projet de l'épouser. Ce n'est pas en amant timide qu'il lui fait la cour, c'est en homme qui menace, qui effraie, qui est persuadé qu'on sera forcé de lui obéir. Juliette, ne pouvant plus endurer ce supplice, demande en grâce à son frère de défendre à Roger de prétendre à sa main; et, pour la première fois, Robert lui annonce, au contraire, qu'il faut qu'elle se décide à l'épouser.

« Épouser Roger!..... oublier Adrien!.... » jamais! jamais! s'écrie Juliette, je tiendrai » jusqu'au tombeau le serment que j'ai fait à » celui que j'aime. — Il faut oublier ce ser- » ment et Adrien, dit Robert, il faut que » Roger devienne ton époux ou je suis perdu... » — Perdu! que voulez-vous dire? qu'avez- » vous donc à craindre de Roger? — Tout... » si tu ne consens pas à être sa femme. »

Robert s'enfuit, laissant l'infortunée Juliette livrée aux plus mortelles alarmes. Oublier Adrien, c'est impossible! Épouser Roger, elle aimerait mieux mourir... Mais quels sont ces dangers qui menacent son frère?... que peut-il redouter de celui qui se dit son plus sincère ami, de celui à qui il doit sa fortune? Juliette cherche en vain à deviner ce secret, sa tête se perd, son esprit s'égare en conjectures vagues, elle ne peut fixer ses idées.

Le lendemain de sa conversation avec Robert, Juliette, retirée dans sa chambre, cherchait en vain le sommeil, il avait fui ses paupières depuis qu'on voulait la forcer à oublier son Adrien.

Voulant respirer un moment l'air pur de la campagne, dans l'espoir qu'il ranimera ses esprits abattus, elle se lève au milieu de la nuit, et ouvre sa fenêtre qui donne sur leur jardin. Cette fenêtre est peu élevée; une voix, qu'elle croit reconnaître pour celle de son frère, a troublé le silence de la nuit. A qui Robert peut-il parler à cette heure?... Juliette écoute..... elle croit entendre prononcer son

nom ; bientôt elle distingue la voix de Roger. C'est d'elle que l'on parle. Le désir de connaître leur secret, de savoir ce qu'ils ont résolu, lui fait surmonter son effroi, elle descend doucement de sa chambre, marche avec précaution jusqu'au bosquet dans lequel sont assis Roger et son frère, et, retenant sa respiration de crainte d'être surprise, Juliette écoute leur conversation.

« Il y a trop long-tems que cela dure ainsi, » dit Roger. Il faut que cela finisse. — Ce » n'est pas ma faute, répond Robert d'une » voix tremblante, je vous laisse le maître de » lui parler..... — Il ne suffit pas que je lui » parle; et vous voyez bien qu'elle n'en tient » aucun compte, puisqu'elle me rebute con- » tinuellement; cette petite fille est diablement » entêtée!..... mais, morbleu, nous saurons » la réduire. C'est à vous de commander; vous » êtes son frère, elle doit vous obéir. — Je lui » ai dit hier quelles étaient mes intentions. » — Cela ne suffit pas encore, il faut la forcer » à céder. — Je n'ai point le droit,.... je ne » saurais... malgré sa volonté... — Vous n'a-

» vez pas le droit!... vous ne mourez!... ah!
» vous êtes toujours si faible, si indécis!.....
» il faut montrer du caractère, cependant.
» Songez bien, Robert, que si je n'épouse pas
» votre sœur.... j'ai les moyens de vous per-
» dre!... et je les emploierai. — Ce serait vous
» perdre aussi.... — Non, non!.... je fuirais
» d'abord, je me mettrais à l'abri des pour-
» suites avant de vous dénoncer, et j'enver-
» rais aux magistrats une accusation que vous
» ne seriez pas en état de démentir. — Misé-
» rable! dans quelle affreuse position m'avez-
» vous placé! — Vraiment! je vous conseille
» de vous plaindre; vous n'aviez pas le sou,
» et vous ne vouliez rien faire; eh bien! je
» vous ai enrichi, et moi aussi, à la vérité,
» mais nous avons partagé en bons camarades.
» Il me semble que vous devriez me remer-
» cier, au lieu de me dire des injures! vous
» êtes un ingrat!... — Et les remords qui dé-
» chirent mon cœur... et la crainte d'être re-
» connu coupable. — Quant à cela, vous savez
» bien qu'il n'y a point de danger; personne
» ne possède notre secret!... nous ne courons

» donc aucun risque; ainsi vos remords vien-
» nent fort mal à propos! — Ah! vous avez
» beau dire!... je ne puis plus goûter de tran-
» quillité.... je ne saurais supporter la pré-
» sence d'Adrien!... et s'il revenait dans ce
» pays.... — Il n'y reviendra pas, quand il
» saura que votre sœur est mariée!... — Mal-
» heureux Adrien!.... faut-il encore lui ra-
» vir son amante, après l'avoir dépouillé,....
» après lui avoir volé tout ce qu'il possé-
» dait.... »

Un cri, parti à peu de distance, interrompit Robert; les deux hommes sortirent précipitamment du bosquet et trouvèrent Juliette étendue sans connaissance à quelques pas de là.

« C'est ma sœur, dit Robert c'est ma pau-
» vre sœur... — Oui, » dit Roger d'une voix sombre « elle nous écoutait, sans doute, elle
» a tout entendu. C'est maintenant, plus que
» jamais, qu'il faut qu'elle soit ma femme. »

CHAPITRE III.

Fin de l'histoire d'Adrien.

En revenant à la vie, Juliette n'osait porter ses regards ni sur son frère, ni sur Roger; tous deux lui faisaient horreur; elle ne pouvait supporter la pensée de vivre avec les misérables qui avaient volé Adrien et Georges. Cependant un reste de pitié lui parlait encore pour son frère, dont elle voyait les remords et le repentir.

« Vous connaissez notre secret, lui dit » Roger, voyez maintenant si vous voulez » encore me refuser votre main. Je puis per» dre votre frère, déshonorer votre famille, » et je le ferai, si vous ne consentez pas à » m'épouser, dussé-je me perdre avec vous. »

Juliette connaissait Roger capable, pour se venger, de se dénoncer lui-même : elle frémissait à la seule pensée de donner sa main à ce monstre, mais elle ne pouvait non plus supporter l'idée de voir son malheureux frère accusé, traîné devant les tribunaux, et le nom de leur vertueux père déshonoré à jamais.

Robert, pâle et tremblant devant sa sœur, n'osait point la supplier de le sauver ; il avait horreur de lui-même, il se sentait indigne de sa pitié, et Juliette qui voyait ses craintes et sa souffrance, était décidée à sauver son frère, et à mourir en épousant Roger.

Le mariage était arrêté ; encore huit jours, et Juliette, l'intéressante Juliette devenait l'épouse d'un monstre souillé de crimes ; un des plus beaux ouvrages de la nature allait s'allier à ce qu'elle avait formé de plus repoussant. L'infortunée attendait ce moment comme le malheureux condamné attend l'instant de son supplice.

C'est alors que revient Adrien, brûlant d'amour, d'espérance, ayant obtenu le grade

de lieutenant et fait quelques économies, il s'empresse de profiter d'un congé pour aller demander à Robert la main de sa sœur; il ne voit plus d'obstacles à son union avec Juliette.

En entrant dans sa ville natale, son premier soin est de demander des nouvelles de son amie : dans huit jours, lui dit-on, elle devient la femme de Roger.

« Juliette infidèle,... et pour Roger!... » On me trompe, dit Adrien, je ne le croirai » que quand sa bouche me l'aura confirmé. »

Adrien s'informe de la nouvelle demeure de Juliette; il court, il vole;... il traverse la ville comme un fou!... enfin, il arrive, il entre,... il est devant Juliette.... et il ne peut se persuader que c'est elle qu'il voit, tant les chagrins, les pleurs, la souffrance ont altéré les traits de son amie.

Juliette a poussé un cri de joie; elle s'est élancée, en apercevant Adrien;... puis bientôt, faisant un retour sur sa situation, elle est retombée triste et abattue sur sa chaise.

« Ma Juliette, » dit Adrien en se jetant

aux genoux de son amie, « tu me revois plus » tendre, plus épris que jamais... Pourquoi » ces larmes,... cette tristesse !... quel changement en toi... et tu ne cours pas dans mes » bras, tu ne réponds pas à mon empressement.... O ciel ! m'aurait-on dit vrai... — » — Oui, » dit Juliette, d'une voix faible, « oui, j'épouse Roger...

» — Tu épouses Roger,... toi ! Juliette,... » tu m'es infidèle !... — Ah ! je n'ai pas cessé » un instant de t'adorer ; mais il le faut,... je » ne saurais te dire,... je dois épouser Roger. » — Tu dois épouser Roger !... voilà donc le » prix de mon amour, de ma constance ! perfide !... et ta bouche ne craint pas de me » faire cet aveu ; tu te fais un jeu de ma douleur !... Va ! je te rends tes serments, tes » lettres..... dans lesquelles tu me peignais » une tendresse que tu n'éprouvais pas !.... » épouse Roger, tu es digne de lui. »

Adrien part en disant ces mots, et sans regarder Juliette ; ah ! s'il l'avait vue éperdue, mourante, il n'aurait point eu le courage de s'éloigner ainsi.

Ce coup était trop fort pour l'ame de Juliette; elle avait jusqu'alors tout supporté; mais s'entendre accuser de perfidie par Adrien! mais l'entendre la maudire, perdre à la fois son estime et son amour! l'infortunée succombait à sa douleur, lorsque Robert revint près d'elle.

Il avait appris le retour d'Adrien, et plus troublé, plus inquiet que jamais, il venait près de Juliette comme pour y chercher un asile contre la vengeance d'Adrien.

Il trouve sa sœur livrée au plus affreux désespoir, il l'entend prononcer, en sanglotant, le nom de son amant, et jurer de ne plus supporter la vie. Ce tableau pénètre l'ame de Robert, déjà bourrelée de remords; il se sent indigne du sacrifice que Juliette allait lui faire; il frémit en pensant que tant de candeur, de grâces, de vertus, deviendraient la proie de l'homme qui l'a poussé au crime.

« Console-toi, ma Juliette, lui dit-il, sèche » tes larmes, tu reverras Adrien. Tu peux en» core être heureuse;... c'est à moi de tout te » sacrifier. »

Mais Juliette ne l'entend pas, ces consolations n'arrivent point jusqu'à son cœur que la présence d'Adrien vient de déchirer.

Roger a appris le retour d'Adrien, il prévoit les suites funestes qui peuvent en résulter, il craint l'amour de Juliette, les remords de Robert; il redoute la fureur de son rival, il sent enfin qu'il ne pourra être tranquille possesseur de sa fortune et de sa maîtresse, tant qu'Adrien existera; et, aucun crime ne l'effrayant pour satisfaire ses passions, il jure la mort de son rival.

En s'éloignant de Juliette, Adrien a quitté la ville, et, marchant au hasard, il a porté ses pas vers un bois qui n'est pas éloigné. Là, s'abandonnant à toute sa douleur, il laisse couler ses larmes qu'il a retenues devant Juliette, et, cessant de combattre ses regrets et son amour, il se repaît encore de l'image de celle qu'il aime toujours, malgré la perfidie dont il la croit coupable.

La nuit est venue, un orage affreux se déclare, la foudre gronde, ses éclats font retentir les échos de la forêt que les éclairs sillonnent

par intervalles. Adrien reste dans le bois ; absorbé dans sa douleur, le désordre de la nature ne saurait l'effrayer, et dans ce moment ce spectable terrible a des charmes pour son ame.

A minuit, Robert est sorti de sa demeure pour aller trouver celui qu'il a jadis dépouillé, et auquel il veut faire l'aveu de son crime, il espère obtenir de lui son pardon, et connaît assez Adrien pour savoir que la faute du frère ne saurait altérer ses sentiments pour la sœur.

C'est dans une cabane de bûcherons, située dans le bois, que l'on croit qu'Adrien est allé passer la nuit. Tels sont du moins les renseignements que Robert a recueillis le matin, et il se décide à s'y rendre, choisissant exprès une heure où personne ne pourra l'apercevoir ; il se flatte que la conversation qu'il va avoir avec Adrien restera éternellement secrète, et que Roger, surtout, ne conçevra aucun soupçon.

L'espoir de soulager son ame bourrelée de remords, a rendu quelque énergie à cet homme ordinairement si faible et si craintif ; il marche d'un pas ferme, malgré l'orage qui gronde sur sa tête, et déjà il est près d'atteindre le bois.

Mais Roger veille aussi : le misérable attendait la nuit et le silence pour frapper en sûreté sa victime. Pendant le jour, il a su s'informer adroitement de la route qu'avait prise Adrien, et, lorsque l'ombre et le mystère semblent lui promettre l'impunité, il se dirige vers la cabane dans laquelle il espère s'introduire facilement et sans donner l'éveil au bûcheron.

Roger marche avec précaution, il craint d'être entendu ; il s'arrête au moindre bruit qui vient frapper son oreille. Au détour d'un sentier, la lueur d'un éclair lui fait apercevoir un homme marchant avec précipitation ; il écoute, il reste immobile ;... l'homme passe près de lui,... le nom de Juliette s'échappe péniblement de sa poitrine. Roger ne doute point que ce ne soit son rival ; quel autre qu'Adrien pourrait être maintenant dans le bois?... Il précipite ses pas, il atteint sa victime. « Meurs, » lui dit-il ;... il frappe, et Robert tombe à ses pieds baigné dans son sang.

Au cri que l'infortuné a jeté en se sentant frappé, l'assassin a reconnu sa méprise ; il fuit, dévoré de rage d'avoir manqué son rival : la

mort de Robert lui ôtant tout espoir de posséder Juliette, il jure, en s'éloignant, qu'Adrien ne sera pas plus heureux que lui.

Cependant Robert respire encore, ses gémissements parviennent jusques à Adrien, et le tirent enfin de son profond accablement. Tel malheureux que l'on soit, on trouve encore un allégement à ses peines lorsque l'on peut secourir d'autres infortunés; le malheur ne rend pas insensible, ce que la fortune fait quelquefois.

Adrien se dirige du côté d'où partent les gémissements, il arrive près d'un homme mourant;... mais que devient-il en reconnaissant dans cet homme, Robert, le frère de Juliette?

Seul, au milieu de la nuit, dans un bois; et quand la foudre semble vouloir épouvanter les faibles mortels, qui viendra l'aider à secourir cet infortuné? Adrien appelle, il fait retentir les échos de ses cris, l'orage seul y répond. A genoux devant le blessé, il cherche à le ranimer, à panser ses blessures. Robert rouvre les yeux et entend la douce voix d'Adrien.

« C'est toi qui veux me sauver, lui dit-il, » c'est toi qui implores le ciel en ma faveur, » cher Adrien! je suis indigne de ta pitié; je » suis l'auteur de tous tes malheurs.... J'ai » mérité mon sort, mais je mourrai moins » malheureux, si tu daignes me pardonner.

» — Quels que soient tes torts, dit Adrien, » je dois les oublier en ce moment pour ne » songer qu'à te secourir... Tu ne peux rester » dans ce bois, je vais te porter dans mes bras » jusqu'à la cabane du bûcheron, nous y trou- » verons quelques secours.

» — Ils seraient inutiles, » dit Robert d'une voix expirante, « je sens que je n'ai plus que » quelques instants à vivre; permets-moi de » les employer à t'avouer mon crime; cet aveu » seul peut me soulager et diminuer mes souf- » frances... Va, le spectacle de la nature en » feu, du bouleversement des éléments, n'est » plus effrayant pour celui qui aperçoit déjà » la profondeur du tombeau! »

Adrien est forcé de se rendre aux désirs de Robert; courbé près de lui, et soutenant dou-

cement sa tête, il écoute en silence le récit que lui fait le frère de Juliette.

« Tu le sais, Adrien, la ruine de mes parents changea mon caractère; je devins inquiet, silencieux. Habitué par un père trop bon à ne faire que mes volontés, je n'avais jamais voulu me décider à travailler, je n'étais même pas en état de rien faire, et le moment où je sentis qu'il me faudrait, pour subsister, faire usage des facultés et des forces que nous donne la nature, fut un coup terrible pour moi; la honte d'avoir inutilement perdu mes premières années se fit alors sentir; mais, loin de retrouver cette énergie qui nous inspire le désir de réparer nos fautes, je n'éprouvai que du découragement et de l'ennui.

» Roger, seul, le perfide Roger avait l'art de me distraire, en feignant de me plaindre et en flattant ma paresse. Tu ne dois point travailler, me disait-il souvent, tu es né riche, un malheur t'a ruiné, il faut qu'un autre événement te dédommage, la fortune te doit bien cela.

» C'est alors que tu héritas ainsi que ton » frère, et, je ne rougis point de te l'avouer, » loin de partager ton bonheur, je n'éprouvai » que le regret de voir quelqu'un plus fortuné » que moi.

» Roger ne me quittait pas; depuis quelque » temps, ses discours insidieux, ses maximes » perverses, avaient égaré mon cœur et cor- » rompu mon esprit.

» L'instant est arrivé, me dit-il un jour, où » nous pouvons tous deux réparer les torts de » la fortune et reprendre ce qu'elle nous a » ôté. Les frères Dalmont viennent de recevoir » une somme considérable sur laquelle ils ne » comptaient pas, et dont, par conséquent, ils » peuvent bien se passer. Seconde-moi, et » cette somme passe dans nos mains, où elle » sera beaucoup mieux placée que dans celles » de deux étourdis qui n'en sentent pas la » valeur.

» D'abord cette proposition me révolta, » bientôt je m'accoutumai à l'entendre sans » frémir,... j'osai même calculer les chances » de la réussite. Ah! mon cher Adrien, lors-

» que l'on compose avec le crime, on est déjà » coupable!

» Que te dirai-je, enfin? j'eus la bassesse de » céder,... et, pendant ce jour de fête, je m'introduisis avec Roger dans votre demeure, et » j'aidai à dépouiller mon ami. Voilà où m'avaient conduit une lâche faiblesse et ce mépris du travail, cet amour de l'oisiveté que » je décorais du beau nom d'indépendance!

» Mais, depuis ce moment, loin d'être plus » heureux, je n'ai pas goûté une minute de » repos. Le jour, sur tous les visages je croyais » lire le soupçon de mon crime; dans tous les » êtres qui m'abordaient, je voyais des accusateurs. La nuit, le sommeil fuyait de ma paupière, et lorsque tout reposait autour de » moi, je me croyais encore entouré de gens » qui veillaient pour m'arrêter. Le vol d'un » oiseau, le souffle du vent, le plus léger bruit » dans le feuillage, me faisaient toujours entendre ces mots terribles : c'est lui qui a volé » Adrien!

» Mais ce n'était pas encore assez,.... un » tourment plus cruel m'était réservé. Roger,..

» l'infâme Roger voulait épouser Juliette ;... » il me fallait sacrifier ma sœur,.... voir sans » pitié ses larmes,... son désespoir, et la condamner au malheur pour acheter le silence » de mon complice.... Juliette venait de découvrir notre horrible secret ;... juge de sa » douleur,... de sa situation,... et cesse de la » croire infidèle,.... c'est pour moi qu'elle se » sacrifiait,... mais une telle union ne pouvait » s'accomplir.... Aujourd'hui,.... touché du » désespoir de Juliette,... je venais tout te » dire,... tout t'avouer... Un monstre vient » de me frapper... Roger est mon assassin ;... » mais maintenant je puis perdre la vie.... » Juliette ne sera point sa femme..... Cher » Adrien,... c'est à toi,... ah ! dis-moi que » tu me pardonnes, et je mourrai satisfait!...»

Adrien avait écouté avec la plus vive émotion le récit de Robert, souvent interrompu par des instants de faiblesse et de souffrances que le malheureux s'efforçait de surmonter, afin de tout dire à Adrien. Celui-ci versait des larmes au souvenir de Juliette, qu'il se reprochait d'avoir pu accuser un moment.

» Oui, dit-il enfin à Robert, je te par-
» donne,... ton repentir doit effacer ta faute;
» Roger seul est un monstre que je saurai
» punir;... mais calme tes remords, tu peux
» encore espérer.

» — Non, Adrien; tout est fini pour moi,
» je le sens,... cet aveu a épuisé mes forces,...
» mais tu m'as pardonné,... console ma pau-
» vre sœur,... qu'elle ne maudisse pas la mé-
» moire de son frère... »

Robert laisse retomber sa tête sur l'herbe humide de la forêt : il a cessé d'exister. Adrien reste quelques moments immobile devant le corps de ce malheureux; mais bientôt le souvenir de Juliette lui fait sentir qu'il a d'autres devoirs à remplir. C'est elle qu'il doit consoler; c'est à elle qu'il se doit tout entier. Il casse plusieurs branches d'arbres, en couvre le corps de Robert, et s'éloigne du bois pour se rendre près de Juliette à laquelle il faut bien apprendre la mort de son frère.

Mais, en approchant de la ville, quelle clarté extraordinaire frappe ses regards,... le

ciel en est éclairé... On distingue les maisons, le chemin, et cette lumière effrayante semble à chaque instant s'étendre davantage... Adrien double le pas, agité par un effroi dont il ne peut encore se rendre compte.... Bientôt des cris effrayants frappent son oreille. Les habitants de la ville sont levés, ils courent en foule vers le même point.... « Au feu.... au » feu! » répète-t-on de toutes parts, et ce cri effrayant a retenti dans l'ame d'Adrien.... Un secret pressentiment le pousse vers la demeure de Juliette,... c'est de là, en effet, que partent les flammes; c'est là que l'incendie éclate avec fureur, au milieu d'une nuit d'orage qui semble vouloir embraser ce malheureux pays.

« Juliette!.. ma Juliette.. » s'écrie Adrien... Aucune voix ne lui répond; mais on lui montre du doigt la maison dévorée par les flammes, c'est là qu'il faut chercher Juliette.

Adrien court, perce la foule, se précipite vers le foyer de l'incendie... Il est dans la maison,... il court de chambre en chambre... La fumée ne permet plus de distinguer les

objets... Il appelle son amie... Enfin une voix se fait entendre... elle appelait Robert... Juliette cherchait son frère et voulait aussi le sauver.

Adrien parvient à saisir Juliette; il l'emporte dans ses bras; elle perd connaissance en balbutiant encore le nom de son frère. Adrien passe à travers les flammes, il surmonte tous les obstacles, Juliette est sauvée.

La maison fut la proie des flammes, on ne put rien sauver de ce qui avait appartenu à Juliette et à son frère. On attribua cet incendie à la foudre qui était tombée en plusieurs endroits, et notamment sur le corps du malheureux Robert, qu'on trouva le lendemain réduit en cendres dans le bois.

Juliette, seule, sut la vérité; elle apprit par Adrien la triste fin de son frère; mais elle éprouva un sentiment de joie en connaissant son repentir et en sachant qu'Adrien lui avait pardonné.

Roger avait fui le pays; il ne restait plus rien à Juliette; mais elle seule était tout pour son amant, qui bientôt devint son époux; et

ils quittèrent alors un séjour qui rappelait trop à Juliette son frère et Roger.

Adrien obtint son congé, ne voulant plus se séparer d'une épouse dont la santé faible et chancelante réclamait tous ses soins. Les secousses violentes qui avaient affecté l'ame de Juliette, avaient aussi attaqué les principes de sa vie; l'idée de son union avec Roger, la mort de son frère et l'incendie de leur demeure, avaient accablé cette femme infortunée; et, quoique heureuse dans les bras de son époux, Juliette soupirait encore quelquefois, comme étonnée de pouvoir connaître le bonheur.

Les deux époux habitaient Paris. Adrien avait un petit emploi qui suffisait à leurs besoins. Juliette était enceinte; elle mit au monde un fils, mais elle mourut en le remettant dans les bras de son mari. Adrien avait perdu tout espoir de bonheur avec sa Juliette, mais il sentit qu'il devait vivre pour son fils, et Adolphe devint l'objet de tous ses soins.

Adrien se privait de tout plaisir pour donner de l'éducation à son fils. Adolphe grandissait en chérissant son père. Il avait dix ans, lors-

qu'en se promenant avec lui dans les environs de Paris, ils furent acostés par un mendiant qui implorait leur charité. La voix de cet homme frappa Adrien, et, considérant ses traits avec attention, il reconnut Roger sous les misérables haillons qui le couvraient.

Un sentiment de joie entra dans l'ame d'Adrien. « Du moins, dit-il, le crime n'a point » prospéré!.. »

Déjà Roger avait fui, le misérable venait de reconnaître Adrien. Quelques années après il périt sur un échafaud.

Adrien vieillit, satisfait de voir son Adolphe répondre à ses espérances; car si le jeune homme était un peu étourdi, et parfois trop sensible près des dames, il possédait aussi les qualités d'un homme d'honneur, et n'avait que les défauts de son âge.

Adrien voulait placer son fils dans un bureau; mais un jeune homme qui n'a rien ne peut se permettre d'être deux ou trois ans surnuméraire, et Adolphe entra dans le magasin de nouveautés. Son père se retira à Senlis, où il obtint un modique emploi, et se berça de

l'espoir que son fils deviendrait plus heureux que lui.

Telle est l'histoire du père d'Adolphe, que nous nommerons maintenant M. Dalmont.

CHAPITRE IV.

Le poitrinaire.

Adolphe aperçoit de la lumière à travers une des fenêtres de l'appartement qu'occupe M. Dalmont. Il frappe, et bientôt la voix de son père se fait entendre. « Ouvrez, lui dit » Adolphe; ouvrez, mon père, c'est votre » fils....

» — Mon fils! » dit d'une voix faible M. Dalmont. Il descend aussi vite que ses forces le lui permettent, et il est bientôt dans les bras de son fils.

Adolphe presse son père dans ses bras; mais quel sentiment pénible vient troubler sa joie! il remarque le changement effrayant qui s'est opéré dans toute la personne de l'auteur

de ses jours. M. Dalmont n'a que quarante-deux ans, et déjà il paraît faible et languissant : ses yeux sont caves quoique brillants, sont teint pâle se charge quelquefois de petites couleurs qui n'annoncent point la fraîcheur de la santé, mais un mal intérieur que l'art des médecins parvient rarement à guérir ; enfin une toux continuelle fatigue celui qui en est attaqué, et ceux qui, forcés de l'entendre, en prévoient des tristes suites.

Cependant Adolphe cache à son père les craintes qu'il éprouve. « Vous êtes malade, » lui dit-il, et je m'empresse de venir être » votre gardien. — Ce n'est rien, ce n'est » rien, dit M. Dalmont ; un rhume un peu » opiniâtre qui me fatigue ;.... ta présence » hâtera ma guérison. »

Adolphe s'établit près de son père, qui, faute de moyens, n'a personne avec lui pour le soigner. « Je ne vous quitterai plus, lui dit-» il, que vous ne soyez entièrement rétabli. » Et, dès le lendemain, le jeune homme se charge de veiller à tous les détails de leur petit ménage.

Adolphe voit avec plaisir que la maladie n'a point ajouté à la mélancolie habituelle de son père; au contraire, M. Dalmont paraît plus gai, il fait de charmants projets pour l'avenir. « Mon ami, dit-il à Adolphe, je » crois que le sort se lasse enfin de m'être » contraire; je me suis lié ici avec un homme » estimable, qui vient d'obtenir à Paris une » place importante dans le ministère; loin de » m'oublier dans sa prospérité, il s'est déjà » occupé de moi et de toi, mon cher Adolphe; » dans sa dernière lettre il me promet une » place avantageuse auprès de lui. Je serai » près de mon fils, nous vivrons ensemble, » et, à la fin de ma carrière, je pourrai enfin » être heureux. »

Cet espoir charme aussi Adolphe, et, sans trop se flatter que cet ami de Paris réalisera ses promesses, il entretient son père dans cette douce idée, qui embellit pour lui l'avenir.

Chaque matin, lorsque le temps est beau, Adolphe sort avec son père, dont il soutient la faiblesse; il le guide, il lui donne le bras

pour aller respirer l'air pur d'une belle matinée d'hiver, et cet emploi lui semble bien doux. Soigner son père a pour lui mille charmes; si le souvenir d'Eugénie vient occuper aussi ses pensées, et lui arrache parfois un soupir, jamais l'idée de quitter son père ne s'est mêlée aux regrets qu'il éprouve d'être éloigné de son amante.

Ne recevant point de nouvelles de Jeanneton, il pense qu'il n'y a rien de nouveau, qu'Eugénie est parvenue à gagner du temps, et que l'époque du mariage n'est pas encore arrêtée.

Malgré les tendres soins de son fils, M. Dalmont ne va pas mieux. Bientôt il n'est plus en état de sortir de sa chambre; il faut qu'il passe sa journée assis près de sa cheminée. Son fils lui tient fidèle compagnie, M. Dalmont, se flattant toujours de l'espoir d'obtenir une place à Paris, lui fait part de ses projets pour l'avenir. Adolphe l'écoute, et approuve tous ses plans; mais en examinant les traits de son père, en considérant ses yeux caves, ses joues creuses, en entendant surtout cette voix

dont le son n'est plus le même qu'autrefois, Adolphe détourne la tête pour cacher une larme qui coule de ses yeux.

Quelquefois M. Dalmont pense à son frère Georges. « Peut-être n'est-il pas mort, dit-il à Adolphe, peut-être le reverrons-nous un » jour!... ce pauvre Georges! que j'aurais de » plaisir à l'embrasser!.... Que sait-on, il a » peut-être fait fortune!... et, si cela est, » je suis bien sûr qu'il la partagera avec » nous. »

Heureux le malade qui ne voit point son état, et que l'espérance berce jusqu'au tombeau! Pour lui, la mort n'est qu'un sommeil profond, et il s'endort sans prévoir qu'il ne se réveillera plus!... Mais pour ceux qui l'entourent, que de tristes moments!.... Voir s'éteindre un père, un frère, un ami,... le voir, jeune encore, succomber sous le mal qui le tue, et savoir que rien ne peut nous le conserver, que bientôt nous en serons séparés pour jamais!.... Cette idée a quelque chose d'affreux, de désolant, et chaque fois que l'on entend celui que l'on va perdre former des pro-

jets pour l'avenir, on sent augmenter encore sa douleur.

Six semaines se sont écoulées depuis qu'Adolphe a quitté Paris, et toujours point de nouvelles d'Eugénie ; le pauvre amant ne sait que penser de ce silence ; mais sûr de l'amour de celle qu'il aime, et comptant sur le serment qu'elle lui a fait de lui rester fidèle, Adolphe se persuade que les choses sont encore au point où il les a laissées en s'éloignant ; et, quand même il en serait autrement, pourrait-il maintenant quitter son père !

Les forces de M. Dalmont diminuent chaque jour davantage ; il ne se lève plus qu'avec difficulté, ses jambes ont peine à le porter ; son fils le soutient, en cherchant toujours quelque motif naturel à ce redoublement de faiblesse. Il tremble que son père ne s'aperçoive de son état : lui conserver l'illusion, c'est adoucir la fin de sa carrière.

Cependant M. Dalmont soupire quelquefois de la longueur de sa maladie. « Que je te » cause de peines, dit-il à son fils, que de » soins tu prends de moi ; que de tourments

» tu te donnes pour me procurer tout ce qui
» peut m'être nécessaire..... Cher Adolphe,
» tout cela est peut-être inutile... — Ah! mon
» père, vous ne le pensez pas, j'espère. —
» Ah! je crains que ma maladie ne dure en-
» core long-temps,... mes forces ne reviennent
» pas;... nous sommes en hiver, il est vrai...
» — Oui, mon père, et ce n'est sans doute
» qu'au printemps que vous recouvrerez la
» santé... Il faut prendre patience. — Oui,
» en effet; je voudrais déjà être au printemps
» pour sortir avec toi, pour voir la verdure
» embellir les champs, pour me promener
» dans la campagne, sous de belles allées d'aca-
» cias,... je sens que tout cela me fera du
» bien... Au printemps je serai guéri;... ce-
» pendant mes forces diminuent chaque jour,
» mes mains tremblent, je puis à peine les
» conduire. — Cela vient des nerfs, et non de
» faiblesse. — Ah! mon ami, quelle triste si-
» tuation que celle d'un malade dans l'infor-
» fortune; tu te prives de tout pour moi... —
» Que dites-vous, mon père?... on nous paie
» toujours les appointements de votre place,

» et moi, j'avais amassé quelque chose à » Paris... Ne vous inquiétez donc de rien, ne » songez qu'à vous guérir, et bientôt nous se- » rons heureux. »

C'est ainsi qu'Adolphe cherchait à cacher à son père son état et sa situation. Mais cet état ne fait qu'empirer: bientôt l'infortuné Dalmont n'a plus la force de faire usage de ses bras, pour se nourrir des légers aliments que sa maladie lui permet encore de prendre. Il essaie de porter sa main jusqu'à ses lèvres, et cette main tremblante retombe sur ses genoux et lui refuse son secours. Les yeux du malade se remplissent de larmes; pour la première fois, peut-être, il devine sa position.

Adolphe a vu les pleurs de son père, et jamais sentiment plus pénible n'a déchiré son cœur. Il court, il vole près du malade. « Ce » n'est rien; ce n'est rien, lui dit-il..... Vous » tremblez, vos nerfs sont plus agités... Ah! » permettez-moi. »

Et Adolphe fait manger son père, et il s'efforce de ne point paraître alarmé, afin de le rassurer et de le tromper encore sur sa situation.

Pauvre Adolphe! tous tes soins ne sauveront pas ton père, mais du moins ils adouciront ses derniers moments, et le souvenir de ce que tu fais maintenant, mêlera un jour un peu de charme à ta douleur. Il est si pénible d'avoir quelque chose à se reprocher dans la conduite que l'on a tenue avec celui que la mort nous a ravi! Il n'y a plus moyen de réparer sa faute, et les regrets sont éternels!

Chaque jour les facultés du malade diminuent; à peine s'il peut encore prendre les potions que son fils lui présente. Déjà il n'est plus que l'ombre de lui-même; sa voix est éteinte, ses traits portent déjà l'empreinte lugubre du trépas; pour des étrangers, ce n'est plus qu'un squelette effrayant; pour Adolphe, c'est toujours son père. M. Dalmont n'a plus la force de parler, mais il sourit encore à son fils, et sa main chancelante s'efforce de presser la main de ce fils chéri.

Adolphe ne prend plus de repos, il veille continuellement près du lit du malade. Lorsque le sommeil a, pour quelques instants fermé les yeux de M. Dalmont, Adolphe contemple

ses traits, et, en examinant les ravages de la maladie, il prévoit que bientôt ses yeux chercheront en vain son père.

Après cette nuit pénible, Adolphe succombe malgré lui au sommeil; il s'endort, la tête appuyée sur le chevet du lit de son père. Adolphe ne s'est point couché depuis quatre jours; la fatigue engourdit ses sens; il ne s'éveille que tard dans la journée. Quelle est sa surprise de se sentir la main de son père dans la sienne; mais cette main est glacée..... Adolphe regarde M. Dalmont, ses yeux sont fermés, et il n'entend plus son fils qui l'appelle à grands cris.

Depuis long-temps Adolphe devait prévoir cet événement, mais perd-on jamais entièrement l'espérance!...

Des voisins officieux accourent aux cris d'Adolphe, et veulent l'entraîner loin de ce triste spectacle. « Non, non, dit Adolphe, je » suis homme, je saurai supporter ma douleur, » et jusqu'au dernier moment je garderai mon » père... Et pourquoi donc fuir avec autant » de précipitation les restes de ceux que l'on

» a aimés?... pourquoi cette terreur secrète
» que tant de gens éprouvent près d'un être
» qui n'est plus!... peut-on jamais craindre
» celui qui nous chérissait?... et croit-on
» rendre hommage à ceux que l'on a perdus,
» en les fuyant avec effroi!... Non, jusqu'au
» dernier moment, je resterai près de mon
» père.

Les voisins s'étonnent de cette résolution; il leur paraît singulier que l'on puisse supporter un spectacle qui doit entretenir notre douleur. Adolphe ne sent pas de même; éloigné de son père, sa douleur n'en serait pas moins vive; et, d'ailleurs, loin de chercher à la distraire, il trouve de la douceur à s'y livrer.

M. Dalmont était pauvre : son fils, seul, accompagne son convoi. Mais un bon fils vaut à lui seul un cortége nombreux, formé par l'étiquette ou la vanité, et parmi lequel, souvent, le défunt n'aurait pas trouvé un ami.

CHAPITRE V.

Jeanneton change de condition.

Revenons à Paris, et voyons ce qui se passe chez M. Moutonnet.

Après la nuit où Jacques le porteur d'eau s'est introduit dans la maison, madame Moutonnet redouble de surveillance et fait en sorte de hâter le jour où sa fille doit devenir madame Dupont.

Eugénie est enfermée dans sa chambre, elle n'a plus la permission de descendre qu'aux heures de repas, et elle n'aperçoit plus Jeanneton qu'en présence de sa mère. Jeanneton paraît fort triste aussi; monsieur Moutonnet ne dit rien et se contente de regarder sa femme. Bidois paraît très-affairé; il y a souvent des conférences secrètes entre lui et madame Mou-

tonnet, et le vieux commis, enchanté de posséder la confiance de sa maîtresse, prend un petit air d'importance, même avec monsieur Moutonnet.

Eugénie ne sait que penser de tout ce qu'elle voit : aurait-on appris son entrevue avec Adolphe?.... Cependant sa mère ne lui dit rien. Mais Jeanneton qui ne lui parle plus!.... et Adolphe qui ne cherche plus à la voir..... « Tout le monde m'abandonne, » dit-elle; et la pauvre petite se désole, et ses jolis yeux sont rouges de pleurs, et les choses n'en vont pas mieux.

Jeanneton a reçu le billet d'Adolphe, mais Jeanneton est toujours courroucée contre le jeune homme qui couche avec une danseuse, pendant que son Eugénie ne rêve, ne parle et ne pense qu'à lui. Jeanneton a peu d'indulgence pour les erreurs d'un jeune homme, mais Jeanneton n'est qu'une simple bonne, une grosse servante, il faut l'excuser; une femme de chambre connaît mieux le monde : elle aurait fermé les yeux sur la peccadille d'Adolphe.

D'ailleurs, Jeanneton ne saurait empêcher les choses d'aller leur train ; tout ce qu'elle pourrait faire serait de consoler Eugénie, mais pour cela il faudrait pouvoir lui parler.... Et que lui dire?... que son amant l'aime toujours, qu'il lui sera fidèle ;... elle ne se sent plus le courage de dire cela,... elle craint aussi d'apprendre à Eugénie ce qu'elle sait, ce qu'elle a vu; une seule espérance console Jeanneton : si Eugénie épouse Dupont ; il lui faudra une domestique, et la grosse fille se dit : « C'est » moi qu'elle prendra, et de cette manière je » ne la quitterai pas. »

Tout est prêt, tout est terminé, le jour est arrêté, le mariage va se conclure ; Dupont a déjà fait ses emplettes, il a acheté la corbeille de noce, dans laquelle il veut, à toute force, fourrer quelques rouleaux de chocolat de Bayonne et de la pâte de guimauve. Depuis huit jours il a commandé un habillement complet pour l'époque de son mariage : il engage son perruquier à inventer quelque chose de nouveau pour sa coiffure; il achète de nouvelles breloques, qui, avec les anciennes, font tant

de bruit qu'on l'entend marcher à cent pas, et qu'on se retourne pour se garer, croyant que c'est un cheval avec des grelots. Dupont est enchanté d'être remarqué, et il sourit à tout le monde, et tout le monde rit en le regardant.

Il occupe un appartement au-dessus de sa boutique; mais cet appartement n'est plus assez vaste pour un homme qui va tenir un ménage; Dupont loue tout le premier étage, et s'occupe de la distribution de son nouvel appartement.

Mais Dupont s'entend peu à tout cela; il fait monter ses deux garçons pour leur demander leur avis, et les garçons, qui ont autant d'esprit que leur bourgeois, ne voient dans chaque pièce qu'un bel emplacement pour une cuisine ou des lieux à l'anglaise.

Dupont tient beaucoup à ces deux endroits-là, mais son appartement ne peut pas consister en cuisines et en lieux à l'anglaise, et il se décide à aller consulter madame Moutonnet; en attendant, il fait frotter et coller des papiers partout.

Au moment où l'épicier va sortir pour se rendre chez sa future belle-mère, Jeanneton paraît devant lui. Le sursis qu'elle a obtenu de madame Moutonnet vient d'expirer; la servante sait que le mariage doit se faire dans quelques jours, et elle se décide à se rendre sur-le-champ chez le futur époux d'Eugénie.

« Comment, c'est toi, Jeanneton, » dit Dupont en apercevant la grosse bonne. « Oui, » monsieur, me v'là... — Eh! que viens-tu » faire ici? viendrais-tu chercher quelque » chose?... Va à la boutique, ma chère amie, » et choisis tout ce que tu voudras... — Non, » monsieur; oh! ce n'est pas pour ça que je » viens... Vous allez épouser mamzelle Eugé- » nie, n'est-ce pas, monsieur? — Oui, Jean- » neton, dans trois jours,.... jeudi prochain. » — Eh ben, monsieur, je viens m'installer à » mon poste. — Comment, t'installer?... — » Sans doute, ne faut-il pas une domestique à » vot' femme? Eh ben, c'est moi que mamzelle » a choisie. — Ah! c'est toi, Jeanneton; eh » ben, j'en suis charmé... Au fait, tu me » conviens beaucoup : tu sais faire la cui-

» sine?... — Oh! oui, monsieur, et joliment.
» — Tu feras notre affaire;... et puis tu es
» jeune, alerte,.... tu as une mine ronde et
» fraîche,... et j'aime beaucoup les mines
» fraîches... — Vous êtes ben honnête, mon-
» sieur. — Ha ça, tu quittes donc madame
» Moutonnet? — Oui, monsieur; eh! pour
» suivre mamzelle, je quitterais tout le monde...
» — C'est très-bien, cela prouve de l'attache-
» ment et... de l'attachement. — Je m' suis
» fait renvoyer exprès;... c'était convenu avec
» mamzelle... — Eh ben, cela n'est pas bête,
» au moins. Parbleu! Jeanneton, puisque te
» voilà, tu vas m'aider dans la distribution de
» mon logement.... — Comment, monsieur,
» il n'est pas prêt? — Si, si, il n'y a plus que
» les meubles à disposer..... Tu connais les
» goûts d'Eugénie? — Oh! oui, monsieur, je
» les connais. — Tu vas me guider, Jeanne-
» ton. »

Et l'épicier fait entrer la bonne dans son nouvel appartement, où presque tous les papiers sont couleur chocolat... « C'est ben triste
» ça, monsieur, dit Jeanneton. — Comment

» triste, ma chère.... Écoute donc, j'aime les
» papiers analogues à mon commerce. On
» dit : voilà un homme qui sait ce qu'il fait ;...
» d'ailleurs, mon alcôve est en pistache, et ma
» salle à manger en olive... Je suis enchanté
» de mon choix. — Mais, monsieur, je ne vois
» qu'une chambre à coucher. — Combien
» donc en veux-tu ? — Dam', une pour vous,
» une pour vot' femme. — Est-ce que je ne
» coucherai pas avec ma femme ?.... — Oh !
» monsieur, si vous voulez plaire à mamzelle,
» il faut lui donner sa chambre à elle seule ;...
» voyez-vous, les jeunes femmes, à présent,
» aiment beaucoup avoir leur chambre... C'est
» ben pus commode ;... vous pouvez aller,
» venir, sans déranger madame ; d'abord vous
» vous levez matin, et mamzelle se lèvera très-
» tard quand elle sera mariée.... — Ah ! elle
» se lèvera tard ;... tu es sûre de cela ? —
» Oui, monsieur, c'est mamzelle elle-même
» qui me l'a dit... — Madame Moutonnet me
» disait qu'elle était fort matinale. — Oui,
» monsieur, à présent ; mais une fois mariée,
» vous entendez ben que mamzelle compte

» faire ses volontés. — Oh! elle les fera, Jean-
» neton, je ne prétends pas la contrarier... —
» Et vous ferez ben, monsieur, et je gage que
» vous serez aussi heureux que M. Moutonnet.
» — Tu crois?... — Et puis, monsieur, ça
» n'est pas le tout : mamzelle est souvent
» malade,... elle a des attaques de nerfs; et si
» vous couchiez avec elle,.. dam', je vous pré-
» viens que ça se gagne. — Comment, ça se
» gagne?.... — Oui, monsieur.... — Diable!
» mais... madame Moutonnet ne m'avait pas
» dit cela... Et dis donc, cela se gagne-t-il
» quand elle ne les a pas? — Oh! non, mon-
» sieur,.. — Ah! c'est bien heureux. Allons,
» Jeanneton, je vois que tu as raison; il vaut
» mieux que nous ayons chacun notre cham-
» bre, cela n'empêche pas de... quand on
» veut,.... n'est-ce pas, Jeanneton? — Pardi,
» monsieur, est-ce que vous n'êtes pas tou-
» jours le mari? — C'est juste, au fait je suis
» toujours le mari. Et puis, deux chambres,...
» cela donne un air de noblesse,.... de gran-
» deur,... de... Je suis enchanté que tu m'aies
» donné cette idée-là. — Mais surtout, mon-

» sieur, ne parlez pas de tout ça à madame » Moutonnet, elle le dirait à sa fille;... et vous » lui ôteriez le plaisir de la surprise. — Sois » tranquille, je ne dirai rien... Ah ! dis donc, » je fais une réflexion : la première nuit, ma » femme viendra-t-elle dans ma chambre, ou » irai-je dans la sienne?... — Dam', monsieur,... i' m' semble que c'est au mari à » aller trouver sa femme... — C'est juste, » c'est très-juste; à présent, me voilà sûr de » mon fait : j'irai trouver ma femme. Jeanneton, fais tout arranger, tout disposer, je » m'en rapporte à toi. »

Jeanneton a choisi pour Eugénie la chambre qui est la plus éloignée de celle de M. Dupont. Cette chambre a deux portes, dont l'une donne dans un salon et l'autre dans un passage qui conduit à une pièce qui touche à la cuisine, et qui sera occupée par Jeanneton; de cette manière, la bonne fille sera toujours près de sa maîtresse, à portée de la servir, de la consoler à toute heure du jour, et Jeanneton est bien sûre que cette distribution conviendra à Eugénie.

Pendant que Jeanneton s'installe chez l'épicier, madame Moutonnet va trouver sa fille; elle lui annonce que dans trois jours elle sera madame Dupont, et lui ordonne de cesser des plaintes et des jérimiades qui ne changeront rien à sa volonté.

« Eh bien, puisqu'il faut que cela soit, se » dit Eugénie, puisqu'on m'y force,.... j'é- » pouserai M. Dupont; mais je mourrai, et de » cette manière je serai fidèle à Adolphe. »

Pauvre petite! elle se persuade que l'on meurt parce qu'on n'épouse pas celui qu'on aime... Il y a bien encore quelques jeunes filles qui croient cela, mais le nombre en diminue tous les jours.

Eugénie appelle Adolphe, mais Adolphe ne l'entend pas; elle appelle Jeanneton, et Jeanneton ne peut lui répondre. Une nouvelle servante, vieille, revêche, maussade, l'a déjà remplacée. A son aspect, Eugénie sent qu'il n'y a plus d'espoir. « On a renvoyé ma bonne » Jeanneton, se dit-elle; je n'ai plus personne » pour me consoler,... pour me plaindre,.... » personne à qui je puisse parler de lui!... je

» vois bien qu'on veut que je meure!..... »

On apporte à Eugénie la corbeille de mariage, de laquelle madame Moutonnet a ôté les rouleaux de chocolat et la pâte de guimauve. On étale devant elle la riche parure en topazes, les chales, les étoffes, les garnitures.

« Ah! que c'est beau! » dit Bidois qui a monté la corbeille dans la chambre d'Eugénie, « que c'est riche!... que c'est brillant!... — » C'est superbe! » dit la vieille servante, en mettant ses lunettes; « ce M. Dupont fait bien » les choses!... »

Eugénie leur fait la grimace, et jette toutes les parures sur une commode, sans les regarder. Une jeune fille ne peut examiner de semblables présents!... Pauvre Eugénie! il faut qu'elle aime bien Adolphe.

Eugénie espère encore qu'il naîtra quelque accident qui retardera son mariage; elle ne peut se persuader qu'elle épousera l'épicier. La nuit, elle ne dort point; au moindre bruit, elle se lève pour écouter à sa fenêtre, à sa porte, si elle n'entend pas la voix d'Adolphe; elle attend qu'il vienne à son secours;... elle im-

plore l'amour, la providence!... mais l'amour rit des pleurs qu'il fait verser, et la providence se mêle rarement de ces choses-là.

Le jour qui précède celui de son mariage est près de finir, et rien n'est changé dans la situation d'Eugénie. « C'en est fait! » se dit-elle en essuyant ses larmes, « il me faut épou-» ser un homme que je déteste!... on me sa-» crifie!... je l'épouserai, puisqu'il faut obéir; » mais j'en fais de nouveau le serment, je serai » fidèle à Adolphe! »

La jeune fille se met à genoux dans sa chambre, et prend le ciel à témoin du serment qu'elle vient de prononcer, en le priant aussi de la faire mourir de sa douleur. Mais le ciel ne l'exauça pas, et il fit bien; une jolie femme ne devrait mourir que de plaisir.

Pendant qu'Eugénie prie, pleure et se désole, on est rassemblé en bas, dans l'arrière-boutique, et là on se réjouit du prochain mariage.

« C'est pour demain, » dit madame Moutonnet d'un air triomphant. « C'est pour » demain, » répond son mari en prenant sa

prise de tabac. « Oui, c'est demain, » dit Bidois en se frottant les mains, comme quelqu'un qui a contribué à la réussite de l'affaire. « Ce n'est pas sans peine, dit madame Mou» tonnet; cette petite osait, pour la première » fois, montrer une volonté;... elle s'avise, je » crois, d'avoir des préférences; mais, grâce » au ciel, j'ai du caractère! et je n'ai point » écouté ses soupirs, parce que c'est pour son » bonheur, et je suis bien certaine que, dans » six mois, elle me remerciera de l'avoir » mariée à Dupont. — Oui, certes, madame, » dit Bidois, elle sentira ce qu'elle vous doit. » Oui, m'amour,... elle le sentira,.... assuré» ment. — Ah! pourtant, monsieur, s'il n'y » avait eu que vous pour terminer ce mariage, » je suis bien sûre qu'il aurait été manqué. — » Aussi, mon cœur, vous voyez que je ne m'en » suis pas mêlé. — Et vous avez bien fait. — » Grâce à ma vigilance, dit Bidois, ceux qui » voulaient faire les mutins n'ont point osé se » représenter. — Oui, Bidois, je suis très-sa» tisfaite de votre conduite; vous serez de la » noce, mon ami...

» Ah ! madame, » dit le vieux commis, en s'inclinant jusqu'à terre.

« Entends-tu, Bidois, dit M. Moutonnet, » tu seras de la noce ;... ma femme t'invite, » et je t'invite ;... tu seras le premier garçon. » — Le premier garçon !..., y pensez-vous, » M. Moutonnet? dit la passementière, est-ce » que Bidois est d'âge à être premier gar- » çon d'une noce?... — C'est juste, mon » cœur; je voulais dire... qu'il sera toujours » un des garçons, puisqu'il n'est pas marié... » Ha ça, il y a donc une noce, ma belle? — » Oui, monsieur, c'est l'usage; d'ailleurs Du- » pont est bien aise qu'il y en ait une, et » c'est lui qui en fait les frais. — Et un bal, » mon cœur?—Cela va sans dire !...—Un bal! » c'est charmant !... nous danserons, Bidois, et » on ne viendra pas nous insulter comme à » Romainville; nous pourrons nous en donner » tout à notre aise... — Oui ; oh ! vous faites » de fameux danseurs, vous et Bidois !... » heureusement que l'on ne manquera pas de » jeunes gens : M. Dupont connaît infiniment » de jeunes commerçants,... et il a d'ailleurs

» dans sa boutique deux garçons qui dansent, » dit-on, comme des Hercules. — Comme » Eugénie va s'en donner ! dit M. Moutonnet; » cette chère enfant qui aime tant la danse!... » — Taisez-vous, monsieur Moutonnet, vous » ne dites que des bêtises.

» —Peut-on savoir où se fera la noce, ma- » dame ? » demande Bidois d'un air timide et gracieux.

« — A la barrière des Martyrs, chez un » traiteur du premier ordre, qui a un salon » de cent couverts, dans lequel on peut faire » deux contre-danses très-à l'aise. Dupont » avait d'abord pensé au Cadran-Bleu, mais je » lui ai fait sentir que nous serions écorchés ; » c'eût été une véritable folie !... il a ensuite » songé à ce traiteur, qui est de ses amis, et » qu'il fournit depuis long-temps... — N'est- » ce pas à *la Belle-en-cuisses,* ma femme ? » — Non, monsieur, il n'est pas question de » belles cuisses ; d'ailleurs, quand vous y » serez, vous le verrez. — Oh ! je sais,... je » sais, » dit Bidois, qui n'y avait jamais été; « je vois ce que c'est;... je le connais !... c'est

» un excellent traiteur,... le Véry de ce quar-
» tier-là... — Précisément, Bidois. — Dia-
» ble!... alors, ma femme, il faudra demander
» du potage aux croûtons;... il y a quinze
» ans que vous m'en promettez.... — C'est
» bon; vous ne songez qu'à manger... —
» M'amour, quelles sont nos connaissances
» qui vont à la noce? — Ne vous mêlez pas
» de cela, j'ai fait mes invitations; songez
» plutôt à votre toilette de demain; j'espère,
» monsieur, qu'elle sera digne de la circon-
» stance. — Oui, ma belle. — Et vous, Bidois?
» — Madame, mon habit noir a six ans, à la
» vérité; mais comme je ne le mets qu'au
» jour de l'an et aux fêtes extraordinaires, il
» est encore tout neuf. — C'est très-bien. Que
» l'on soit prêt de bonne heure. Demain, par
» extraordinaire, la boutique sera fermée. »

CHAPITRE VI.

La noce. — La culotte du marié. — Première nuit.

Il est arrivé, ce grand jour qui doit unir Dupont et Eugénie; ce jour où l'on doit marier une jeune fille à un homme qu'elle n'aime point, ce qui n'est pas fort rare; mais où la mariée pleure et se désole, ce qui se voit fort peu, grâce au ciel; car les demoiselles, qui sont maintenant très-soumises à leurs parents, se marient sans faire la moue; et, quand on leur présente un époux, qu'il soit laid, jeune ou vieux, elles l'acceptent d'abord, sauf à faire leurs réflexions après; d'ailleurs, les mamans leur disent à l'oreille : « Ma fille, un » mari est toujours beau, parce que c'est un » mari; et tous ces jeunes freluquets qui vous

» regardent en soupirant, en faisant des yeux en » coulisses, qui vous serrent les mains et vous » disent des douceurs, derrière votre dos, ne » songent point du tout à vous épouser. » Et il faut avouer que les mamans ont souvent raison.

Mais Eugénie ne peut pas se dire cela d'Adolphe, elle sait bien que le pauvre garçon ne veut pas la tromper; qu'il n'a que des vues honnêtes, et que s'il ne l'épouse point, ce n'est pas sa faute. Voilà pourquoi elle pleure en pensant qu'elle va en épouser un autre; car une jeune fille bien élevée se console facilement de ne plus voir un étourdi qui n'a voulu que faire une conquête; mais un amant honnête, sensible, fidèle, il est bien permis de le regretter... ceux-là sont rares.

Ce jour qui se lève ordinairement si beau pour la future mariée, ce jour que la jeune fille ne voit jamais naître assez tôt au gré de son impatience, paraît triste et sombre aux regards d'Eugénie, qui voit, à chaque minute, s'évanouir le peu d'espérance qui lui restait.

Il faut se résigner!.... La pauvre enfant se laisse coiffer, habiller, parer, sans se permettre

un murmure : elle soupire et se tait : tout son mal est au fond de son cœur.

« Qu'elle est bien ! qu'elle est jolie ! quelle » charmante toilette ! » répète-t-on à chaque instant en l'habillant. Mais que lui importe d'être jolie, puisque Adolphe ne la verra pas ! elle ne veut plus plaire à personne, et elle voudrait paraître horrible aux yeux de M. Dupont.

On lui attache le chapeau de mariée ; son cœur se gonfle, elle ne peut retenir des larmes qui coulent le long de ses joues pâles et amaigries. « Ayons du courage, se dit-elle en es- » suyant ses pleurs, ces larmes accuseraient » ma mère, il faut les retenir. »

La toilette est terminée, et la jeune vierge est prête à marcher à l'autel.

« Ma fille, vous êtes fort bien, et je suis » contente de vous, » dit madame Moutonnet, en allant donner à Eugénie un baiser sur le front.

Ce compliment est le premier qu'elle ait adressé à sa fille, qui le reçoit très-froidement.

« Oui, mon enfant, » dit M. Moutonnet,

en allant embrasser tendrement Eugénie, « oui, » tu es jolie comme un ange, ce costume de » noce te sied à ravir. Va, tu seras heureuse, » ma petite;... c'est une belle chose que le » mariage!... tu m'en diras des nouvelles quand » tu en auras goûté, et Dupont t'adorera, parce » que... »

M. Moutonnet n'en dit pas davantage, sa femme le tire par le pan de son habit, et cela termine toujours ses phrases.

Dupont n'a plus la tête à lui depuis cinq heures du matin; il s'est déjà baigné, frotté, et fait coiffer; il se promène dans toutes les pièces de son appartement; il court de sa boutique à son miroir; à chaque instant il appelle Jeanneton ou ses garçons, pour venir l'aider; enfin, pour la première fois de sa vie, peut-être, il oublie le prix du sucre et du café.

Mais en allant, venant, courant, l'épicier ne finit à rien, et l'heure s'avance, il est temps de mettre le costume neuf complet : habit, veste et culotte noirs, bas de soie blancs, souliers à boucles. Dupont étale tout cela sur un meuble et reste un moment en admiration.

« Décidément il ne me manque rien, » dit-il, et il se met en devoir d'endosser le costume de cérémonie.

L'habit et le gilet vont très-bien, mais la culotte est trop juste. « Diable! » dit Dupont en cherchant à se donner de l'aisance, « je » suis un peu serré,.... j'ai les cuisses prises » comme dans un moule; il est vrai que cela » habille mieux, pas un pli, on dirait une cu- » lotte de peau. »

Et l'épicier appelle Jeanneton et ses garçons.

« Comment me trouvez-vous? — Superbe, » monsieur. — Et la tournure? — Admirable. » — Vous paraissez un brin gêné en mar- » chant, dit Jeanneton. — Ah! c'est que ma » culotte me serre un peu, en effet, mais j'es- » père que cela se fera; d'ailleurs, je n'en ai » pas d'autres noires, et je ne peux pas mettre » une culotte jaune ou cannelle pour me ma- » rier,... je sais ce que c'est que le décorum; » mais, du reste, elle me va bien, n'est-ce » pas? — Oui, monsieur, elle vous pince jo- » liment. — Me voilà prêt, enfin; allons, les

» gants, le chapeau, le bouquet. Les trois
» remises sont à la porte? — Oui, monsieur.
» — Les cochers ont des bouquets? — Oui,
» monsieur. — C'est bien. Ah! en donne-t-on
» aux chevaux? — Pas habituellement; ce-
» pendant, si cela fait plaisir à monsieur, on
» peut leur en attacher aux oreilles. — Oui,
» cela sera plus beau, plus brillant!... Ma foi,
» on ne se marie pas tous les jours, et je veux
» que l'on parle long-temps de mes noces....
» Joseph, va acheter des branches de fleurs
» d'orange, et fais-en attacher à la tête de
» chaque cheval. — Oui, monsieur; et à la
» queue, notre bourgeois? — Un paquet d'im-
» mortelles à chaque queue, je prétends faire
» les choses en grand. — Ça suffit. — Ah!
» mes enfants, vous fermerez la boutique à
» quatre heures, et vous viendrez nous re-
» joindre chez le restaurateur, rue des Mar-
» tyrs. — Oui, monsieur. — On dansera ce
» soir, et vous vous en donnerez, car je sais
» que vous êtes des danseurs infatigables. Toi,
» Jeanneton, il faut que tu gardes la maison,
» ma chère amie; mais régale-toi, bois, mange

» de tout ce que tu voudras. Aie soin, surtout,
» que, pour ce soir, l'appartement de ma
» femme soit préparé et orné avec goût,....
» je te recommande les détails, tu m'entends,
» Jeanneton? — Oui, monsieur. »

Dupond descend et s'apprête à monter dans un des remises, il reste long-temps indécis auquel des trois il donnera la préférence. Pendant ce temps, les voisins, les passants, les badauds, s'amassent devant la porte de l'épicier, qui est enchanté de la sensation que son mariage va faire dans la rue aux Ours. Il se fait ouvrir les trois voitures, et monte tour à tour dans chacune; enfin, il a fixé son choix, les cochers ont l'ordre de marcher à la suite l'un de l'autre. Le marié est dans la voiture qui est en tête, et il s'éloigne au bruit des applaudissements de la multitude, qui n'a pas encore vu de chevaux ayant des bouquets à la tête et à la queue. »

Sur son passage, le marié n'entend que des exclamations, des éclats de joie, des cris d'étonnement, que fait naître la parure de ses coursiers. Dupont est dans l'ivresse, dans le

ravissement, et les cochers, qui voient que la journée sera bonne, font claquer leurs fouets et entonnent de gais refrains; tandis que les chevaux, étonnés de flairer de la fleur d'orange, et se sentant chatouillés par les paquets d'immortelles qui leur battent les fesses, galoppent avec ardeur dans les rues de Paris.

Une seule chose trouble le plaisir de Dupont, c'est cette maudite culotte qui gêne tous ses mouvements. « Comment diable danserai-je » ce soir? dit-il, je ne puis ni lever, ni écar» ter les jambes, enfin, d'ici là, elle se fera » peut-être. »

Le futur va, suivant l'usage, prendre les parents, les amis qui sont invités à assister aux cérémonies civiles et religieuses. Les remises s'emplissent d'oncles, de tantes, de cousines; on se rend enfin chez la mariée.

« Ah! que c'est beau, que c'est brillant! » dit M. Moutonnet en voyant arriver les voitures. « Des fleurs partout, dit madame Mou» tonnet, c'est on ne peut plus galant! — » Voilà un mariage qui va le mettre en bonne » odeur, » dit M. Gérard qui est de la noce

avec toute sa famille ; mademoiselle Cécile se mord les lèvres et ne dit rien, elle voit que, malgré tous ses petits propos, l'épicier va épouser Eugénie.

« Mais nous ne tiendrons jamais tous dans » les voitures, dit M. Moutonnet. — Eh bien, » monsieur, quelques hommes iront à pied, » Bidois, d'abord. — C'est ça, dit tout bas » le vieux commis, et il fait justement de la » crotte ; il aurait bien mieux fait de prendre » une voiture de plus, au lieu d'aller fourrer » des fleurs aux derrières de ses rosses ; ça a l'air » d'une mascarade, je ne serais pas étonné » que les passants criassent *à la chiant-lit!*

Eugénie est assise et reste immobile pendant que tout est en mouvement autour d'elle ; parfois on lui adresse un compliment, et elle incline simplement la tête. Les hommes risquent de temps à autre une légère plaisanterie de circonstance, car le mariage, qui est l'institution la plus sérieuse, est pourtant celle sur laquelle on plaisante le plus. Mais, en France, on rit de tout, et on a raison. « De » toutes les choses sérieuses, le mariage est la

» plus bouffonne, » a dit Beaumarchais, et voilà sans doute pourquoi les Français le traitent si gaîment.

Eugénie ne prête aucune attention aux discours que l'on tient autour d'elle. Quelquefois ses yeux se portent du côté de la rue et semblent y chercher quelqu'un.... Elle les rebaisse ensuite tristement; et mademoiselle Cécile, qui observe tout, dit de temps à autre : « C'est étonnant comme la mariée a l'air » gai!.... »

Dupont parvient enfin à descendre de voiture, ce qui ne lui est pas si facile, ne pouvant que difficilement plier les genoux. Il se présente d'un air conquérant devant sa future. Madame Moutonnet pousse Eugénie, et lui dit : « Ma fille voilà, votre époux. »

Eugénie se lève et présente en silence sa main à Dupont. Celui-ci, en la recevant, cherche à se rappeler le compliment qu'il a composé pour la circonstance, et comme la mémoire ne lui revient pas, il reste sans parler devant Eugénie, lui tenant la main et la regardant en souriant.

« Partons-nous, mon gendre? » dit madame Moutonnet. Dupont cherche encore une minute, mais rien ne vient, et il se dit : « Je le » lui adresserai en revenant, ce sera la même » chose. » Il conduit sa future à la voiture, et tout le monde prend place dans les remises, à l'exception de Bidois, de deux garçons épiciers, cousins de Dupont, et du petit Gérard. Comme il a plu, et qu'il y a beaucoup de boue dans les rues, ces messieurs se consultent pour savoir s'ils prendront un fiacre ou s'ils suivront à pied; chacun met tour à tour la main à son gousset; les deux cousins présentent chacun sept sous; le petit Gérard ne trouve que des billes dans ses poches, et Bidois, après avoir regardé et retourné longtemps dans ses doigts une pièce de dix sous, dit : « Messieurs, nous marcherons sur nos » pointes. » L'avis est adopté, et ces messieurs suivent ainsi les remises.

On se rend à la mairie, où l'on n'attend qu'un heure et demie, ce qui est une bagatelle lorsqu'il s'agit de contracter un engagement pour toute sa vie. D'ailleurs, dans une

grande ville, il y a toujours foule pour les mariages, les baptêmes et les enterrements, l'un fait continuellement place à l'autre; le monde est une grande lanterne magique où nous ne faisons que paraître et disparaître.

On se rend ensuite à Saint-Nicolas, c'est là que les deux époux doivent recevoir la bénédiction nuptiale. Une foule considérable envahit les portiques du temple. Dans une grande partie de la rue Saint-Martin, on connaît la famille Moutonnet; toute la rue aux Ours sait que Dupont se marie, et chacun est curieux de voir les futurs époux. D'ailleurs, l'élégance du cortége et la grande tenue des chevaux suffiraient pour attirer la foule. Toutes les personnes qui passent demandent ce que c'est : « Un mariage, répond-on. — Un mariage!... » il faut voir la figure et la tournure des époux, et l'on entre dans l'église de Saint-Nicolas.

Dupont ne regrette qu'une chose : c'est de ne point pouvoir entrer en voiture dans l'église; il pense que cela serait un spectacle superbe; mais comme cela ne peut pas être, il faut se

contenter de descendre à la porte; ce qu'il fait en usant de toutes les précautions possibles pour ne point déchirer sa culotte.

« C'est le marié, » dit-on, et on rit. « C'est » la mariée, » dit-on ensuite, et on ne rit plus, car la charmante figure d'Eugénie laisse deviner ce qui se passe dans son âme; ses yeux sont pleins de larmes, non de celles que la jeune vierge répand avec douceur en engageant sa foi, mais de ces pleurs amers qui décèlent un chagrin profond. Enfin, sa démarche est chancelante, ce n'est qu'en tremblant qu'elle s'avance vers l'autel!.. et tout le monde se sent ému à l'aspect de cette femme intéressante.

En traversant la foule, Eugénie jette timidement quelques regards autour d'elle,... ses yeux cherchent Adolphe... Adolphe! qui, alors auprès de son père, est loin de se douter de ce qui se passe. « Il n'y est pas, » se dit Eugénie; « il n'a pas voulu être témoin de » mon malheur;... ah! il a bien fait,... je » sens que sa vue m'aurait ôté tout mon cou» rage,... il a eu pitié de moi... »

Le futur, bien différent de sa femme, mar-

che d'un air fier et joyeux; il remue ses breloques, lève la tête, regarde tout le monde en souriant et en soufflant, parce qu'il étouffe dans sa malheureuse culotte, qui lui fait faire de temps en temps des grimaces qu'il tâche de dissimuler en promenant ses regards sur la foule, d'un air qui signifie : « C'est moi qui » suis le marié. »

Enfin la cérémonie commence : le papa Moutonnet pleure, sa femme fait semblant d'être attendrie, et Dupont est fort mal à son aise, parce qu'il est obligé d'être à genoux et que cela le gêne horriblement. Eugénie, triste, mais soumise, achève avec courage le sacrifice, et tout va le mieux du monde, lorsqu'en se relevant, le marié sent péter sa culotte. Dupont, consterné, ne sait plus que devenir, c'est positivement entre les jambes que la maudite culotte s'est déchirée ;... si on allait s'en apercevoir !... le pauvre marié n'a plus la tête à lui; et lorsqu'on lui demande s'il promet d'aimer constamment sa femme... « J'ai tou- » jours dit qu'elle était trop étroite... » répondit-il d'un air désespéré.

Heureusement le ministre des autels n'entend point sa réponse, ou l'attribue à l'émotion extraordinaire du moment. Dupont tire son mouchoir de sa poche et le tient sur l'endroit déchiré. Lorsqu'il s'agit de mettre l'anneau à sa femme, il serre les jambes de manière à ce que son mouchoir ne tombe pas, et les assistants ne conçoivent rien à l'embarras du marié.

Enfin la cérémonie est terminée; mais il faut traverser de nouveau la foule qui a les yeux sur les époux. Dupont donne la main à sa femme, et tient de l'autre son mouchoir sur sa déchirure..... Tout le monde fait des conjectures sur cette attention du marié à cacher le devant de sa culotte; les petites filles rient, les jeunes gens font des plaisanteries, et les papas disent: « Voilà un homme qui fait très-bien de se » marier. — Que diable nous cache-t-il donc » avec son mouchoir, » murmure Bidois. Tandis que M. Moutonnet, faisant remarquer à sa femme la démarche gênée de Dupont, lui dit: « M'amour, il paraît que notre gendre est » fort amoureux d'Eugénie; ce gaillard-là va

» la rendre bien heureuse. » Et madame Moutonnet pousse son mari en lui disant : « Taisez-» vous, monsieur, taisez-vous donc!... il faut » espérer que cela ne durera pas comme cela » toute la journée... » Et la mariée, seule, ne s'aperçoit pas de la singulière démarche de son époux.

On remonte dans les voitures qui prennent le chemin de la rue des Martyrs. Dupont ne se trouve dans son remise qu'avec des cousines et des vieilles tantes auxquelles il répond avec distraction, étant occupé à chercher comment il fera réparer son accident. En attendant, il tient constamment son mouchoir à la même place ; et cela n'échappe ni aux vieilles tantes, ni aux jeunes cousines. Les tantes se regardent d'un air significatif, en se pinçant les lèvres, en laissant échapper quelques soupirs de souvenirs. Les petites cousines ont très-envie de rire, j'aime à penser que c'est sans savoir pourquoi (car ce sont des demoiselles) et elles se disent tout bas : « Apparemment qu'on se tient comme ça quand on vient de se marier. »

On arrive chez le traiteur ; où tous les

marmitons sont en l'air, parce qu'ils n'ont jamais eu une noce d'une pareille importance. La société entre dans une petite salle, et, en attendant le moment de se mettre à table, M. Gérard propose de jouer aux petits jeux.

Eugénie se dispense de prendre part aux amusements de la société, en prétextant une violente migraine. Mais Dupont ne peut se refuser à partager les plaisirs de la fête; cependant, depuis qu'on est arrivé chez le traiteur, Dupont poursuit toutes les servantes qu'il aperçoit pour qu'elles fassent un point à sa culotte; mais les servantes sont trop occupées des apprêts du repas pour avoir le temps de répondre au marié, et le pauvre Dupont, toujours dans le même embarras, revient près de la société, tenant constamment son mouchoir collé sur sa cuisse, même en jouant au colin-maillard, au pont d'amour et à la petite boîte d'amourette.

Cette affectation excite des chuchottements parmi la société. On regarde Dupont, on se regarde, on rit et on se parle bas. « C'est bien » extraordinaire, disent les hommes. — Il y a

» quelque chose là-dessous, disent les dames. » — Encore, s'il était minuit, disent les jeu» nes gens. — J'étais certaine que ce serait » un excellent parti, » dit en soupirant made-moiselle Cécile. Et Bidois murmure entre ses dents : « Il aura avalé ce matin une bouteille » de vanille. »

Madame Moutonnet, qui entend les petits mots, les chuchottements, et s'aperçoit que son gendre est l'objet des plaisanteries générales, ne peut tenir à cela. « Décidément, » dit-elle à son mari, il faut que je mette fin » à tout ceci, et que je sache ce que c'est. — » Oui, mon cœur, dit M. Moutonnet, il faut » tâcher de t'en assurer. »

« J'ai deux mots à vous dire en particulier, » mon gendre, » dit tout bas madame Moutonnet à Dupont, et elle se dirige vers un petit cabinet séparé, où le marié la suit, ne devinant pas ce que sa belle-mère peut avoir à lui dire en secret.

Madame Moutonnet ne sait trop comment entamer la conversation; la chose lui paraît fort délicate; elle prend un air de gravité,

regardant son gendre, puis portant ses yeux sur l'objet qui doit faire le sujet de la conversation, puis les relevant bien vite, toussant et portant son éventail sur sa vue.

L'épicier regarde sa belle-mère d'un air étonné, ne comprenant pas un mot à sa pantomime, et attendant qu'elle veuille bien s'expliquer autrement que par des hum, hum, et des hom, hom, et madame Moutonnet, impatientée, se décide à entamer l'entretien.

« En vérité, mon gendre,... tout ce que je » vois depuis plus d'une heure est bien extraor» dinaire.

» — Bah! dit Dupont, vous avez vu quelque » chose d'extraordinaire? — Tout le monde » s'en est aperçu;... cela fait jaser,... cela fait » dire des choses,... cela fait naître des idées;... » je sais bien qu'un jour de noces on peut » penser à ces choses-là; mais enfin, mon » gendre, il n'est pas l'heure,... et il faut ab» solument faire cesser cela.

» — Ma foi, ma chère belle-mère, » dit Dupont qui a écouté de toutes ses oreilles, « je vous dirai que je ne comprends rien du

» tout à ce que vous venez de me conter.

» — Ceci est un peu fort, mon gendre; et » vous devez très-bien m'entendre;... je vous » dis que toute la société l'a remarqué.... » Enfin, monsieur, dans ce moment même, » vous avez encore votre mouchoir dessus.

» — Ah! mon Dieu!... » s'écrie Dupont, qui pense alors que, malgré le soin qu'il prend de le cacher, on s'est aperçu que sa culotte est déchirée. « Comment, belle maman, on a vu » que... — Eh! sans doute, monsieur; voilà » ce que je me tue à vous faire comprendre » depuis une heure. — Ma foi, belle-maman, » ce n'est pas ma faute.... — Je m'en doute » bien; mais... — Oh! j'ai fait tout ce que » j'ai pu pour l'empêcher,... mais cela a parti » malgré moi..... — Enfin, mon gendre, il » faut cependant trouver moyen d'arranger » cela. — Ah! parbleu, belle-maman, puis- » que vous voilà, si vous vouliez avoir la bonté » de me prêter votre secours, ce sera l'affaire » d'une minute...

» — Monsieur Dupont!... » s'écrie madame Moutonnet, faisant trois pas en arrière, et pro-

nant un air de dignité, « monsieur Dupont !... » voilà une proposition ;..... je pense que ce » n'est qu'une plaisanterie; mais je trouve » bien extraordinaire que vous vous permet- » tiez avec moi... — Belle-maman,... excu- » sez, je ne croyais pas vous fâcher ;.... mais » comment voulez-vous que je fasse? depuis » que nous sommes ici, je cours après toutes » les servantes que j'aperçois, et aucune ne » veut me rendre ce petit service-là... — » Qu'entends-je !... vous courez après les ser- » vantes,..... et le jour de vos noces !.... fi ! » mon gendre ; fi !... je n'aurais jamais pensé » cela de vous !... — Mais, belle-maman.... » — C'est une horreur, vous dis-je !... on » emploie d'autres moyens. Demandez un » cabinet, faites-vous apporter un seau d'eau » de puits,... buvez une carafe d'orgeat... — » Comment, belle-maman, un seau d'eau » pour raccommoder ma culotte; regardez » vous-même quel accroc !... »

En disant cela, Dupont ôte son mouchoir, et madame Moutonnet, qui a fait un mouvement de frayeur, s'aperçoit enfin de sa méprise.

« Et quoi! mon gendre, c'est pour cela » que... — Parbleu!... j'espère qu'il est assez » grand!... — Ah! mon Dieu, pourquoi ne » l'avez-vous pas dit plus tôt! vous faites pen- » ser à tout le monde des choses.... dont je » vois bien que vous êtes incapable... Allons, » allons, je vais vous recoudre cela. Ce pau- » vre Dupont!.... que le monde est mé- » chant!... »

Madame Moutonnet court chercher elle-même une aiguille et de la soie, et revient raccommoder la culotte du marié. L'ouvrage était difficile; mais Dupont, enchanté de voir terminer son embarras, se tient immobile, un pied sur le plancher et l'autre sur une chaise; tandis que madame Moutonnet, désolée d'avoir mal pensé de son gendre, recoud avec ardeur, passant par-dessus ce que son travail a d'épineux, et répétant à chaque minute : « Ce pauvre Dupont!... avions-nous tort de » penser cela de lui!.... voilà comme on fait » des affaires de rien! »

Enfin l'ouvrage est terminé, l'accroc est solidement recousu. Dupont ne se sent pas d'aise;

il remet son mouchoir dans sa poche, et rentre avec sa belle-mère dans le salon où est la société. Madame Moutonnet pense qu'il faut une explication à la compagnie, pour mettre fin aux conjectures malignes que l'on pourrait faire en la voyant revenir avec Dupont, qui ne cache plus le devant de sa culotte ; elle s'avance en souriant, au milieu du cercle, tenant son gendre par la main.

« Ce pauvre garçon avait déchiré sa culotte, » mesdames, et voilà la cause de son embar- » ras depuis le retour de l'église. Je viens de » reprendre l'accroc, et vous voyez qu'il n'y » paraît plus. »

Toute la compagnie, hors Eugénie, jette les yeux sur la culotte du marié, qui tâche de se donner une pose d'Apollon; mais le traiteur venant alors annoncer que l'on est servi, cela met fin à cette aventure, et on l'oublie pour ne songer qu'au repas.

On se met à table. Eugénie est placée en face de son mari, sur lequel elle ne porte jamais les yeux. Que cette journée paraît longue à la jeune femme! combien elle aspire après

le moment où, seule et dans le silence, elle pourra pleurer en liberté. Mais il faut encore se contraindre, il faut cacher ses souffrances; cependant elle n'a pas la force de toucher à ce qu'on lui présente, malgré les instances de ses voisins; et Gérard, qui n'a point oublié les serrements de pieds de la journée des fiançailles, regarde tendrement Eugénie, et dit en lui-même : Cette jeune femme a une passion malheureuse..... dont je connais l'objet!....

Mademoiselle Cécile fait remarquer tout bas, à ses voisins, la tristesse de la mariée. Bidois, placé tout au bout de la table, entre un petit garçon de sept ans et une petite fille de huit, demande de tout pour trois, et sert les enfants de manière à ce qu'ils n'aient point d'indigestion.

Dupont mange comme quatre; il s'est décidé à faire donner un coup de ciseau dans la ceinture de sa culotte, aimant mieux la sacrifier que de ne point faire honneur au repas. M. Moutonnet imite son gendre; madame Moutonnet se donne beaucoup de mal pour

animer la société, que la figure de la mariée ne met pas en gaieté. Trois ou quatre jeunes gens se battent les flancs pour faire rire, et Dupont qui, tout en se bourrant et en mangeant, est persuadé que sa noce est fort gaie, répète à chaque instant : « Dieu! nous amu- » sons-nous!.... »

Mais à force de se verser, les hommes deviennent un peu plus bavards, et, en trinquant, les dames deviennent plus tendres. Au second service, on commence à s'échauffer. Au dessert, c'est un brouhaha général, un bourdonnement continuel. C'est alors que Dupont répète plus que jamais : « Dieu! nous » amusons-nous!... »

» Il faut chanter, » dit M. Gérard, qui a des prétentions à la roulade et n'est pas fâché de charmer une petite blonde placée à côté de lui, et à laquelle il lance des œillades amoureuses toutes les fois que sa femme ne le regarde pas.

« Vive le chant!.... j'aime beaucoup le » chant, dit Dupont, j'ai appris une petite » chanson de circonstance, ouvrage d'un épi-

» cier de mes amis, et je me propose de vous » la chanter..... Mais c'est à mon épouse à » commencer.

» — Ma fille ne chante jamais, » dit madame Moutonnet, qui prévoit qu'Eugénie n'est point disposée à se rendre aux désirs de son mari.

« Il me semble cependant, dit mademoiselle » Cécile, que madame Dupont a chanté le » jour de la S^t^-Eustache, à la fête de son père... » et madame Dupont chantait fort joliment... »

La vieille fille appuie avec malice sur le nouveau titre d'Eugénie, parce qu'elle s'aperçoit que, toutes les fois qu'on l'appelle ainsi, un long soupir s'échappe du sein de la triste mariée.

« Ma fille a perdu sa voix, dit madame Mou- » tonnet, et un jour de noce.... l'émotion,... » le trouble,... c'est tout naturel. — Pardieu, » dit tout bas Bidois, on voit bien qu'elle n'a » pas envie de chanter.

» — Commencez, monsieur Moutonnet. » A cet ordre de sa femme, le bon passementier s'empresse d'entonner une chanson à boire, parce qu'on lui a défendu la gaudriole. Gé-

TAYLOR INST. OXFORD

rard chante ensuite: *O Richard! ô mon roi!...* Cela n'a aucun rapport avec un mariage; mais comme c'est l'air dans lequel il a placé le plus d'agréments, il le chante dans toutes les circonstances.

Les oncles, les tantes, les cousins, les petites cousines, tout le monde chante. Vient enfin le tour du marié, qui fouille dans sa poche pour chercher les couplets qu'on lui a faits, et s'aperçoit qu'il les a oubliés.

« C'est égal, dit-il, je les sais par cœur, » je puis me passer de les lire..... C'est sur » l'air ;..... attendez donc,..... un air gra- » cieux!..... Ah! c'est ça : l'air du *Mirliton* » *mirlitaine*,... m'y voilà.... Eh bien!... je » ne trouve plus le premier couplet.... Je le » savais si bien ce matin!... Je vais commencer par le second; je vous dirai l'autre après, » cela reviendra au même :

» C'est ce que je vous souhaite,
» Du plus profond de mon cœur,
» Ce sont mes vœux pour la fête
» Qui fera votre bonheur,
» Mirliton ton ton, ton ton ton ton taine,
» Mirli, mirli, mirliton.

» Allons, s'écrie Dupont, que tout le monde » répète en chœur : *Mirliton, ton, ton.*

» C'est joli, dit M. Moutomet, mais je n'ai » pas bien compris ce qu'il vous souhaite. — » Ah ! c'est que c'est dans le premier couplet... Mais c'est égal, on devine;... c'est » un garçon qui a terriblement d'esprit, qui » m'a fait ces couplets-là... Aussi tous les ans, » c'est lui qui remporte le prix dans son pays... » — Le prix de poésie ! demande Gérard. — » Non, le prix de l'arquebuse. »

Pendant que la société chante à tue-tête, que les garçons profitent du charivari pour emporter des bouteilles à moitié pleines qu'ils mettent de côté; que les servantes en font autant des plats; que les passants s'arrêtent dans la rue pour écouter; que les marmitons se régalent à la cuisine, et que deux violons et une clarinette tâchent de s'accorder en attendant le moment de faire commencer le bal, le petit Gérard se promène à quatre pattes sous la table, cherchant la jarretière de la mariée, qu'il doit enlever comme le plus jeune garçon de la noce.

Mais madame Moutonnet, qui trouve que cet usage blesse la pudeur, n'a point attaché de ruban à la jambede sa fille, laquelle, d'ailleurs, ferait une triste figure pendant cette cérémonie.—M. Fanfan se promène donc inutilement sous la table en regardant à toutes les jambes; il ne voit pas le beau ruban qu'on lui a dit d'enlever.

Cependant, le parfumeur, toujours plus empressé auprès de la dame blonde, qui paraît l'écouter avec complaisance, pense que le moment du tumulte est favorable pour risquer une tendre déclaration; et comme il craint, en la faisant de vive voix, d'être entendu par ses voisins, ou remarqué par sa femme, il sort, va écrire en bas un poulet bien amoureux, et revient se placer près de sa dame, tortillant son billet entre ses mains; il saisit un moment favorable, et le glisse dans la ceinture de la blonde qui a la taille entourée d'un beau ruban rose. La jeune femme frémit de la hardiesse de son voisin, elle craint d'être compromise, elle ne sait si elle veut garder ou rendre le billet; elle tremble

qu'on ne l'aperçoive, et, dénouant doucement sa ceinture, elle la roule sur ses genoux et attache avec une épingle le poulet au ruban rose. Plus tard, en allant rattacher sa ceinture, elle pourra lire à son aise le billet du parfumeur.

Mais M. Fanfan, au moment de sortir de dessous la table, aperçoit enfin un beau ruban sur les genoux d'une dame; il ne doute point que ce ne soit la jarretière qu'on aura oublié d'attacher plus bas; il saisit le ruban, qui est roulé avec soin, et sort de dessous la table en criant de toutes ses forces : « J'ai la jarretière de la mariée..... Voilà la jarretière!... » C'est bien singulier, dit madame Moutonnet, elle se l'est donc mise elle-même!... » — Voyons la jarretière, crient tous les » hommes.... nous en voulons. »

Le petit Fanfan déroule son ruban, se pique parce qu'il rencontre l'épingle, demande pourquoi on met des épingles dans les jarretières, et trouve enfin le billet attaché au bout.

« Tiens... tiens.... il y a un papier, dit

» Fanfan!—Un papier!... disent les dames... » — Et un papier écrit, dit mademoiselle » Cécile avec malice.—Ah ! mon Dieu, c'est » ma ceinture, » dit la dame blonde à son voisin, « Monsieur, vous me compromettez!... » — Ciel!... c'est ma déclaration, dit le par- » fumeur ! heureusement elle n'est point si- » gnée !.... et avec le trognon de plume que » j'avais, j'espère que mon écriture ne sera » point reconnaissable.

» — Ma fille, ce ruban est-il à vous? » demande d'un air sévère madade Moutonnet à Eugénie. « — Non, madame, répond Eugénie, » il ne vient pas de moi. — D'ailleurs, ce n'est » pas là une jarretière, c'est une ceinture... » voyez, mesdames... — C'est juste, disent » toutes les dames, à qui donc est-elle ? — » Ce n'est pas à moi..... ce n'est pas moi, » répètent les dames, en tâtant leurs ceintures; la voisine de Gérard en dit autant en feignant de tâter sa taille qu'elle a eu soin de cacher avec sa serviette.

« Voyons ce qu'il y a sur le papier, dit-on, » de tous côtés... Je vais le lire, dit Dupont,

» je gage que ce sont encore des couplets de » circonstance... — Non, je vais vous le chan- » ter, » dit Gérard, en s'élançant sur le marié auquel il arrache le papier des mains ; il ouvre le billet et feint de lire : *L'hymen est un lien charmant, lorsque l'on s'aime avec ivresse.*

« Comment, c'est là tout, dit Dupont. — » Absolument, dit le parfumeur, en déchi- » rant le billet qu'il jette au feu ; c'est un dis- » tique. — Il me semble que ça ne rime pas?...

» — Ce sont des vers blancs. — Ah ! on » appelle ça des vers blancs?... Eh bien ! je » gage que j'en fais toute la journée sans m'en » douter. — C'est toujours une bien jolie pen- » sée, dit madame Moutonnet. — Cela sentait » diablement la tubéreuse, » dit Bidois.

Le son de la clarinette et des violons met fin à cette conversation, heureusement pour le parfumeur que la réflexion de Bidois avait embarrassé. Tout le monde se lève pour se rendre dans la salle du bal. La dame blonde reste la dernière à table. « On va s'apercevoir » que je n'ai pas de ceinture, dit-elle, et on » fera des propos. — Feignez de vous trouver

» incommodée, dit le parfumeur; faites-vous » délacer par une servante,... on croira qu'a- » lors vous avez ôté votre ceinture. »

Madame Dufour, c'est le nom de la jolie blonde, adopte l'avis de Gérard et se rend dans un petit cabinet pour s'y trouver mal à son aise. Cependant le bal est en train, tout le monde s'anime; Eugénie, seule, résiste aux invitations qui lui sont faites, sous prétexte d'une migraine qui la tourmente. Les petites filles ne conçoivent pas qu'on se marie sans danser; Dupont cherche en vain à entraîner Eugénie. « Elle est trop émue... trop trem- » blante, dit madame Moutonnet, le mariage » fait un effet étonnant... — C'est bien heu- » reux qu'il ne fasse pas cet effet-là sur toutes » les demoiselles qu'on marie, » dit tout bas Bidois.

Dupont prend son parti et danse pour deux. Ses breloques, ses écus sautent; il est décidé à s'en donner, quitte à faire recraquer sa culotte, dont il a fait le sacrifice.

« Mais qu'est donc devenue madame Du- » four? » dit mademoiselle Cécile, qui s'aper-

çoit de tout. « — Elle se trouve mal, dit une » des servantes, et gnia un monsieur à odeurs » qui la soigne. »

Toutes les personnes qui ne dansent pas vont aider madame Dufour, qui se laissait délacer et déshabiller afin de cacher la perte de sa ceinture. M. Gérard avait trouvé différents prétextes pour écarter toutes les servantes ; et, toujours amoureux, toujours entreprenant, il allait faire de vive voix sa déclaration,... lorsque plusieurs personnes viennent s'informer de l'état de madame Dufour, qui, à force de bâiller, de geindre et de faire semblant d'étouffer, a fini par se donner une indigestion.

Eugénie, toujours bonne, toujours sensible aux peines des autres, oublie un moment ses chagrins pour aller secourir la malade ; mais, en approchant du cabinet, elle voit madame Dufour entourée de plusieurs dames : « Mes » soins sont inutiles, » dit-elle en s'éloignant, et elle porte ses regards autour d'elle ; pour la première fois de la journée elle est seule..... « Ah ! respirons un moment en liberté, » dit alors la triste Eugénie ; elle entre dans une

petite chambre déserte, va s'y asseoir, et, là, n'étant plus entourée de témoins indiscrets, elle laisse couler les larmes qui la suffoquent depuis le matin.

« Je suis mariée,... tout est fini pour moi, » dit Eugénie, plus d'espoir de bonheur!... et » je ne puis mourir!... que la vie va me sem- » bler longue!.... Mes rêves de félicité sont » évanouis pour jamais,... je ne peux même » plus me bercer d'espérances!.... Il ne faut » plus que j'aime Adolphe!.... il ne faut plus » que je pense à lui; ah! cela m'est impossi- » ble... Je serai fidèle à l'honneur,.... que » peut-on exiger de plus de moi?.... mais je » serai fidèle aussi au serment que j'ai fait à » Adolphe. »

Eugénie est depuis long-temps livrée à sa douleur. Plusieurs jeunes gens courent, dans la maison, en appelant la mariée, qui ne répond pas, parce qu'elle est entièrement absorbée dans ses pensées, et qu'elle n'entend pas les garçons de la noce qui ont déjà passé plusieurs fois devant la petite chambre, en appelant madame Dupont! mais on lui répéterait

cent fois ce nom qu'elle ne répondrait pas, car elle ne peut jamais se persuader qu'elle se nomme madame Dupont.

On ne sait ce qu'est devenue la mariée!.... tel est le bruit qui commence à circuler, et cela arrête Dupont au milieu d'une pirouette qu'il avait commencée en face de sa danseuse, et qu'il fallait finir suivant son habitude, dans un autre quadrille.

« Belle maman, » s'écrie-t-il en courant après madame Moutonnet, « il me faut mon » épouse!... qu'avez-vous fait de mon épouse? » — Mon gendre, elle ne peut être loin d'ici, » je vais à sa recherche. Dansez toujours, je » vous promets que je la trouverai bientôt,.... » je sais même où elle est,... elle s'est rendue » quelque part,... vous m'entendez.... — Ah! » j'y suis... j'y suis maintenant... on voulait » me faire peur,... c'était une plaisanterie... » Nous amusons-nous aujourd'hui!... »

Madame Moutonnet s'éloigne en effet pour chercher sa fille. Elle se doute bien que c'est dans quelque endroit solitaire qu'Eugénie s'est retirée pour rêver en liberté.

Dans sa précipitation à aller chercher sa fille, madame Moutonnet n'a point songé à prendre de lumière. Elle s'engage dans plusieurs corridors obscurs, où elle ne rencontre personne, parce que la plupart des gens de la maison regardent danser, et que ceux qui étaient allés à la découverte de la mariée, ayant entendu sa mère dire qu'elle sait où elle est, n'ont pas jugé à propos de continuer leurs recherches.

Le bal va son train : le marié est infatigable, il ne quitte pas la place, et il fait des pas tels qu'on n'en a jamais vu. Les deux garçons de boutique de Dupont se font un devoir d'imiter leur bourgeois, c'est à qui fera le plus de ronds de jambe et de jetés battus, personne ne peut approcher de ce quadrille-là, où M. Moutonnet fait le quatrième, suant à grosses gouttes pour danser comme son gendre, et ne s'apercevant pas, dans l'ardeur qui l'anime, que sa perruque est à moitié retournée et que sa cravate est descendue en Colin.

« Peste, » dit Bidois qui tourne autour des danseurs depuis que le bal est commencé, indécis s'il dansera ou s'il ne dansera pas : « On

» voit bien que madame Moutonnet n'est pas » là, voilà son mari qui va perdre sa perruque!

» — Eh bien! mon garçon, » dit M Moutonnet à son commis, après la contre-danse, « est-ce que tu ne danses pas? — Ma foi, je » me consulte, c'est que j'ai des bas blancs... » et,... je ne voudrais pas les salir. — Bidois, » on ne va pas tous les jours à la noce! — C'est » vrai, et si j'étais sûr de ne pas salir mes bas. » — Mais je ne vois plus madame Moutonnet, » dit mademoiselle Cécile, qui ne danse pas, parce qu'on ne l'invite jamais, et qui n'est occupée qu'à s'inquiéter de ce que chacun fait.

« Tiens, voilà belle-maman qui a disparu » aussi, dit Dupont. — C'est singulier, dit » M. Moutonnet. — Je vais à la recherche de » ces dames, s'écrie M. Gérard, je vous les ra- » mène bientôt. »

Et le parfumeur s'élance hors de la salle du bal, espérant trouver la mariée seule et lui adresser une partie des jolies choses qu'il n'a pas eu le temps de dire à madame Dufour.

Cependant la danse continue, et Gérard ne

revient pas. « Qu'est-ce que cela veut dire, » répète mademoiselle Cécile, est-ce qu'ils vont » faire tous comme cela? » Et la vieille fille court de madame Gérard au marié, du marié à M. Moutonnet, en faisant tout ce qu'elle peut pour leur donner de l'inquiétude. Mais la parfumeuse est toute à la danse, M. Moutonnet n'est peut-être pas fâché de se trouver un moment libre de faire ce qu'il veut, et le marié répond que sa femme est avec sa belle-maman.

« A-t-on jamais vu une noce comme celle-» ci? murmure mademoiselle Cécile, cela crie » au scandale.

» — Si j'étais certain de ne point gâter mes » bas! » dit Bidois en s'arrêtant devant chaque demoiselle, jetant un coup-d'œil sur la danseuse et un autre sur ses jambes.

Tout à coup un grand bruit se fait entendre, on crie au secours, au meurtre, au viol, même.

« Au viol, s'écrie le marié, ah! mon Dieu! » et mon épouse qui ne se retrouve pas! — Je » vous disais bien qu'il se passait quelque chose

» d'extraordinaire, dit mademoiselle Cécile, » mais on ne veut pas m'écouter. »

Toute la noce court vers le lieu d'où partent les cris : on monte plusieurs escaliers; on traverse une partie de la maison, on arrive enfin dans un petit cabinet noir, où madame Moutonnet se débat avec un marmiton; et dans une chambre un peu plus loin, on trouve le parfumeur tenant dans ses bras une laveuse de vaisselle, sur laquelle il veut passer sa fureur galante.

Madame Moutonnet, en cherchant sa fille, s'était égarée dans la maison, elle avait monté et descendu plusieurs escaliers, appelant toujours Eugénie. Ne recevant pas de réponse, elle avait voulu retourner à la danse, espérant y retrouver sa fille, mais elle n'avait pas pris le bon chemin et avait fini par entrer dans le petit cabinet noir.

Or, comme partout il y a des intrigues amoureuses, rue des Martyrs comme au Cadran bleu, et entre les marmitons et les laveuses de vaisselle comme entre les Frontin et les Marton; comme tout le monde fait l'amour,

enfin, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, et qu'il n'y a de différence que dans la manière de le faire, ou plutôt dans celle de l'exprimer, un marmiton du traiteur où se faisait la noce de Dupont avait des connivences avec une servante de la même maison; et, pendant que tout le monde devait être du côté du bal, ils s'étaient promis de se retrouver d'un côté opposé; je ne sais pas précisément pour quoi faire, mais cela ne nous regarde pas.

Le marmiton arrive le premier au cabinet, lieu du rendez-vous; il entend soupirer, il s'avance, saisit une robe, ne doute pas que ce ne soit sa belle, parce qu'un marmiton ne se connaît point en étoffe, et commence la conversation par un baiser; début qui, comme on peut le croire, étonne madame Moutonnet.

De son côté, le parfumeur s'était aussi engagé à tâtons dans les corridors; il n'avait pas pris de lumière à dessein, se flattant que l'obscurité lui serait favorable. Il rôdait et furetait depuis quelque temps sans faire de rencontres, lorsqu'enfin, il distingue le bruit des pas d'une

personne qui court devant lui; il court après elle, l'atteint par ses jupons, ce qui lui prouve que c'est une femme, et il n'en demande pas davantage; il la saisit et la fait entrer dans la première chambre venue, entamant la conversation comme son voisin le marmiton.

Cependant, aux baisers on répond par des soufflets et des coups de poing, parce que madame Moutonnet est un dragon de vertu, et que, revenue de sa reprise, elle a retrouvé toute son énergie. La laveuse de vaisselle en fait autant, parce que sans être un dragon de vertu, elle veut être fidèle à son marmiton, et que l'odeur de la vanille et du jasmin n'ayant aucun rapport avec celle que son amant exhale habituellement, elle ne doute point qu'il n'y ait erreur.

Aux baisers et aux soufflets ont succédé les cris. C'est alors que toute la noce en alarme arrive sur le lieu de la scène. Dès que la lumière a éclairé les traits de madame Moutonnet, le marmiton s'enfuit sans qu'on ait besoin de le chasser, et Gérard, interdit, a lâché la servante.

« Il faut avouer, » dit madame Moutonnet au traiteur, « que vous avez chez vous des » garçons bien hardis!.... le petit drôle!.... si » vous n'étiez pas arrivé... On n'est pas en » sûreté dans vos cabinets.

» — Et vous, monsieur Gérard, que faisiez-» vous avec cette fille? » demande la parfumeuse à son mari.

» — Ma foi, dit Gérard, j'ai cru que c'était » un voleur, et je voulais absolument l'arrê-» ter. — Un voleur en jupons?... — Écoutez » donc,... dans l'obscurité.... il pouvait s'être » déguisé. »

On fait semblant de croire à la méprise du parfumeur, et on retourne dans la salle du bal où l'on retrouve la mariée, qui, ayant entendu le vacarme que l'on faisait dans la maison, avait enfin quitté sa retraite pour retourner près de la société.

« Eh bien! mon épouse que nous cher-» chions, et qui était là! » dit Dupont, en s'approchant d'Eugénie. « Ah! comme nous nous » amusons aujourd'hui! Comment vous trou-» vez-vous, mon épouse? — Toujours de

» même, monsieur, » dit Eugénie, et ses yeux se portent sur une pendule; elle regarde l'heure en soupirant.

Dupont s'aperçoit de cela; il s'approche de l'oreille d'Eugénie, et lui dit d'un air tendre : « La soirée s'avance, ma chère épouse! — » Ah! qu'elle me semble longue! répond Eu- » génie. — Vous êtes trop aimable, en vérité; » et je partage bien l'impatience que... »

Eugénie le regarde d'un air surpris, ne comprenant pas ce qu'il veut dire; et Dupont s'éloigne en se frottant les mains, et répétant tout bas : « Je gage que c'est l'amour qui lui » donne la migraine;... cette femme-là m'a- » dore. »

Enfin, on propose la contredanse de clôture, la gothique boulangère, qui, au lieu de terminer les bals, les prolonge souvent une heure de plus; contredanse fort agréable, sans doute, où des personnes, déjà fatiguées par l'exercice de la soirée, achèvent de s'éreinter en tournant pendant une heure sur le même refrain; ne s'arrêtant que pour voir un monsieur ou une dame courir après chaque danseur ou dan-

seuse, et leur faire faire l'allemande à gauche le plus vite possible; figure très-gracieuse, après laquelle celui qui a parcouru tout le rond, revient essoufflé, en nage, et sans respiration, reprendre sa place. C'est une bien jolie danse que la boulangère!

Pour celle-là, Eugénie ne peut se dispenser d'en être; on l'entraîne de vive force dans le rond; on la fait aller, passer, tourner; et la jeune femme, la tête étourdie par le bruit, les chants, les éclats de rire, se laisse conduire sans savoir ce qu'elle fait.

La boulangère ne dure qu'une heure et quart; ce n'est pas trop quand on est quarante personnes à la danse, car elle est entremêlée de petits accidents qui en font les charmes, et ajoutent aux plaisirs de la société. M. Moutonnet y perd sa perruque; mademoiselle Cécile, ses jarretières; madame Moutonnet y déchire sa robe; madame Gérard y fait une chute; son mari se laisse rouler avec sa voisine, en faisant l'allemande à gauche; Bidois y salit ses bas, et le marié achève de déchirer sa culotte, mais cette fois ce n'est pas par-devant.

On s'arrête enfin, exténué, abîmé, couvert de sueur et de poussière, et Dupont s'écrie plus fort que jamais : « Ah! Dieu! nous amu- » sons-nous!... »

Mais déjà les oncles se sont emparés des tantes, et les cousins des cousines; on songe à la retraite. Madame Moutonnet s'approche de son gendre, et lui dit à l'oreille, d'un ton à la fois tendre et mystérieux : « Vous pouvez vous » retirer,... l'instant est arrivé..... — Je vous » comprends, belle-maman, » répond l'épicier en laissant échapper un sourire malin, « je » vous comprends!.... »

Le marié court aussitôt vers sa femme; il lui prend la main, l'entraîne... Eugénie se laisse conduire sans dire un mot; ils montent en voiture... « Chez moi, rue aux Ours, » crie Dupont, et les chevaux emmènent les nouveaux époux.

Pour la première fois depuis qu'il sont mariés, les voilà en tête-à-tête. Cet instant est le plus doux de toute la journée, pour un jeune couple bien amoureux qui brûle de pouvoir se livrer à son ivresse, qui peut enfin exprimer

librement tout ce qu'il sent, et entendre ces doux aveux que ne gêne plus une foule importune.

Mais pour Eugénie et son mari, que ce moment est différent!... La jeune femme commence à redouter alors l'approche d'un danger auquel elle n'a point songé depuis le matin, parce qu'elle a cru que rien ne pouvait augmenter son malheur. Mais la jeune fille la plus sage, la plus innocente, sait fort bien, en se mariant, qu'un époux a des droits sur elle; l'instant où elle doit se donner à ce nouveau maître fait battre avec crainte le cœur de la jeune vierge, même lorsqu'elle aime celui auquel elle vient de s'engager, quelle doit donc être la situation de celle qui se voit livrée à un homme qu'elle déteste.

Eugénie se blottit dans un coin de la voiture;... son mari se met d'abord respectueusement sur le devant, mais ensuite, voyant que sa femme ne tient que fort peu de place, il s'assied à côté d'elle, et Eugénie se recule encore dans son coin.

On ne dit rien : Eugénie n'a rien à dire,

et le marié ne sait jamais par où commencer une conversation. Eugénie lui impose une sorte de respect;... avec elle il n'y a pas moyen de plaisanter. Cependant Dupont s'enhardit, et se décide à entamer l'entretien.

« Notre noce a été bien gaie;... qu'en pensez-» vous, mon épouse? — Oui, monsieur... — » On s'est fièrement amusé... Le repas était » bon,... j'avais dit au traiteur de le soigner;... » on a joliment mangé,... n'est-ce pas, mon » épouse?... — Oui, monsieur. — Ma culotte » s'est déchirée de nouveau; je crois que je » ne pourrai plus la porter,..... à moins qu'on » n'y mette un nouveau fonds;... elle en vaut » la peine,... c'est du drap de première qua-» lité en Elbeuf... Savez-vous raccommoder » les culottes, ma chère épouse?... — Je l'es-» saierai, monsieur.

» — Voilà une femme charmante, se dit » Dupont, elle raccommodera mes culottes!... » Ce que c'est que la bonne éducation!... » comme elle est soumise!... elle parle peu, » mais elle parle bien. »

Dupont se rapproche de sa femme, qui fait

ce qu'elle peut pour s'éloigner de lui, il s'enhardit jusqu'à lui prendre la main, qu'Eugénie retire aussitôt.

« Peste ! se dit Dupont, elle sera farouche » jusqu'au dernier moment !... suite de la » bonne éducation !... il faudra pourtant que... » Enfin, c'est ma femme !...

» C'est une belle chose que le mariage, » dit Dupont, après un moment ; Eugénie soupire et ne répond rien ; « surtout quand on » s'aime comme nous nous aimons... »

Eugénie soupire et se tait.

« Comme nous allons être heureux !... »

Eugénie soupire plus fort et ne dit mot.

« Ah ! mon Dieu ! » dit Dupont effrayé de ses soupirs, « est-ce que votre dîner vous » fait mal ?... — Non, monsieur. — J'avais » cru... Vos soupirs... Ah ! j'entends,... l'émo- » tion,... la situation,... le désir... Croyez que » je partage tous vos sentiments,... ma tendre » épouse ! »

Eugénie porte son mouchoir sur ses yeux. « Elle est considérablement émue, se dit Du- » pont ; effet de la pudeur... Si je lui prenais

» un baiser... Depuis que je suis son époux, » je ne lui ai encore rien pris;... un baiser » sera un très-joli début,... cela chassera sa » timidité... Prenons-lui un baiser. »

Et Dupont se jette à corps perdu sur Eugénie ; celle-ci, effrayée d'une attaque à laquelle elle ne s'attendait pas, rassemble ses forces et repousse Dupont, qui tombe sur la paille entre les deux siéges, les jambes et les bras en l'air.

« Elle est considérablement farouche!... » dit le marié, en s'accrochant aux portières pour se relever ; « suite de son éducation!.... » mais il faut cependant que j'apprivoise sa » vertu. »

Décidé à prendre un baiser, Dupont se précipite de nouveau sur Eugénie; celle-ci veut le repousser encore, mais ses forces diminuent. Le marié est vigoureux. Eugénie se défend, se débat; elle crie, pleure, supplie Dupont de la laisser; mais celui-ci, persuadé que cette défense n'est qu'une suite de l'éducation de sa femme, et qu'au fond elle sera charmée de se rendre, continue son attaque. La pauvre petite est affaiblie, elle va tomber en son pou-

voir,... lorsque la voiture s'arrête dans la rue aux Ours.

« Nous voici arrivés, dit Dupont; c'est dom-» mage, j'allais le prendre,.... mais ça n'est » que différé. »

Il saute hors de la voiture, fait descendre sa femme qui peut à peine marcher et tremble comme la feuille, et l'introduit dans son nouveau domicile.

Eugénie, épuisée par la lutte qu'elle vient de soutenir, respire à peine et se sent mourir en entrant dans son appartement; une femme l'y attend, elle court à elle,... c'est Jeanneton. Eugénie la reconnaît, elle pousse un cri. « Sauve-moi! » lui dit-elle, et elle se laisse aller mourante dans ses bras.

« Ah! ma pauvre Eugénie, s'écrie Jeanne-» ton, dans quel état je la revois.... Tenez, » monsieur,... elle se meurt,.... elle n'a plus » de connaissance.....

» — Ah! mon Dieu,... tu crois, » dit Dupont, en aidant Jeanneton à transporter Eugénie sur son lit; « mais d'où vient donc.... » C'est bien singulier,... pour un baiser que

» j'ai voulu lui prendre... Serait-ce une atta-
» que de nerfs?.... — Oui, monsieur, qui,
» justement;.... — vous savez qu'elle en a
» souvent..; — Crois-tu que cette attaque-ci
» durera long-temps?... — Huit jours au plus,
» monsieur... — Huit jours!.... diable, cela
» vient bien mal à propos... la première nuit
» de nos noces.... Que faire, Jeanneton? —
» Laissez-moi la soigner, monsieur, je la
» veillerai toute la nuit... Je sais ce qu'il faut
» lui donner en pareil cas.... Allez vous cou-
» cher, monsieur, je garderai madame.

» — Diable! diable!.... c'est fort contra-
» riant, » dit Dupont, regardant Eugénie dont les yeux sont fermés, « j'espérais tout autre
» chose.... Tu conviendras, Jeanneton, que
» pour une première nuit,... il est désagréa-
» ble de coucher seul... — Eh! monsieur, il
» s'agit bien de cela.... quand votre femme
» est mourante! — Oui, je vois bien qu'elle
» a les yeux fermés... Diable! j'aime les fem-
» mes nerveuses, c'est vrai, mais je ne vou-
» drais pas cependant que cela lui arrivât si
» souvent... Belle-maman aurait dû m'avertir.

» — Est-ce qu'on dit ça, monsieur, quand on » veut marier une demoiselle... — Tu as rai- » son,... on ne dit pas ça... — Pauvre petite! » ça n'est pas sa faute... Allez vous coucher, » monsieur. — Oui, je crois en effet que c'est » ce que j'ai de mieux à faire; veille-la bien, » Jeanneton, et si elle se trouvait rétablie » dans la nuit, tu viendrais me chercher. — » Oui, monsieur, je n'y manquerai pas. »

Le marié se munit d'une lumière, et prend à regret le chemin de sa chambre. Il se couche en maudissant l'attaque de nerfs, et passe la première nuit de ses noces à ronfler, sans s'éveiller, jusqu'au lendemain.

CHAPITRE VII.

Qui fait voir qu'il ne faut pas épouser une fille malgré elle.

Lorsque son mari est éloigné, Eugénie reprend ses sens : les femmes nerveuses ont un bonheur singulier, qui fait qu'elles ne recouvrent leurs facultés que lorsque la circonstance est favorable.

« Est-il parti? » demande la jeune femme, n'osant encore ouvrir les yeux qu'à demi.

« Oui, oui,... mamzelle,... mada..., ma » chère Eugénie... — Jeanneton, appelle-moi » toujours ainsi,... jamais de madame Dupont, » surtout,... je t'en prie!... — C'est entendu... » Oh! n'ayez pas peur que je prononce ce » nom-là... — Tu dis donc qu'il est éloigné...

» — Oui, oui, il est allé se coucher;... —
» D'ailleurs, pour plus de sûreté, j'vas fermer
» c'te porte à double tour... — Mets aussi les
» verroux, Jeanneton. — Faudrait pour ça
» qu'il y en eût. Soyez tranquille, il ne re-
» viendra pas; je lui ai dit que vous seriez
» malade au moins huit jours. — Ah! Jeanne-
» ton,... que ne te dois-je pas!... Tu m'as
» sauvée,... mais dans huit jours... — Ah!
» dame, alors,... il sera difficile de... C'est
» vot' mari,... et il a le droit... — Ah! jamais,
» jamais, Jeanneton; non, je le jure, j'ai-
» merais mieux mourir!... On a voulu que
» je l'épousasse, on m'y a forcée,... que peut-
» on exiger de plus?... — Ah! pardi, il est
» ben sûr que vos parents n'ont pus rien à vous
» dire; mais, est-ce que vous croyez qu'on
» épouse une jolie et jeune femme pour....
» Enfin,... c'est qu' ça n'est pas l'usage, voyez-
» vous. — Je suis sa femme!... je ne puis plus
» être à Adolphe!... Ne suis-je pas assez mal-
» heureuse!... Ah! Jeanneton, si tu savais,...
» ce vilain homme,... tout-à-l'heure,... en
» revenant dans cette voiture,... il a voulu,

» il a osé chercher à m'embrasser... — Pardi!...
» il cherchera ben autre chose... — Je me
» suis défendue,... je l'ai repoussé;... mais,
» hélas! mes forces m'abandonnaient, il se
» faisait un jeu de mes prières et de mes larmes...
» Ah! je me sentais mourir!... heureusement
» qu'alors la voiture s'est arrêtée. Ah! Jeanne-
» ton, je ne pourrais plus supporter une scène
» pareille!... Mais te voilà,... tu es près de
» moi... Oh! je ne crains plus rien mainte-
» nant,... chère Jeanneton; tu ne me quitteras
» plus,... n'est-ce pas?... — Vous savez ben
» que je ne demande pas mieux... Ne donne-
» rais-je pas ma vie pour vous savoir heu-
» reuse!... — Heureuse!... hélas! Jeanneton,
» cela est impossible maintenant,... il n'y
» faut plus penser;... ces rêves si doux, ces
» projets si charmants que je faisais la nuit,
» dans ta chambre,... en parlant de lui,... il
» faut oublier tout cela... Je suis la femme
» d'un autre!... Conçois-tu bien mon mal-
» heur?... Et Adolphe,... peut-être un jour
» oubliera-t-il aussi ses serments,... son Eu-
» génie;... je n'aurai pas le droit de l'accu-

» ser,... mais il en aimera une autre que moi...
» Ah! Jeanneton, cette idée m'est insuppor-
» table!...

» — Allons.... ne pleurez donc pas ainsi,
» mamzelle... Eh! mon Dieu,... les hommes...»

Jeanneton s'arrête,... elle sent qu'elle va en dire trop... Pourquoi déchirer le cœur d'Eugénie, en lui apprenant qu'Adolphe a déjà été infidèle; n'est-elle pas assez malheureuse? il faut au moins lui laisser le souvenir d'Adolphe tendre et constant. Jeanneton sent tout cela et se tait. Les attentions les plus délicates en amour sont senties par une simple servante, comme par l'amie la plus fidèle : il ne faut qu'un cœur sensible pour deviner ces choses-là.

« Mais par quel hasard, par quel bonheur
» te trouvé-je ici, près de moi, .. dans cette
» maison ? » demande Eugénie à Jeanneton; et celle-ci lui conte ce qu'elle a fait, et la manière dont elle s'est présentée chez M. Dupont.

« J'ai bien pensé que cela ne vous fâcherait
» pas de me trouver installée ici, dit la bonne
» fille, et voilà pourquoi j'ai fait tout cela sans

» vous en demander la permission. — Ma
» chère Jeanneton, ta présence m'aidera à sup-
» porter la vie, sans toi, je serais morte de
» douleur ici!... avec toi, du moins, je n'ai
» pas tout perdu!... Je pourrai encore quel-
» quefois te parler de...; mais à présent que
» je suis mariée, puis-je encore t'en parler?...
» c'est peut-être un crime! — Ah! dame,...
» je ne peux pas trop vous dire,... tant que vous
» ne ferez qu'en parler, m'est avis que ce n'est
» pas un grand crime, et il y a ben des maris
» qui voudraient être sûrs que leurs femmes ne
» sont coupables qu'en paroles;... mais écou-
» tez, pour arranger tout au mieux, vous ne
» m'en parlerez pas, vous, mais moi, j'vous
» en parlerai... — C'est cela, Jeanneton. Oh!
» tu m'en parleras souvent, n'est-ce pas? —
» Pardine! allez, tant que j'verrai que ça vous
» f'ra plaisir..... — Ah! tu m'en parleras tou-
» jours, alors... Pauvre garçon, s'il sait...
» Crois-tu, Jeanneton, qu'il sache que je suis
» mariée? — Oh! non, mamzelle,... ma-
» dame... — Oh! je t'en prie, entre nous, ap-
» pelle-moi toujours mademoiselle... — Eh

» ben, va pour mamzelle ; aussi ben, vous l'êtes
» à peu près encore..... — Tu crois donc qu'il
» ne sait pas...?— Oh ! non, non, j'en sommes
» sûre, même... — Comment, tu as donc eu
» de ses nouvelles ?... Où est-il?... que fait-il
» maintenant ?... — Prenez garde, mamzelle,
» je crois que c'est vous qui en parlez à c't'
» heure... — Mais aussi pourquoi ne t'expli-
» ques-tu pas mieux ? — M. Adolphe n'est pas
» à Paris pour le moment... — Il n'est pas à
» Paris !... — Il est allé auprès de son père, qui
» est très-malade... — Pauvre jeune homme!...
» et quand il reviendra ,... ah ! Jeanneton , il
» en mourra... — Et non, mamzelle,... j'vous
» assure qu'il n'en mourra pas, puisque vous
» n'en êtes pas morte, vous... — Il va m'accu-
» ser , me maudire peut-être !... — Est-il vot'
» mère ? est-il vot' père ?... Tenez , après
» tout, s'il avait eu tant de crainte de vous
» perdre, il ne serait pas parti justement dans
» le moment où l'on devait vous marier.
» — Mais ce mariage ne devait se faire que
» dans un mois, on en a avancé l'époque,
» sans doute pour mieux tromper Adolphe ;

» d'ailleurs, pouvait-il ne pas aller soigner
» son père;... et tu l'accuses, Jeanneton,...
» tu l'accuses d'être bon fils !... — Non, mam-
» zelle,... non... Oh ! je ne l'accuse pas de
» ça,..... je dis seulement que les hommes ;
» voyez-vous... Eh ben ! ça n'est pus comme
» les femmes ;... ça aime ben, et malgré ça...
» Enfin, v'là c' qui fait qu'ils sont pus heureux
» que nous.

» Et moi, qui le cherchais des yeux sur
» mon chemin !.... et je croyais le voir par-
» tout.... Hélas ! je ne le verrai plus ! n'est-
» ce pas, Jeanneton ?..... — Dame, à moins
» que vous ne le rencontriez, cependant ! —
» Oui, mais où pourrais-je le rencontrer ! je
» ne veux plus sortir ;.... je resterai ici,....
» toujours seule avec toi.... Écoute, Jeanne-
» ton, voilà le plan que je me suis tracé :
» M. Dupont est mon mari, à ce titre je lui
» dois des égards, du respect, et je le remer-
» cierai de ce qu'il a fait pour moi en me
» rendant ma bonne Jeanneton, je lui en té-
» moignerai toute ma reconnaissance ; ....
» mais pour de l'amour, quand on épouse

» une fille malgré elle, quand on la conduit » en pleurs à l'autel, a-t-on le droit de lui » en demander?... non, n'est-ce pas? eh » bien! puisqu'il ne peut exiger de moi de » l'amour, il ne peut non plus exiger,.... il » ne peut vouloir que.... — Oh! ne vous y » fiez pas!.... vous avez bien vu qu'il voulait » déjà vous embrasser malgré vous.... — » Comment, Jeanneton, il faut, sans avoir » d'amour pour les gens, souffrir ces choses- » là!... ah! par exemple, c'est à quoi je ne » consentirai jamais!.... — Mais, mamzelle, » un mari est le maître.... — Le maître!.... » dis donc, Jeanneton, est-ce que mon père » est le maître à la maison? — Oui, mam- » zelle; à la vérité madame Moutonnet est » la maîtresse,.... et c'est quelque fois la » maîtresse qui fait le maître. — Ah! je ne » veux être ni l'un ni l'autre; je ne prétends » pas commander ici,.... et pourtant j'en ai » le droit; n'est-ce pas, Jeanneton? — Cer- » tainement, mamzelle. — Mais je n'en ferai » pas usage; je serai donc soumise, excepté » pour ce que tu sais bien; quant à cela, ma

» résolution est bien prise; j'ai donné ma main,
» mais je n'ai pas donné mon cœur; ce cœur
» est à Adolphe;.... hélas!... il n'aura jamais
» que cela; je serai fidèle à l'honneur, au
» nœud qui m'engage; mais je serai fidèle
» aussi à celui que mon cœur avait choisi.—
» Mais, mamzelle, encore une fois, j' vous
» dis que ça ne peut pas, que ça n'arrange-
» rait pas vot' mari, et qu'il exigera que....
» — Ah! Jeanneton, c'est cela qu'il faut em-
» pêcher; c'est en cela surtout que je compte
» sur ton zèle, sur ton amitié; tu trouveras
» bien les moyens de me sauver.... — Vrai-
» ment, ça ne sera pas si aisé que vous le
» croyez!... — Tu l'as déjà fait aujourd'hui.
» — Ah! pardi, pour une fois, passe;... mais
» toujours, ça sera ben difficile!... enfin nous
» avons quelque temps devant nous; en at-
» tendant, dormez tranquille cette nuit,... et
» après,... dame, nous verrons! »

CHAPITRE VIII.

Visites du marié à sa belle-mère.

Le lendemain de son mariage, Dupont rit en s'éveillant de se voir seul dans son lit.

« Je gage, dit-il, que tout le monde croit » que j'ai couché avec mon épouse.... Ces » gens-là seraient bien attrapés s'ils savaient » qu'il n'en est rien. Le fait est que c'est assez » drôle de coucher seul la première nuit de » ses noces, et je n'y comptais pas du tout; » mais enfin cela se voit quelquefois.... Ma » pauvre femme qui a justement ses attaques » de nerfs; .... c'est dommage, cependant, » que cela lui ait pris si vite; cette voiture » m'avait monté la tête;... je me sentais très- » amoureux, et j'étais furieusement entrepre-

» nant... Peste !... j'étais comme un petit » lion !... enfin, ce n'est que partie remisé. » Allons nous informer de la santé de mon » épouse. »

Dupont se lève et se rend à l'appartement d'Eugénie ; mais, au moment d'y entrer, il rencontre Jeanneton.

« Eh bien ! comment se porte mon épouse? » demande le marié à la bonne. « Comme ça, » monsieur ; elle repose maintenant,... mais » la nuit a été terrible.... — Terrible ! Ah ! » mon Dieu !... pauvre petite !... et crois-tu que » cela sera tout-à-fait passé cette nuit? — C'te » nuit, monsieur? mais vous n'y pensez pas ;... » après une crise aussi violente ;.... la v'là » malade au moins pour huit jours, comme je » vous disais hier, et peut-être plus ; si elle a » des rechutes.... — Tu me fais trembler, » Jeanneton ;... voilà qui serait extrêmement » contrariant ;... car enfin, quand on se marie, » ce n'est pas pour coucher l'un sur le poivre » et l'autre sur le miel ;.... tu m'entends. — » Eh ! mon Dieu, monsieur, est-ce que vous » n'avez pas tout le temps?... la vie est lon-

» gue,... vous êtes jeune encore.... — Oui,
» sans doute, je suis jeune,.... et c'est juste-
» ment pour cela que je veux communiquer
» avec ma femme. Parbleu, si j'étais vieux, je
» n'y tiendrais pas tant. — Dame, monsieur,
» on ne peut pas empêcher une femme d'être
» malade, d'abord... — Non, mais on peut
» tâcher de la guérir; je vais aller chercher le
» médecin, Jeanneton. — Eh! monsieur, à
» quoi bon!... les médecins n'entendent rien
» aux attaques de nerfs;.... c'est une si drôle
» de maladie;... ça vous prend tout d'un
» coup,... ça vous quitte quand on n'y pense
» pas.... L' meilleur moyen pour que vot'
» femme n'en ait point, c'est de ne jamais la
» contrarier.... Oh! d'abord, dès qu'on con-
» trarie une femme nerveuse,... crac! v'là ses
» attaques qui lui prennent;.... ça ne peut
» pas manquer. — Oh! alors, sois tranquille,
» je ne la contrarierai point;... diable! je
» m'en garderais bien!... mais, cependant, un
» médecin pourrait me dire si... — Eh! mon-
» sieur, avec de la fleur d'orange, de l'éther
» et des gouttes d'Hoffmann, je suis tout aussi

» habile qu'un médecin;..... la preuve, c'est
» que quand madame en avait chez sa mère,
» on n'appelait jamais de docteurs. — Et tu
» dis que cela se gagne, Jeanneton? — Oui,
» monsieur, cela se gagne en couchant ensem-
» ble;... — Alors j'attendrai qu'elle soit parfai-
» tement guérie. — Et vous ferez bien, mon-
» sieur. — Mais je vais aller voir ma belle-
» maman, et je me plaindrai de ce qu'elle
» m'a caché la maladie de sa fille. — Eh bien!
» monsieur savez-vous ce que madame Mou-
» tonnet vous répondra? — Non, je le saurai
» tout à l'heure. — Oh! c'est que je la con-
» nais, madame Moutonnet;... elle vous répon-
» dra que vous ne savez ce que vous dites. —
» Comment, je ne sais ce que je dis? — Oui,
» monsieur, elle vous dira cela, et elle vous
» soutiendra que sa fille se porte comme vous
» et moi. — Ce serait un peu fort, par exem-
» ple! — Est-ce que vous croyez qu'une
» maman convient de ces choses-là.... Non,
» monsieur; elle est même capable de vous
» dire que sa fille n'a jamais eu d'attaques de
» nerfs... Ah! pour se trouver mal, c'est dif-

» férent! mais, quant à cela, vous en avez été » témoin plus d'une fois, et vous étiez encore » libre alors de ne pas épouser mamzelle; » mais je me rappelle bien que vous avez dit, » au contraire, que ça vous plaisait. — Oui,... » oui,... une fois par hasard,... je ne dis pas;... » et puis, cela ne durait pas huit jours.... » Écoute donc, que ma femme se trouve mal » dans la journée, encore passe, mais je veux » au moins qu'elle se porte bien la nuit. »

Dupont sort d'assez mauvaise humeur, et se rend chez madame Moutonnet, qu'il trouve déjeûnant avec son mari et Bidois.

« Ah! ah! vous voilà, mon gendre, » dit le papa Moutonnet, d'un air malin. « Eh bien! » comment vous trouvez-vous, ce matin? — » Très-bien, beau-père; oh! moi, je me porte » à merveille! — Regarde donc, mon cœur,... » comme il a l'air fier!... comme il paraît » satisfait!.... il a, ma foi, encore le teint » fleuri;... et après une première nuit... C'est » une bien jolie chose qu'une première nuit;... » vous en souvenez-vous, mon cœur? — Oui, » monsieur, oui, je m'en souviens quelque-

» fois... — Hein, Dupont,... comme la mariée » a les yeux baissés, le matin,... et l'air pen- » sif,... embarrassé... Madame Moutonnet, » vous étiez bien intéressante dans ce mo- » ment-là! — On le croit sans peine, » dit Bidois, en saluant la passementière, qui baisse les yeux avec pudeur.

« — Taisez-vous donc, monsieur Mouton- » net, vous me feriez rougir... — Et pourquoi » donc, mignonne? c'est bien naturel de pen- » ser à cela, un lendemain de noce; c'est » gentil, n'est-ce pas, Dupont?

» — Oui; oh! c'est fort gentil, » répond l'épicier d'un air boudeur. « Il fait une drôle » de mine, » dit tout bas le vieux commis, regardant d'un air goguenard le marié, qui ne sait comment s'expliquer.

« — Eh bien! mon gendre, vous ne nous » dites rien,... est-ce que le plaisir vous a ôté » la parole? — Non, beau-père... non; il ne » m'a rien ôté, assurément.... — Mais, vous » faites une singulière figure, mon gendre, » dit à son tour madame Moutonnet; « il me

» semble qu'à votre place j'aurais l'air plus
» gai, plus joyeux....

» — Belle-maman, je serais très-joyeux si,...
» enfin... Mais, après tout, je n'ai pas sujet
» d'être fort satisfait.... Vous entendez bien
» que quand on sait ce que je sais...

» — Qu'est-ce à dire?... et que savez-vous,
» s'il vous plaît? — Je sais que ma femme,...
» votre fille,... mon épouse enfin,.... est su-
» jette... à certaine chose... Tenez, belle-ma-
» man, vous auriez dû me dire cela plus tôt...
» Que diable! j'aurais fait mes réflexions;....
» quand j'achète du café, je veux savoir si c'est
» du Moka ou de la Martinique,.... et quand
» je vends des amandes amères, je ne les
» donne pas pour des douces.

» — Mon gendre, expliquez-vous un peu
» plus clairement, je vous prie; que signifient
» ces certaines choses... quel rapport entre ma
» fille et vos amandes?

» — Vous m'entendez bien, belle-maman,
» et vous concevez qu'il est désagréable de ne
» point pouvoir..... communiquer avec sa
» femme, quand on compte là-dessus. — Y

» comprenez-vous quelque chose, Bidois?
» — Rien absolument, madame. — Moi, je
» n'y vois que du feu, dit M. Moutonnet. —
» Eh bien! c'est comme moi, beau-père, je
» n'y ai encore vu que du feu; et on se marie
» pour voir autre chose.

» — Monsieur Dupont, savez-vous que ceci
» commence à m'impatienter, dit madame
» Moutonnet. — Parbleu, belle-maman, si
» cela continue, cela ne m'amusera pas non
» plus. — Qui vous empêche de.... commu-
» niquer avec votre femme, s'il vous plaît?
» — Son état, c'est tout simple. — Son état?
» — Sa maladie, si vous aimez mieux. — Ma
» fille est malade?.... — Parbleu! je crois
» bien; elle a eu une crise terrible, et qui
» durera peut-être huit jours..... — Une
» crise.... de quoi? — De quoi! de quoi....
» vous le savez bien, de quoi! Mais quand
» une jeune personne a une maladie chroni-
» que, je vous répète, madame, qu'on doit
» en prévenir le monde. — Une maladie chro-
» nique,.... ma fille!.... Avez-vous perdu la
» tête, monsieur Dupont?... Ma fille se porte

» bien, monsieur.... elle s'est toujours bien » portée, entendez-vous; je vous ai donné une » femme charmante, et je vous trouve bien » impertinent de venir me dire à présent que » ma fille a certaine chronique...

» — Ah! on m'avait bien dit que vous ne » voudriez pas en convenir..... — Monsieur » Dupont, ne me rompez pas la tête avec vos » sottises, je vous en prie.... — Suffit, belle-» maman, je me tairai; j'espère, d'ailleurs, » que cela ne durera pas toujours... Encore, » si ça ne se gagnait pas..... — Qu'est-ce qui » se gagne, mon gendre? — La maladie de » mon épouse, ses attaques nerveuses. — » Vous êtes fou, encore une fois; si ma fille » est indisposée aujourd'hui, soyez bien sûr » que cela ne sera rien..... — Ainsi soit-il, » belle-maman, je retourne près de mon » épouse. »

Dupont quitte ses nouveaux parents, qu'il laisse assez mécontents de lui, et fort surpris de ce qu'il leur a dit. Bidois, seul, devine qu'il y a là-dessous quelque ruse inventée par la jeune mariée.

L'épicier rentre chez lui. Après avoir vaqué quelque temps aux soins de sa boutique, il monte à l'appartement de sa femme, et frappe doucement à sa porte. Eugénie, elle-même, vient lui ouvrir.

Dupont est agréablement surpris en voyant sa femme levée, il ne la supposait pas en état de quitter le lit; il la considère quelques moments en silence, et le résultat de son examen est qu'il serait bien dommage qu'une femme aussi jolie fût souvent malade.

Eugénie est dans un déshabillé bien simple, bien modeste, nulle prétention dans sa toilette, dans sa coiffure : ses cheveux, relevés simplement avec un peigne d'écaille, retombent en boucles sur son front; une guimpe lui monte jusqu'au menton et couvre bien hermétiquement des formes ravissantes. Sur tous les traits de la jeune femme se peignent la tristesse, la mélancolie, et malgré cela Eugénie est charmante.... Elle plaît sans le vouloir..... lorsque tant d'autres mettent à contribution tous les secours de l'art sans pouvoir atteindre ce but.

Eugénie fait à son mari une révérence bien respectueuse et va reprendre sa place. Dupont est embarrassé, il est malgré lui sur le ton de la cérémonie avec sa femme; enfin il prend une chaise et va s'asseoir près d'elle.

« — Comment vous trouvez-vous, ce matin, » ma chère épouse? — Je vous remercie, mon- » sieur, je suis un peu mieux. — Jeanneton m'a » dit que cette nuit vous aviez eu une crise... » *conséquente*.... — Oui, monsieur.... Cette » bonne fille a pour moi des soins... Ah! je vous » remercie beaucoup de l'avoir attachée à mon » service. — Comment donc, mon épouse.... » mais je serai toujours charmé de.... et puis » elle fait très-bien la cuisine, je crois que » c'est un bon sujet. — Je vous réponds de sa » fidélité. — J'ai été bien-pénétré de l'acci- » dent qui est cause... Vous entendez bien que » je ne comptais pas être si loin de vous cette » nuit;... mais,... au reste, ça ne durera pas » toujours. »

Eugénie baisse les yeux et garde le silence.

« Puisque vous vous sentez un peu mieux, » ma chère épouse, vous plairait-il de descen-

» dre un moment au comptoir. — Pourquoi
» cela, monsieur? — Pour vous mettre au fait
» des prix... Une jolie femme, voyez-vous, ça
» attire;.. on boit des petits verres, et... — Je
» n'y descendrai pas, monsieur. — Comment
» dites-vous, mon épouse? — Je dis, monsieur,
» que je n'y descendrai point. — Ah! j'entends,
» vous vous sentez encore trop faible, trop
» souffrante! — Ce n'est pas pour ce motif,
» monsieur, mais je ne me sens aucun goût
» pour votre commerce. La solitude est dé-
» sormais le seul bien que j'ambitionne, je
» resterai dans mon appartement. — Comment,
» madame, vous ne voulez pas venir au comp-
» toir?... — Non, monsieur. — Ha ça, ma-
» dame, je me flatte que c'est une plaisanterie...
» — Je n'ai nulle envie de plaisanter, monsieur.
» — Que diable, mon épouse, il fallait donc
» me dire cela avant de m'épouser!.... — Me
» l'avez-vous demandé, monsieur? — Non,
» c'est vrai, je ne vous l'ai point demandé,
» mais je pensais qu'une fille soumise... — Ah!
» monsieur, j'ai bien montré que je l'étais....
» — Je me suis marié pour mettre une femme

» dans mon comptoir, mademoiselle... — Et » moi, monsieur, pour obéir à mes parents... » — On obéit aussi à son époux, madame. — » Je me ferai toujours un devoir de vous obéir, » monsieur, lorsque je m'en sentirai la faculté. » — Et vous n'avez pas la faculté de descendre à » mon comptoir? — Non, monsieur, car je sens » que j'y mourrai d'ennui et de chagrin... — » Eh bien! ça ne laisse pas d'être gentil;... » mais nous verrons, madame, nous verrons...

» Allons trouver belle-maman, » se dit Dupont en sortant avec humeur de l'appartement de sa femme, « tout ceci prend une tournure » excessivement désagréable. »

L'épicier prend son chapeau et se rend en toute hâte chez madame Moutonnet, qui allait se mettre à table avec son mari et Bidois.

« Ha! ha! c'est mon gendre, dit le papa » Moutonnet; je gage que maintenant il vient » nous remercier du trésor que nous lui avons » donné... — J'étais bien sûre qu'il mettrait de » l'eau dans son vin, dit madame Moutonnet. » — Je ne sais pas s'il y a mis de l'eau, dit

» tout bas Didois, mais il est rouge comme un » coq, et on dirait que c'est de colère.

» — Asseyez-vous, mon gendre, » dit madame Moutonnet à Dupont, qui prend une chaise en étouffant ses soupirs, « et dites-nous » ce qui vous amène ce soir.

» — Ce qui m'amène, belle-maman, n'est » pas du tout agréable, et vous voyez un » homme extrêmement vexé. — Comment, » vexé! Qu'est-ce à dire vexé, monsieur Du- » pont? comprenez-vous cela, monsieur Mou- » tonnet? — Mon cœur, je comprends qu'il » est vexé,... et voilà tout. — Je vais me » faire comprendre, belle-maman : il faut que » vous sachiez que mon épouse se conduit » déjà d'une façon... — Qu'entends-je, mon » gendre, quoi! c'est encore pour vous plain- » dre de votre femme que vous revenez!... Ce » matin c'était sa santé, ce soir c'est sa con- » duite; vous n'êtes marié que depuis hier, et » déjà vous accusez votre femme... Ah! mon- » sieur Dupont, je ne m'attendais pas à cela » de votre part!... — Belle-maman, je dis ce » qui est; apprenez que mon épouse refuse de

» descendre au comptoir. — Elle refuse d'y
» descendre!... — Oui, madame, et très-posi-
» tivement; c'est avec un air fort doux, j'en
» conviens, qu'elle m'a appris cela; mais enfin
» je veux que ma femme vienne tenir ma bou-
» tique... — Vous voulez!... vous voulez!...
» je vous trouve bien plaisant, monsieur mon
» gendre; est-ce que vous voudriez faire le
» tyran chez vous?... — Comment, le tyran,
» belle-maman. — Je veux que ma fille m'i-
» mite, je veux qu'elle soit maîtresse chez elle,
» c'est tout simple; vous me l'avez demandée,
» je vous l'ai donnée, vous voilà marié, le
» reste ne nous regarde plus. Tant qu'Eugénie
» a été sous ma dépendance, elle a dû m'o-
» béir; la voilà mariée, elle doit commander
» chez elle, c'est tout naturel, et quand une
» jeune personne a reçu l'éducation que ma
» fille a reçue, quand elle a puisé des princi-
» pes et des exemples de sagesse et de vertu,
» elle ne peut pas se conduire mal, souvenez-
» vous de cela, monsieur Dupont. — Mais
» cependant, belle-maman... — Non, mon
» gendre, non, un mari ne doit jamais se plain-

» dre de sa femme : si Eugénie ne veut pas » descendre à votre comptoir, elle a sans » doute de bonnes raisons pour cela.... — Elle » ne peut pas en avoir, belle-maman. — Vous » n'en savez rien, mon gendre, les femmes ne » doivent pas rendre compte de tout à leurs » maris, c'est à ceux-ci à s'en rapporter à la » perspicacité de leurs femmes. — Cependant, » belle-maman... — En voilà assez, monsieur » Dupont, je vous dis que vous avez tort ; que » ceci vous serve de leçon à l'avenir, et rap- » pelez-vous que je vous ai donné un trésor.

» — Bien obligé, belle-maman, » dit le marié, en prenant son chapeau. Il salue son beau-père et Bidois, et rentre chez lui, en se disant : « Puisqu'elle ne veut pas venir au » comptoir, il faudra bien s'en passer,.... et » puisque belle-maman assure que c'est un » trésor, je finirai sans doute par être très- » heureux ; d'abord, ce dont je suis certain, » c'est qu'elle m'aime,.... et c'est quelque » chose. »

Dupont, en faisant ces réflexions, tâche de prendre son parti ; il est toujours persuadé

qu'Eugénie l'adore, et que le ton cérémonieux qu'elle a conservé avec lui, tient à l'éducation qu'elle a reçue.

Huit jours s'écoulent, pendant lesquels le nouveau marié ne voit sa femme que quelques moments dans la journée et aux heures des repas. Il s'informe exactement, chaque jour, de la santé d'Eugénie; Jeanneton tâche de lui faire accroire que sa femme est encore fort malade; mais Eugénie sait moins dissimuler, et, quoique toujours triste, toujours plongée dans la douleur et les regrets, elle a recouvré une partie de ses forces, et son teint est moins pâle que le jour de ses noces.

« Tu as beau dire, » reprend Dupont à sa servante, « ma femme se porte fort bien main-» tenant,... je vois qu'elle est guérie... — Ne » vous y fiez pas, monsieur,.... c'est un mal » qui couve, voyez-vous... — Qui couve! tant » que tu voudras!... il peut couver comme » cela une année entière;... d'ailleurs, je con-» nais le meilleur remède aux souffrances » d'une jolie femme,.... je le connais, Jean-» neton, et je l'appliquerai.... — Le mal de

» madame ne ressemble pas à celui des autres, » monsieur, et votre remède n'est pas celui » qui lui convient. »

M. Dupont n'écoute plus sa servante, et il se rend auprès de sa femme, afin de lui faire entendre qu'il ne compte pas vivre toujours ainsi avec elle.

Eugénie passe presque tout son temps à travailler à l'aiguille dans sa chambre; quelquefois elle se place à sa fenêtre qui donne sur la rue, mais alors elle y reste bien peu de temps, car il lui semble que toutes les personnes qui passent la regardent. Il lui semble aussi que parmi ce monde il y a quelqu'un qui la cherche, qui brûle de l'apercevoir,... elle craint de le voir,... et pourtant ses yeux se portent avec avidité sur des personnes étrangères, puis elle quitte tristement la fenêtre en se disant : « Je » ne dois plus le voir. »

En vain Jeanneton représente à sa maîtresse qu'elle ne saurait vivre continuellement renfermée dans sa chambre, et qu'elle finira par tomber réellement malade. « Eh! qu'importe,

» dit Eugénie, la vie est-elle donc un bon-
» heur pour moi!... »

Dupont trouve sa femme livrée à sa profonde mélancolie. Mais, à la vue de son mari, Eugénie se lève, le salue profondément, et lui présente un siége.

« Elle est extrêmement polie, » se dit en lui-même l'épicier, « suite de la bonne édu-
» cation; et si elle voulait seulement descen-
» dre au comptoir.... Mais enfin ce n'est pas
» de cela que je veux lui parler maintenant.

» Votre santé me paraît infiniment meil-
» leure, ma tendre épouse, » dit Dupont en prenant un ton sentimental qu'il juge être celui qui doit plaire à Eugénie.

« — Oui, monsieur, je me sens en effet
» beaucoup mieux. — J'en suis ravi;... je
» dirai plus, j'en suis fort satisfait;... j'atten-
» dais votre rétablissement avec impatience,
» comme vous devez croire.... — Eh! pour-
» quoi cela, monsieur?... — Comment, pour-
» quoi?... mais pour... Ma tendre épouse, il
» y a huit jours aujourd'hui que nous sommes
» mariés... — Oh! je ne l'ai pas oublié, mon-

» sieur, ce jour-là ne s'effacera jamais de ma » mémoire!... — Ah! vraiment, vous êtes » trop bonne,... et je suis pénétré de vos sen- » timents ;... mais cela ne suffit pas,... et mon » amour,... vous sentez que mon amour ne » peut pas s'accommoder de l'éloignement » dans lequel nous vivons; je me flatte que » cette nuit ne ressemblera pas aux autres.... » Vous me comprenez, madame Dupont... — » Non, monsieur. — Je m'expliquerai mieux » ce soir,... et j'espère que l'heure du berger, » ou... l'étoile de Vénus,... enfin, que je ne » coucherai pas dans ma chambre.

» — Comment, monsieur, prétendriez-vous » changer quelque chose à notre manière de » vivre ensemble? — Mais, ma tendre épouse, » notre manière de vivre ensemble ne res- » semble à aucune de celles que l'on a prati- » quées jusqu'à ce jour, et je tiens à suivre les » anciens usages. Est-ce que votre cœur ne » me comprend pas... — Mon cœur,... oh! » non, monsieur, il ne vous a jamais com- » pris....—Ah! j'entends, suite de votre édu- » cation et de votre extrême innocence!...

» mais je saurai le faire parler, ce petit cœur...
» — Monsieur, je me ferai toujours un devoir
» de faire toutes vos volontés, mais je vous
» préviens que je ne changerai rien à la ma-
» nière dont je vis maintenant avec vous.
» Continuons d'habiter chacun de notre côté;
» voyons-nous dans la journée, lorsque cela
» vous sera agréable, et jaurai toujours pour
» vous, monsieur, le respect et les égards que
» l'on doit à un époux, mais si vous pensez
» avoir avec moi des rapports plus intimes,
» oh ! je vous assure que vous vous abusez.
» — Par exemple, voilà qui serait plaisant...
» J'espère, madame, que vous ne savez pas
» ce que vous dites... Est-ce qu'on se marie
» seulement pour déjeûner et dîner ensem-
» ble;... on y couche aussi, madame;... en-
» tendez-vous, c'est une des premières con-
» ditions de l'hymen.... ! d'ailleurs, ma tendre
» épouse, quand on s'aime comme nous nous
» aimons, il ne faut pas que l'innocence soit
» farouche jusqu'à ce point-là ;... que diable !
» c'est très-bien d'élever les demoiselles sévè-
» rement, mais ça ne doit pas aller jusqu'à

» les empêcher de... communiquer avec leurs
» maris. Madame Moutonnet pousse les prin-
» cipes trop avant !... — Oui, monsieur, je
» crois, en effet, que quand on s'aime on n'a
» rien à se refuser ; mais je n'ai jamais eu
» d'amour pour vous, monsieur ; vous le sa-
» vez bien, je vous ai épousé malgré moi et
» par pure obéissance ; vous ne devez donc
» pas me demander des sentiments que je ne
» vous ai jamais témoignés.

» —Eh bien, voilà du nouveau à présent...
» Vous ne m'aimez pas, madame?... — Non,
» monsieur... — Vous n'êtes pas amoureuse
» de moi?... — Oh ! non, monsieur... — Il
» ne fallait donc pas en avoir l'air, madame.
» — Je ne l'ai jamais eu, monsieur... — Je
» vous dis, moi, que vous m'avez fait des
» yeux,... des regards !... et me dire tout cela
» après huit jours de mariage. — Ah ! mon-
» sieur, j'aurais bien voulu vous le dire avant!
» mais on ne m'en a pas laissé la liberté. —
» Tout ceci est fort agréable pour moi ; mais
» enfin, madame, nous sommes mariés, et une
» femme doit toujours aimer son époux, que

» ce soit avant ou après, cela n'y fait rien ; » or, vous devez m'aimer et coucher avec » moi. — J'en suis bien fâchée, monsieur, » mais cela ne sera pas... — C'est ce que » nous verrons, madame.

» — Allons trouver belle-maman, se dit » Dupont, car voilà une petite femme, qui, » tout en me faisant la révérence, est consi- » dérablement entêtée ; mais je ne conçois pas » pourquoi elle ne m'aime point, et il faut » absolument que belle-maman m'explique » cela. »

Dupont sort fort en colère, et Jeanneton, qui a entendu la discussion qui vient d'avoir lieu entre les époux, gronde sa maîtresse de ce qu'elle a parlé trop franchement.

« — Il fallait feindre un peu, madame ; » en vous disant malade, nous aurions tou- » jours trouvé moyen de l'éloigner. — Mais, » Jeanneton, il aurait toujours fallu qu'il dé- » couvrît la vérité ;... et puis, tu le sais, je ne » puis pas mentir ; j'ai mieux aimé lui dire » sur-le-champ ce que je pense ; au moins, » à présent, il ne me tourmentera plus. —

» Vous croyez ça?... J'ai bien peur, au con-
» traire, qu'il n'en devienne que plus obstiné ;
» et nous aurons ben de la peine à vous tirer
» de là. »

Cependant Dupont arrive chez son beau-père, où on ne l'a pas vu depuis quelques jours, et Bidois se dit, en examinant la figure de l'épicier : « Nous allons encore apprendre du nou-
» veau.

» — Ah! je suis charmé de vous trouver,
» belle-maman, » dit Dupont en s'asseyant près du comptoir où est assise madame Moutonnet ainsi que son mari. « Eh bien! mon
» gendre, je suis bien sûre que vous faites
» maintenant un ménage de tourtereaux. —
» Je le gagerais aussi, mon cœur, dit le papa
» Moutonnet ; et je vois à l'air de Dupont qu'il
» est enchanté de sa petite femme.

» — Eh bien! beau-père, vous n'y êtes pas
» du tout. — Comment,... je n'y suis pas!...
» — Nous ressemblons plutôt à un chien et à
» un chat qu'à des tourteraux,... et je viens
» me plaindre..... Oui, belle-maman, je
» viens encore vous parler au sujet de mon

» épouse;... nous sommes jusqu'à présent » comme le sel et le poivre.

» — Il me paraît, mon gendre, que vous » êtes difficile à contenter!... — Oui, diffi- » cile,... c'est ça!... il faudrait être d'une pâte » bien singulière pour s'accommoder d'une » femme aussi farouche que la mienne.... » Écoutez donc, belle-maman, vous auriez » dû parler à votre fille le jour de ses noces; » il me semble que ça se fait ordinairement, » et alors une demoiselle soumise sait... ce » qu'elle sait, et ça va tout seul; mais, moi, » au contraire, c'est que ça ne va pas du tout, » et voilà ce dont je me plains.

» — En vérité, mon gendre, vous vous plai- » gnez toujours; mais enfin expliquez-vous » mieux, car je ne vous comprends pas.

» — Je vous dis, belle-maman, que ma » femme est un tigre... — Un tigre!... ma » fille, un tigre!... Monsieur Moutonnet, vous » en êtes-vous jamais aperçu? — Non, mon » ange. — Et vous, Bidois? — C'était un » agneau, madame. — Et monsieur ose l'ap- » peler un tigre!.... — Mais, belle-maman,

» entendons-nous;... je veux dire un tigre » pour la sagesse... — Eh bien, monsieur, » c'est de cela que vous vous plaignez? voilà » qui est nouveau!... Ce qui fait le bonheur, » le repos des époux!... une femme sage!... » monsieur s'en plaint! Ah ça, belle-maman, » si vous ne voulez pas m'écouter!... Que ma » femme soit sage, j'en suis charmé, certaine- » ment; mais, avec moi, il me semble qu'elle » ne doit pas être inabordable, et qu'elle doit » souffrir tout ce que...

» — Ah! taisez-vous, monsieur Dupont, » taisez-vous, je vous en prie!... vous allez » nous dire des choses!... de la décence dans » vos propos!.... — Enfin, belle-maman, ça » ne peut pas durer comme ça; je veux une » femme pour tout de bon, et non pas seule- » ment pour qu'elle me fasse la révérence, et » qu'elle me présente une chaise quand j'en- » tre chez elle!.... D'ailleurs, madame, elle » m'a dit qu'elle ne m'aimait pas, et qu'elle » ne m'avait jamais aimé!.... et vous me lais- » sez croire qu'elle m'adore, c'est fort désagréa- » ble!

» — Eh! monsieur, est-ce que vous avez » besoin d'être adoré de votre femme? qu'est-» ce que c'est que cette idée qui vous passe » par la tête? les meilleurs ménages ne sont » pas ceux où l'on s'adore, mon gendre. — » Mais, au moins, belle-maman, on en a l'air, » et on ne se dit pas ces choses-là en face!.... » — Je crois vraiment que vous perdez l'esprit, » mon cher Dupont : je vous ai donné une » fille sage, honnête, qui a reçu une excel-» lente éducation.... — Oh! pour l'éducation! » ça, je ne dis pas... — Eh bien! monsieur, » de quoi vous plaignez-vous? Rendez votre » femme heureuse, et ne nous rompez plus la » tête avec vos histoires!...

» — Il est certain, dit M. Moutonnet, que » je ne comprends pas trop de quoi il se plaint.... » — La chose est au moins fort extraordinaire, » dit Bidois d'un air goguenard.

» — La chose est fort claire, beau-père, » mon épouse me conteste mes droits de mari. » — Et c'est pour cela, monsieur, que vous ve-» nez nous chercher, dit madame Moutonnet;... » est-ce que ces choses-là nous regardent... —

» Comment, mon gendre, à votre âge!... De-
» mandez à madame Moutonnet si j'ai été
» chercher le voisin pour ça!.... — Voilà la
» première fois, dit Bidois, que j'entends un
» mari se plaindre pour un cas semblable. —
» Allez, allez, mon gendre, il est de certaines
» choses qui doivent rester dans le sein du
» ménage; entre l'arbre et l'écorce on ne doit
» jamais mettre le doigt..... — Mais, belle-
» maman, il n'est pas question d'y mettre le
» doigt... — Croyez-moi, ne venez plus nous
» compter de pareilles folies, car on se mo-
» querait de vous. — Mais, belle-maman....
» — Oui, mon gendre; oui, on se moquerait
» de vous.

» — Ah! l'on se moquerait de moi, » dit Dupont, en sortant furieux de chez sa belle-mère : « Eh bien! je ferai voir que j'ai de la
» tête et du caractère;.... et puisque belle-
» maman ne veut pas parler à sa fille sur ce
» sujet, je saurai bien me conduire en consé-
» quence; et dès ce soir je fais voir à ma
» femme.... que je suis son mari. »

CHAPITRE IX.

La Sérénade.

Il est minuit. A onze heures du soir on ferme la maison de commerce de Dupont, et les garçons soupent et se couchent dans une petite salle qui touche à la boutique. L'épicier, qui a son projet, attend dans sa chambre que tout le monde soit livré au repos, pour se rendre dans l'appartement de sa femme, qu'il espère trouver livrée au sommeil.

Il a fait un froid piquant toute la journée, et les étoiles qui brillent annoncent une belle nuit d'hiver. Dupont, qui n'a conservé qu'un caleçon et une robe de chambre pour aller rendre visite à son épouse, attend devant son feu le moment favorable, et prend quelques

petits verres de cacis pour se prémunir contre le froid et fortifier sa résolution.

Tout en buvant son cacis, M. Dupont se coiffe de nuit ; il couvre sa tête d'un énorme bonnet de coton dont la pointe menace le ciel, et pour adoucir un peu la sévérité de cette coiffure, il l'entoure d'un large ruban bleu de ciel, sa couleur favorite, et, plaçant la rosette au-dessus de l'œil droit, s'étudie devant son miroir à lui donner une forme élégante et gracieuse.

L'épicier est content de lui. « Je suis bien, » dit-il, en se regardant avec complaisance dans sa glace, « je suis vraiment bien,... et il n'est » pas possible que ma femme ne me trouve » pas à son goût..... J'ai eu tort, ce matin, » de faire attention à ce qu'elle m'a dit!.... » c'est une enfant, que mon épouse!... ça ne » connaît pas encore la conséquence du ma- » riage!... elle a reçu des principes fort sévè- » res, et, comme dit belle-maman, c'est le » fondement de ma tranquillité future. En- » core un petit verre, et allons trouver mon » épouse. »

Dupont s'enveloppe dans sa robe de chambre, prend un bougeoir, et se dirige à pas de loup vers l'appartement de sa femme.

Eugénie dort, après avoir, suivant son habitude, causé long-temps avec Jeanneton; la jeune femme a renvoyé sa bonne pour se livrer au sommeil qui, pour la première fois depuis son mariage, vient faire trêve à ses ennuis.

Un aimable songe la reporte au bois de Romainville, au jour de la fête de son père, jour charmant où Adolphe lui a dit qu'il l'aimait; où, tout entiers à leur amour et ne prévoyant pas les peines qu'il leur causerait, le présent était pour eux le bonheur, et l'avenir une source de plaisirs et d'espérances. Ce jour délicieux a fui bien vite, ce temps si doux ne doit plus revenir!.... mais en songe il renaît encore.... Dors, pauvre Eugénie!

Dupont est arrivé devant la porte de la chambre de sa femme, il veut l'ouvrir,.., elle est fermée en dedans.

L'épicier ne s'attendait pas à cet obstacle.

» Diable, se dit-il, elle s'est enfermée,....

» elle est peureuse, sans doute.... Si je frap-
» pais,... non, cela la réveillerait et je ne la
» surprendrais plus... Parbleu, faisons le tour,
» passons par la cuisine, par la chambre de
» Jeanneton, puis le petit couloir qui mène
» chez mon épouse, c'est cela même!... Oh!
» je ne suis pas bête, moi! »

Dupont se dirige donc vers la cuisine, dont la porte ne ferme que par un bouton; il marche sur ses pointes, cachant sa lumière avec sa main; il entre dans la chambre de Jeanneton, où un ronflement prolongé lui annonce que la servante ne peut ni le voir ni l'entendre. En effet, Jeanneton a imité sa maîtresse, elle s'est laissée aller au sommeil, oubliant qu'elle est placée en sentinelle avancée, et que l'ennemi peut pénétrer par la cuisine, qui est le côté faible de la place. Mais on ne pense pas à tout; le sommeil a surpris plus d'un soldat entouré d'ennemis, Jeanneton est donc excusable d'y avoir succombé.

« Tout va le mieux du monde, » dit Dupont après avoir traversé la chambre de la bonne, « j'étais bien certain d'y arriver;... bon, me

» voilà dans la chambre de mon épouse... » Elle dort, tant mieux, c'est ce que je voulais;... une femme n'a jamais de volontés » quand elle dort, et ma foi ! quand elle s'éveillera !... elle est vraiment jolie, mon » épouse. Belle-maman a raison, c'est un trésor... Mais cachons ma chandelle. »

Dupont va placer sa lumière dans la cheminée et revient près du lit d'Eugénie; déjà il a ôté sa robe de chambre, il se dispose à se débarrasser de son caleçon, riant, en lui-même, de la surprise qu'il va causer à sa femme.

Mais quel bruit vient soudain troubler le silence de la nuit et réveiller les laborieux habitants de la rue aux Ours! Les violons, la clarinette, le fifre, le cor de chasse, la grosse caisse même se font entendre ; c'est un tintamarre, un tapage à briser les vitres, et qui doit arriver jusqu'au boulevard Saint-Martin; les échos en ont retenti; les voleurs en ont frémi, les voisins en sont assourdis, les amants en ont pâli, les époux en ont ri, les passants en sont surpris, Dupont en reste ébahi.

C'est l'air : *Gai, gai, mariez-vous ;* puis,

Il faut des époux assortis... Ah ! je triomphe, je suis vainqueur... Oui, c'en est fait, je me marie, et autres morceaux de circonstance, que l'on joue dans la rue avec variations, agrémens et accompagnemens de grosse caisse et de fifre, ce qui, joint aux cris, aux éclats de joie des musiciens et aux applaudissemens des voisins produit un petit concert charmant.

« Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que » cela ? » dit Dupont, indécis s'il ôtera ou non son caleçon. « Quelle terrible musique ! se- » rait-ce une surprise... Au reste, je ne vois » pas que ce concert puisse m'empêcher de » coucher avec ma femme... »

Mais le bruit a réveillé Eugénie et Jeanneton. « Madame,... madame,... entendez-vous ? » crie la servante à sa maîtresse, « je parie que » c'est une sérénade qu'on vous donne. »

Eugénie ouvre les yeux ; elle aperçoit un homme en chemise près de son lit ; elle pousse des cris perçants.... En vain Dupont lui répète : « C'est moi, mon épouse, c'est moi, n'ayez » pas peur... » Eugénie crie encore plus fort,

et Jeanneton accourt, tenant à la main une marmite qu'elle a saisie, à tout hasard, et avec laquelle elle vient défendre sa maîtresse.

« Un moment donc! » s'écrie l'épicier, qui voit déjà la marmite menacer sa tête, « c'est » moi, Jeanneton!... prends donc garde à ce » que tu fais.

» — Eh! oui vraiment... c'est monsieur... » dit la bonne... — Et que faisiez-vous ici, » monsieur, dit Eugénie, et dans cet état?... » Que signifie...? — Remettez donc vot' ca- » leçon, dit Jeanneton. — Répondez, mon- » sieur, que cherchiez-vous dans ma cham- » bre?...

» — Eh, morbleu, madame, je venais, je » cherchais,... je...

» — Not' bourgeois! not' bourgeois, » crient d'en bas les garçons de boutique, « c'est une » sérénade en votre honneur, à l'occasion de » votre mariage... Ils frappent à la boutique; » faut-il leur ouvrir?

» — Que le diable emporte la sérénade et » les musiciens, dit Dupont, ils ne pouvaient » venir plus mal à propos!... N'ouvrez pas,

» Joseph, ils n'ont qu'à rester dans la rue.....
» — Ah! monsieur, dit Jeanneton, vous
» ne pouvez pas refuser de les recevoir;... c'est
» une politesse qu'on vous fait... une musique
» superbe!... et je reconnais la voix de M. Gé-
» rard.
» — Oui, dit Eugénie, je la reconnais
» aussi;... ce sont des amis... des parents peut-
» être; ah! monsieur, il faut les faire entrer un
» moment dans votre boutique, c'est l'usage...
» — Allons, ma chère épouse, puisque c'est
» l'usage, je vais les recevoir,... mais je me
» serais bien passé de cette musique-là... »

Dupont a remis sa robe de chambre et il descend, en marronnant, à sa boutique. « Ah! » Jeanneton, » dit alors Eugénie à sa bonne, « sans cette sérénade... M. Dupont osait...— » C'est ce qui paraît; nous nous étions en- » dormies,... et un peu plus tard, dame!... » Faut avouer que v'là un concert qui est » venu ben à temps!... et que vous avez ben » des obligations à M. Gérard. »

C'est en effet le parfumeur qui a eu l'idée de cette aimable surprise. M. Gérard avait

voulu donner la sérénade la nuit même du mariage, ce qui eût été plus convenable ; mais il n'avait pu ce jour-là rassembler les artistes-amateurs. Les violons étaient de bal, la clarinette avait une fête, le cor un baptême et le fifre un enterrement. Il avait donc fallu remettre la partie à huitaine ; on s'était donné rendez-vous chez le parfumeur, qui avait emprunté une grosse caisse à un bureau de loterie voisin, où l'on avait toujours une musique prête, en l'honneur des gros lots, qui ne sortaient pas.

C'est donc le parfumeur qui a réuni les amateurs de sa connaissance et les conduit rue aux Ours, où il veut donner à la nouvelle mariée un échantillon de sa galanterie; on doit se rappeler que Gérard est persuadé qu'Eugénie a une secrète passion pour lui, depuis certains coups de pieds qu'il a reçus sous la table, au repas des fiançailles, et M. le parfumeur est bien aise de cultiver la connaissance de madame Dupont ; c'est ce qui lui a fait naître l'idée de la sérénade et ce qui lui donne une telle ardeur à battre la mesure sur

la grosse caisse, qu'on a peine, au milieu de ce bourdonnement continuel, à reconnaître les airs joués par les amateurs.

Les garçons de boutique s'empressent d'ouvrir aux musiciens, et Dupont arrive, en serrant sa robe de chambre autour de son corps, recevoir les compliments et les félicitations de ces messieurs.

« Le voilà !... le voilà ! cet heureux mortel, » crie Gérard en apercevant l'épicier, » cet homme fortuné qui a épousé une des » plus jolies femmes de la rue Saint-Martin!... » il n'y a que huit jours, messieurs ; c'est encore le premier feu de l'hymen... Vite, » messieurs, l'air de Zémire et Azor : *Veillons, veillons, veillons encore !...* c'est la » devise des nouveaux mariés. »

Les amateurs s'empressent d'exécuter le morceau demandé, et, pour être plus commodément, les violons montent sur le comptoir ; le cor s'assied sur des pains de sucre, la clarinette sur un paquet de colle, et le fifre grimpe sur un tonneau de mélasse. Gérard, seul, intrépide et infatigable, se promène dans

la boutique avec sa grosse caisse attachée devant lui, et comme il trouve que les baguettes qu'on lui a données ne font pas assez de bruit, il s'empare d'un grand rouleau de réglisse noire et d'un petit balai de deux sous, avec lesquels il prétend faire valoir l'air de Zémire et Azor.

Dupont n'ose pas se boucher les oreilles, quoiqu'on fasse un bruit épouvantable, et les deux garçons de boutique, qui trouvent que *Veillons, mes sœurs,* est une fort jolie walse, se mettent à danser une sauteuse dans l'arrière-boutique.

« Hein ?... est-ce exécuté ? » dit Gérard après le morceau ; « ah ! c'est que nous jouons » cela d'une fière force ;... vous ne vous at» tendiez pas à cette petite surprise, mon ami » Dupont?

» — Non, messieurs, non ;... je conviens » que je ne m'y attendais pas... — C'est moi » qui ai eu cette idée-là ; voilà huit jours que » nous devions venir. Je me suis dit : La » quinzaine ne se passera pas sans une petite » sérénade !... — Vous êtes bien honnêtes... » — Il faut qu'un aussi joli ménage soit fêté

» en musique, à grand orchestre.—Messieurs,
» je suis bien sensible... — Nous vous avons
» peut-être dérangé, fripon ; vous étiez au-
» près de votre épouse... — Messieurs, il
» est sûr que si vous n'étiez pas venus, j'au-
» rais peut-être..... — Allons, allons, vous la
» retrouverez ; est-ce que nous ne verrons pas
» madame?... — Non, je ne crois pas ;...
» elle est couchée ; mais elle m'a chargé de
» vous dire bien des choses ; elle est fort sen-
» sible à... ; elle a reconnu votre voix, mon-
» sieur Gérard.

» — Ah! elle a reconnu ma voix, » dit Gérard en laissant échapper un sourire malin ; « Messieurs, je vais vous chanter *Enfant chéri* » *des dames ;* c'est toujours joli, et je le chante » assez bien. »

Le parfumeur chante, en s'efforçant de donner de l'étendue à sa voix, persuadé que la jeune femme l'écoute avec intérêt. Les amateurs l'accompagnent en rejouant *Veillons, mes sœurs,* parce qu'ils ne savent pas *Enfant chéri des dames.* Dupont, qui a pris son parti,

trouve que cela fait un effet charmant, et ses deux garçons dansent l'allemande.

« Messieurs, » dit l'épicier après l'air, dont il est très-satisfait, parce qu'il s'est reconnu dans l'*Enfant chéri des dames ;* « messieurs, vous » accepterez bien un petit verre... — Comment » donc, mais très-volontiers ;.... plutôt deux » qu'un. »

Dupont verse les petits verres de cognac, que les amateurs trouvent excellent. Après le cognac, l'épicier, qui est en train, veut faire les choses en grand; il propose du doux, et verse du ratafiat.

« Va pour le ratafiat, » dit la clarinette. — « Messieurs, dit le parfumeur, nous passons du » grave au doux, du plaisant au sévère; c'est » l'*utile dulci* de Voltaire.

» — Non, messieurs, dit Dupont, ce n'est » pas de l'*utile dulci* de Voltaire, c'est du » ratafiat de Louvres, première qualité.

» — Le marié est un peu étranger aux » beaux-arts, » dit tout bas le parfumeur à la clarinette, « mais le ratafiat est délicieux. »

Dupont, charmé des éloges que l'on donne

à ses liqueurs, passe du ratafiat au parfait-amour et du parfait-amour au rhum, et, après chaque libation, les amateurs exécutent un air de circonstance, et plus l'on boit de petits verres, plus les artistes se sentent en train, et c'est à qui jouera le plus fort pour surpasser son voisin, et Gérard a fini par prendre un pilon avec lequel il frappe sur sa grosse caisse.

Les chants se mêlent aux instruments; Dupont, animé par les petits verres, fait chorus avec les musiciens; tout le monde chante ou joue, on ne s'entend plus, mais on est d'une gaieté folle, qui ne paraît pas devoir se calmer de long-temps,..... lorsque tout d'un coup le joueur de fifre disparaît dans le tonneau de mélasse, et la clarinette s'enfonce dans le paquet à colle.

Ces messieurs, dans l'ardeur qui les animait, n'ont pas réfléchi qu'ils étaient montés sur des tonneaux. A force de prendre des petits verres, l'un battait la mesure d'une telle façon avec son pied, et l'autre avec tout son corps, qu'ils devaient nécessairement finir par défoncer leur plancher.

Les cris succèdent aux chants : on court d'abord au fifre, qui, étant debout sur le tonneau, a disparu presque entièrement, et se trouve dans la mélasse jusqu'au cou. Ce n'est pas sans effort que l'on parvient à l'en retirer. Le pauvre amateur a peine à marcher; il a pour quatre ou cinq livres d'écume de sucre sur le corps, et ne peut faire un pas sans s'attacher à ses voisins.

Le joueur de clarinette est un peu moins maltraité : étant assis sur le tonneau, il ne s'est enfoncé qu'à demi; sa tête et ses jambes n'ont rien, il en est quitte pour quelques livres de colle qui tiennent à sa culotte.

Cet accident met fin aux chants et au concert; et les amateurs, saluant M. Dupont, prennent chacun le chemin de leur demeure. Le parfumeur, enchanté d'avoir donné des preuves de sa galanterie, dont il espère obtenir plus tard la récompense; le fifre ne marchant qu'avec peine, parce que ses souliers, enduits de mélasse, s'attachent à chaque pavé; et le joueur de clarinette, sautillant, au contraire, tout le long du chemin, afin de faire

tomber les paquets de colle qui couvrent sa culotte.

Il est plus de deux heures du matin, et Dupont, fatigué de sa nuit, ne juge pas convenable de retourner près de sa femme.

« Ce sera pour une autre fois, » se dit-il en rentrant dans sa chambre, « je connais le » chemin à présent, et il ne m'arrivera pas » toutes les nuits une sérénade. »

CHAPITRE X.

Tentatives conjugales.

Trois jours se sont écoulés depuis la sérénade, et Dupont n'a pas encore recommencé ses tentatives conjugales.

Cependant, depuis cette nuit où Eugénie a aperçu son époux en caleçon, près de son lit, elle n'ose plus se livrer au repos, elle ne se couche qu'en tremblant, et l'oreille toujours au guet, elle se lève au plus léger bruit.

Jeanneton promet à sa maîtresse de veiller pour elle, et la supplie de prendre du repos, car ces veilles continuelles doivent finir par altérer sa santé; mais Eugénie n'ose se fier à sa bonne; celle-ci imagine alors un moyen pour lui donner plus de tranquillité.

Elle place tous les soirs son lit de sangle dans le couloir qui conduit à la chambre d'Eugénie, et, de cette manière, en ferme le passage. Jeanneton couchant là, on ne peut parvenir jusqu'à sa maîtresse sans qu'elle le sache ; il n'y a pas moyen de passer sous le lit placé en long et qui est fort bas, et, pour passer pardessus, il faudrait nécessairement monter sur le lit, et l'éveiller.

Ce que Jeanneton a prévu arrive en effet ; Dupont prend le même chemin que la première fois pour arriver chez sa femme ; il traverse la chambre de la domestique qu'il croit endormie, mais il reste stupéfait en voyant dans le couloir un lit de sangle qui lui barre le passage.

Jeanneton a entendu venir Dupont, mais elle feint de dormir pour savoir ce qu'il fera.

L'épicier s'arrête, jure entre ses dents, regarde s'il pourra passer sous le lit, et voyant que c'est impossible, se consulte, indécis s'il montera dessus.

Il se décide à ne point franchir la barrière, parce qu'il pense bien qu'il ne peut le faire

TAYLOR INSTITUTION OXFORD

sans réveiller Jeanneton, et il retourne en marronnant dans son appartement.

« Il s'en va, » dit Jeanneton à demi-voix à sa maîtresse, qui a aussi entendu venir M. Dupont; et la servante ne peut s'empêcher de rire de la figure que faisait le marié.

« Ah! Jeanneton, dit Eugénie, toujours de » nouvelles entreprises; que je suis malheu- » reuse!... me faudra-t-il donc vivre comme » cela?... — Il est certain que vous faites un » drôle de ménage... »

Cependant, Dupont n'est rentré dans sa chambre qu'avec l'espérance d'être plus heureux une autre fois. Dès le lendemain matin, il appelle Jeanneton, qui devine bien pourquoi.

« D'où vient que vous ne couchez plus dans » votre chambre? lui demande l'épicier. — » Monsieur, c'est que madame a peur la nuit;... » voilà pourquoi.... j'ai mis mon lit dans le » couloir, afin d'être plus près d'elle. — Si mon » épouse a peur, c'est à moi de la rassurer; je » vous défends, mademoiselle Jeanneton, de » remettre votre lit dans le couloir; si je veux

» aller chez ma femme, c'est bien le moins que » je puisse passer d'un côté ou d'un autre. — » Mais, monsieur,... madame..... — Mais, » mais, mais, encore une fois, je vous défends » de replacer votre lit là,.... ou je vous ren- » voie.... Que diable! c'est bien drôle que je » ne puisse pas rassurer mon épouse qui a » peur... — Je ne le mettrai plus, monsieur... » — A la bonne heure; je veux pouvoir entrer » chez ma femme sans difficulté. »

Jeanneton va conter à sa maîtresse les ordres de son maître. Eugénie pleure, gémit, implore le ciel, et la servante se dit : « Ça devient » fièrement embarrassant !... »

La nuit suivante, Dupont a remis le bonnet au nœud bleu de ciel, la robe de chambre et le caleçon ; il prend son bougeoir, il s'achemine chez sa femme.

Le lit n'est plus dans le couloir; Jeanneton est couchée dans sa chambre, où elle feint de dormir; mais, ainsi que sa maîtresse, elle est aux aguets.

A peine Dupont a-t-il mis le pied dans la chambre de sa femme, qu'un bruit, sembla-

ble à une pile d'assiettes qu'on brise, se fait entendre dans la cuisine.

Dupont fait un saut de saisissement; Eugénie se lève sur son séant, et Jeanneton crie.

« Qu'est-ce que c'est que cela, » demande l'épicier en tremblant. « — Je meurs d'effroi, » dit Eugénie. — Ah! mon dieu! c'est le dia- » ble, dit la servante.

» — Le diable! » répète Dupont, ne sachant pas s'il doit aller dans la cuisine; enfin il se décide à montrer du cœur, et retourne dans la chambre de Jeanneton, qui feint alors de sortir de son lit.

« Avez-vous entendu, monsieur? — Oui, » sans doute, j'ai entendu... Qu'est-ce que » c'est?... — Ce que c'est?.... ah! monsieur, » c'est une chose terrible! — Comment une » chose terrible!... tu sais donc ce que c'est? » — Non, monsieur, je ne sais rien; mais de- » mandez à madame... — Elle le sait! — Non, » monsieur; mais elle vous dira, comme moi, » que c'est bien effrayant,... et qu'il n'est pas » étonnant qu'elle ait peur la nuit..... Ce n'est » pas la première fois que nous entendons un

» bruit semblable,... quelquefois c'est plus » sourd,.... on dirait des gémissements, des » soupirs,... des plaintes.... — Comment, y » aurait-il des voleurs dans la maison? — Oh! » monsieur, je ne crois pas que ce soient des » voleurs;.... j'ai souvent été visiter partout, » et je n'ai rien vu... Ah! comme c'est heu- » reux que vous vous soyez trouvé là aujour- » d'hui, monsieur;.... ah! si vous pouviez » découvrir ce que c'est.... — Oui,.... c'est » très-heureux, comme tu dis... — Tenez, » monsieur, vous, qui avez de l'esprit, vous » allez me traiter de bête; c'est égal, je n'en » croirai pas moins qu'il y a ici un revenant... » — Un revenant!... Allons, tu es une folle, » Jeanneton! »

Et l'épicier n'ose plus tourner les yeux du côté de la cuisine.

« Allons rassurer ma femme, » dit-il à Jeanneton. Tous deux rentrent dans la chambre d'Eugénie, qui s'est levée, habillée, et assise près de son feu.

« Quoi!... vous êtes levée, madame! — Oui, » monsieur; il me serait impossible de me ren-

» dormir, après la frayeur que je viens d'avoir...
» — Jeanneton dit que vous entendez souvent
» des bruits sourds... — Ici, monsieur, je suis
» continuellement inquiète..... — Je m'en
» plaindrai au propriétaire, madame. — Eh!
» monsieur, dit Jeanneton, si c'est le diable
» qui vient dans la maison, que voulez-vous
» que le propriétaire y fasse? — Je ne crois
» pas aux revenants, Jeanneton; ce serait
» plutôt des voleurs... Viens avec moi; allons
» visiter la cuisine..... — Vous le voulez, mon-
» sieur?... — Attends, je vais d'abord appeler
» mes deux garçons... Holà! Joseph! Fran-
» çois!... »

Aux cris de leur bourgeois, les deux garçons s'éveillent et montent. Jeanneton et Dupont se font accompagner par eux pour visiter la cuisine. On y trouve une demi-douzaine d'assiettes brisées à terre.

« Eh ben, monsieur, dit Jeanneton, qu'est-
» ce que c'est que cela? — Ce sont des assiettes
» cassées. — Oui, mais qu'est-ce qui les a
» cassées?... — Je te le demande, Jeanneton...
» — C'est le revenant, monsieur... — Bath!

» bath! Jeanneton, tu ne sais ce que tu dis... » répond l'épicier, en allant se placer entre ses deux garçons.

« — Mais ces assiettes ne se sont pas cassées » toutes seules;... encore, si on avait un » chat,... on dirait que c'est lui. — Oh! pour » des bêtes, je sais qu'il n'y en a pas chez » moi. Allons, François, Joseph, regardez » partout si vous trouverez quelqu'un ca- » ché. »

Les deux garçons épiciers, qui ne sont pas poltrons, vont visiter l'appartement, et reviennent rassurer leur maître; ils retournent ensuite se coucher, et Dupont propose à sa femme de passer la nuit auprès d'elle; mais elle le remercie, et dit qu'elle ira près de son feu.

Jeanneton jette des cris et fait des sauts au moindre bruit qu'elle entend, en jurant qu'elle va fermer la porte de la cuisine, et qu'elle n'y entrerait pas seule, la nuit, pour tout l'or du monde.

Dupont n'insiste pas pour rester près de sa femme. L'histoire du revenant, les assiettes

brisées, et les contorsions de Jeanneton, ont dissipé toutes ses idées amoureuses. Il reprend assez tristement le chemin de sa chambre, marchant sans regarder autour de lui : et, arrivé là, il se fourre bien vite dans son lit, où il met sa couverture par-dessus sa tête.

Plusieurs jours se passent, et l'épicier n'a point fait de nouvelles visites nocturnes à sa femme; Jeanneton s'applaudit du succès de son histoire de revenant, et Eugénie elle-même se rassure un peu.

Cependant Dupont se propose tous les matins, en se levant, d'aller passer la nuit suivante près de sa femme; mais lorsque la nuit vient, lorsque le calme succède au bruit causé par les allant et venant, enfin lorsque les marchands ont fermé leur boutique et que chacun va se livrer au repos, Dupont éprouve un certain serrement de cœur; les propos de Jeanneton lui reviennent dans la tête, et, tout en se répétant qu'il ne croit point aux revenants, il ne peut se décider à passer par la cuisine pour aller chez sa femme.

« Parbleu, se dit-il un soir, je suis bien

» bon de toujours faire un grand détour pour » aller chez mon épouse;... elle ferme à dou» ble tour sa porte qui donne dans le salon, » parce qu'elle a peur,... et je ne peux vrai» ment pas la blâmer d'avoir peur,....., mais » je n'ai qu'à me faire faire une double clef » de sa porte; de cette manière, j'entrerai » chez elle, sans passer par la cuisine, et » j'aime mieux cela, parce que c'est plus » court. »

Le lendemain, Dupont s'empare adroitement de la clef; et, comme c'est une serrure fort ordinaire, dès le même soir le serrurier lui arrange une clef qui doit ouvrir la porte de l'appartement de madame Dupont.

L'épicier a replacé l'ancienne clef chez Eugénie, qui ne s'est aperçue de rien; et il attend, avec impatience, la nuit qui doit enfin couronner son ardeur; car si les obstacles irritent l'amour, Dupont doit être bien amoureux.

Cette nuit arrive enfin: chacun se retire chez soi, l'heure du mystère vient de sonner; il est minuit, et tout en passant sa robe de

chambre, et en mettant son bonnet, Dupont éprouve un certain tremblement; est-ce d'amour, est-ce de peur?... c'est peut-être l'un et l'autre.

Cependant l'épicier est bien décidé : il tient d'une main son bougeoir ordinaire, de l'autre, la clef qui doit l'introduire chez sa femme, et il arrive à son appartement.

Il écoute un moment avant de mettre sa clef dans la serrure; le plus grand silence règne dans la maison. « Il paraît que ce soir le » revenant se tient tranquille, dit Dupont; » ouvrons vite. »

Ouvrons, est bien dit; mais une clef neuve ne va pas souvent aussi bien qu'on le voudrait. Le pauvre mari tourne et retourne plusieurs fois la clef dans la serrure, enfin la porte s'ouvre, et le voilà dans cette chambre où il a eu tant de peine à pénétrer.

Mais le bruit qu'il a fait avec sa clef a réveillé Eugénie; elle écoute, regarde, voit entrer Dupont, et jette un cri perçant au moment où il s'approche de son lit.

A ce cri, Jeanneton s'éveille, accourt au-

près de sa maîtresse, et, en apercevant l'épicier, se doute bien de ce qui cause ses alarmes.

« Ah! ma pauvre maîtresse, » dit la servante, en se jetant sur la main d'Eugénie! « Eh bien! » qu'est-ce donc?.... qu'y a-t-il? » demande Dupont, effrayé lui-même du cri que sa femme a poussé. « Qu'est-ce qui lui prend » donc?..... pourquoi a-t-elle crié comme » cela?

» — Eh! monsieur, c'est un accès!... une » attaque qui lui prend;... tenez, monsieur, » tenez,.... la voilà qui se raidit.... — Com- » ment! encore une attaque!.... C'est déso- » lant, Jeanneton! — Dame, monsieur, c'est » votre faute aussi, vous arrivez comme un » revenant!.... ça lui aura fait peur!.... — » Eh! comment donc veux-tu que j'arrive; » je m'y prends cependant de toutes les ma- » nières.... Vite, de la fleur d'orange,... des » gouttes d'Hoffmann, de l'éther.... Heureuse- » ment que j'ai ça tout prêt. »

Jeanneton court prendre plusieurs petites fioles, et vient en faire respirer à sa maîtresse.

Eugénie la repousse, parce qu'elle a peine à se prêter à ce stratagème; mais la servante lui dit tout bas : il n'y a que ce moyen, madame; et Eugénie se laisse frotter le nez et les tempes avec de l'éther.

« Si j'allais chercher du monde, dit Dupont. » — Oh! ce n'est pas la peine, monsieur, il y » aurait là vingt personnes, qu'on ne pourrait » pas lui faire autre chose. — Une attaque de » nerfs ce soir!.... elle se portait fort bien ce » matin... — Eh! monsieur, il faut si peu de » chose à une jeune femme; vous lui avez fait » peur, c'est sûr; il fallait frapper, monsieur, » on n'entre pas comme ça, en sournois, chez » le monde.... — Comment, en sournois!... » quand je viens chez ma femme.... — Mais, » monsieur, je vous ai déjà dit que la nuit » nous avons peur des esprits. — Est-ce que » j'ai l'air d'un esprit, moi, Jeanneton? — » Ah! il est certain que non, surtout avec vot' » bonnet de coton!... — Elle ne rouvre pas les » yeux, Jeanneton. — Oh! monsieur, elle ne » les rouvrira pas tant que vous serez là... la » v'là encore malade pour huit jours au moins...

» — Ah ! me voilà bien guéri des femmes ner-
» veuses, Jeanneton !... — Il est certain que,
» quand on est sensible, ça fait bien de la
» peine !... — Allons, veille-la bien, Jeanne-
» ton, je vois qu'il faut encore que j'aille me
» coucher. — Allez, monsieur, et ne vous
» inquiétez pas, ça ne sera pas plus long qu'à
» l'ordinaire. »

Dupont rentre chez lui, jurant contre sa belle-mère qui lui a caché l'état de sa fille. Il se met au lit, mais il est tellement contrarié de ce nouvel événement, qu'il ne peut parvenir à fermer l'œil. Après avoir passé plus d'une heure à chercher le sommeil, il se dit : « Puis-
» que je ne dors pas, retournons savoir com-
» ment va ma femme. »

Après son départ, Eugénie s'était levée et était allée dans la chambre de Jeanneton causer de cette nouvelle visite, et on était loin de penser que Dupont reviendrait dans la même nuit.

Il revient cependant, il s'approche bien doucement du lit de sa femme :... elle n'y est pas. « Ah ! mon Dieu ! s'écrie l'épicier, qu'est

» devenue mon épouse? que lui est-il ar-
» rivé?... » et il appelle Jeanneton.

Cette voix fait frémir Eugénie et sa bonne; mais celle-ci ne perd pas la tête, elle accourt d'un air effaré auprès de Dupont.

« — Me v'là, monsieur, me v'là... — Et
» ma femme!... où est ma femme?... — Là-
» bas, monsieur,... dans ma chambre... —
» Et pourquoi a-t-elle quitté son lit?... — Elle
» se promène là-bas, j'vous dis. — Elle n'est
» donc plus malade?... — Ah! c'est ben autre
» chose à présent;... c'est son autre infirmité
» qui lui prend..... — Comment!..... quelle
» autre infirmité?... — Vous le savez ben,
» monsieur,... qu'elle a depuis son enfance...
» — Depuis son enfance!... Mais quoi donc,
» Jeanneton? — Pardi, monsieur, depuis son
» enfance elle est somnambule... et d'une
» fière force, allez... — Ma femme est som-
» nambule!... Ah! mon Dieu, voilà bien
» autre chose. — Comment, monsieur, vous
» ne le saviez pas? — Eh! comment veux-tu
» que je le sache, puisque je n'ai pas encore
» couché avec elle! — Ah! c'est juste, mon-

» sieur; tenez, voulez-vous la voir ?... venez » avec moi,... suivez-moi. »

Jeanneton guide son maître dans sa chambre où Eugénie est assise immobile près d'une table.

« Tenez, monsieur, la voilà, dit Jeanneton; » voyez-vous, elle a les yeux ouverts... — C'est, » ma foi, vrai. — Eh ben ! elle dort, monsieur. » — Tu es sûre qu'elle dort ? — Appelez-la » plutôt, vous verrez si elle vous répond. »

Dupont appelle deux fois *son épouse* inutilement. « Eh ben ! monsieur, qu'est-ce que » je vous ai dit? — C'est juste, elle dort... — » Elle est capable de rester deux heures comme » ça sans bouger... — En ce cas, je vais me » recoucher, Jeanneton, car je n'aime pas à » voir des somnambules. — Allez, monsieur, » moi je suis faite à cela. »

L'épicier regagne sa chambre, et, dès qu'il est parti, Eugénie gronde Jeanneton de ce nouveau mensonge, et jure de ne plus employer de pareilles supercheries. « Alors, ma» dame, vous consentez donc à être sa femme » tout-à-fait. — Non, Jeanneton; mais je veux

» agir franchement avec lui, et ne plus em-
» ployer des moyens qui me forcent à me mo-
» quer de mon époux. — Ma foi, madame, je
» suis à bout, et le meilleur moyen, le seul
» moyen qui vous reste à présent, si vous ne
» voulez pas qu'il vienne vous trouver, c'est
» de faire mettre des verroux à votre porte.
» — Ah! tu as raison, Jeanneton, cela fera
» connaître à M. Dupont ma dernière réso-
» lution ; dès demain je fais placer des ver-
» roux à toutes mes portes. — Ça ne le met-
» tra pas, je crois, de trop bonne humeur,
» mais au moins nous pourrons dormir tran-
» quilles. »

Cependant, le lendemain de cette nuit, Dupont va consulter un médecin sur l'état de sa femme, et celui-ci lui dit qu'on n'a pas eu même temps des attaques de nerfs et de somnambulisme. Pour le satisfaire, il se rend auprès d'Eugénie, et Dupont attend avec impatience le résultat de cette visite. Le médecin sourit en sortant de chez la jeune femme.

« Comment se porte mon épouse? » lui demande aussitôt l'épicier. — Fort bien, je vous

» assure, répond le docteur, n'ayez aucune » inquiétude.

» — Fort bien, se dit Dupont, et Jeanneton me disait encore tout à l'heure qu'elle » était fort mal. »

L'époux réfléchit, rapproche les circonstances, les événements arrivés depuis quelque temps, et qui l'ont toujours empêché d'approcher de sa femme; il commence à concevoir des soupçons sur la fidélité des histoires que lui conte Jeanneton, et à penser que tout cela se fait d'accord avec Eugénie.

« Elle m'a dit qu'elle ne m'aimait pas; elle » m'a même dit qu'elle ne voulait pas... D'après cela, se dit Dupont, je puis bien penser » qu'on s'est joué de moi;... ce serait un peu » fort, par exemple;... mais tous ces retards » n'aboutiront à rien, et ma femme verra que » je suis son époux. Dès ce soir je vais chez » elle, et pour qu'elle ne puisse pas feindre » d'avoir peur et d'être surprise, je vais la faire » prévenir de mes intentions. »

L'épicier appelle aussitôt sa servante: « Jeanneton, rendez-vous chez mon épouse, et

» dites-lui que cette nuit je compte aller chez » elle,.... et qu'elle s'y prépare... — Com- » ment, monsieur...—Oui, allez; vous com- » prenez : cette nuit j'irai la trouver, et j'es- » père qu'elle n'aura pas d'attaques de nerfs ; » dites-lui bien cela.... — Mais, monsieur,.. » on ne peut pas répondre... — Allez, Jean- » neton; obéissez, et ne répliquez pas.

» J'ai montré du caractère, » se dit Dupont, quand la servante est partie; « il faut cela » avec les jeunes femmes ; je suis sûr que » maintenant elle sera très-soumise. »

La nuit qui doit amener ce miracle est arrivée. Dupont, à l'heure ordinaire, se rend chez sa femme ; mais quand il veut ouvrir la porte, il sent une résistance qui l'empêche d'y parvenir ; il frappe, appelle, pousse la porte, efforts inutiles, il court à l'autre entrée, du côté de la cuisine, mêmes obstacles ; partout les verroux sont mis.

« Ah! pour le coup, c'est trop fort, s'écrie Dupont; elle a fait mettre des verroux !... elle » croit que cela se passera comme ça, et que » je m'accommoderai de cette manière de

» vivre ! non pas ; dès demain, puisqu'on m'y
» contraint, j'emploierai les grands moyens :
» j'irai chez M. le commissaire ! »

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Chap. 1er.	Le père d'Adolphe.	Pages 1
II.	Suite de l'histoire d'Adrien.	13
III.	Fin de l'histoire d'Adrien.	21
IV.	Le poitrinaire.	41
V.	Jeanneton change de condition.	52
VI.	La noce. — La culotte du marié. — Première nuit.	68
VII.	Qui fait voir qu'il ne faut pas épouser une fille malgré elle.	121
VIII.	Visites du marié à sa belle-mère.	130
IX.	La Sérénade.	
X.	Tentatives conjugales.	174

FIN DE LA TABLE.

M. DUPONT,

OU

LA JEUNE FILLE

ET SA BONNE.

IMPRIMERIE DE JUDENNE,
Rue Rempart-des-Moines, 14.

M. DUPONT,

OU

LA JEUNE FILLE

ET SA BONNE,

PAR CH. PAUL DE KOCK.

Qui primus caram juveni, carumque puellæ
Eripuit juvenem, ferreus ille fuit.
TIBULLE.

TOME IV.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
HAUMAN ET COMPAGNIE.

1838.

M. DUPONT,

OU

LA JEUNE FILLE

ET SA BONNE.

CHAPITRE PREMIER.

Le mari et le commissaire.

Le nouvel expédient mis en usage par Eugénie, pour empêcher son mari d'entrer dans sa chambre, a fait sortir Dupont de son caractère; il est décidé à employer les voies de droit pour triompher de la rigueur de sa femme. L'épicier a la tête exaspérée; il se promet de montrer de la fermeté; sa belle-mère ne lui donne jamais raison; ce n'est donc plus

à elle qu'il veut se plaindre, c'est chez le commissaire de son quartier qu'il se rend le lendemain matin.

L'antichambre de M. le commissaire est encombrée par une foule de gens qui ont des plaintes à porter. On se plaint si souvent!.... Les hommes sont rarement contents de leur sort : celui qui obtient tout ce qu'il désire se plaint encore; celui qui n'obtient pas, se plaint bien davantage. Se plaindre est le refrain continuel des marchands, des commerçants, des négociants, des libraires surtout.... La moitié du monde rit de l'autre, dit-on, mais les trois quarts du genre humain se plaignent des circonstances; chez bien des gens c'est une habitude; et comme, non content de se plaindre, on cherche à passer son humeur sur quelqu'un; de là naissent les disputes, les querelles, et les visites à M. le commissaire. Si l'on en établissait qui fussent chargés seulement de recevoir les déclarations de gens contents, satisfaits, et disant du bien de leurs voisins, ceux-là seraient fort tranquilles, et pourraient se passer d'adjoints.

Dupont, malgré son impatience, est donc forcé de s'asseoir dans un coin de la salle, et d'entendre les plaintes des autres, avant de porter la sienne.

Ce n'est pas une petite affaire que d'entendre des gens qui, tous, veulent avoir raison.

« Monsieur le commissaire, » dit une vieille femme assez mal vêtue, « je viens me plaindre » d'une voisine qui a un chien qu'elle » laisse toujours entrer dans mon appartement, où il fait ses ordures, comme chez » lui, monsieur le commissaire. — Il faut le » battre quand vous l'y trouverez, madame. » — Mais il mord, monsieur le commissaire; » il est très-méchant; d'ailleurs j'ai peur des » chiens, moi, surtout des barbets. — Fermez » votre porte, madame, les chiens n'entreront » pas chez vous. — Que je ferme ma porte!... » c'est bien aisé à dire;... j'aime à voir passer » le monde, moi!...

Et la vieille femme s'en va en jurant qu'elle fera donner congé à sa voisine.

« Monsieur le commissaire, » dit un grand gaillard tenant un fouet à la main, « je viens

» me plaindre de monsieur que v'là, qui ne » veut me donner que vingt-et-un sous pour » ma course de cabriolet. »

Le monsieur, dont se plaint le cocher est un homme d'une cinquantaine d'années, bien frisé, bien cravaté, mais dont l'habit et la culotte sont un peu râpés, et qui, toutes les fois qu'il parle, sourit pour montrer ses dents. « Mon- » sieur », dit-il au commissaire, « ce drôle-là... » — Point d'injures, monsieur. — Je voulais » dire ce drôle de cocher que voilà, ne vous » explique pas bien l'affaire... Je l'ai pris à la » barrière du Trône pour aller jusqu'au Carré » Saint-Martin... — Oui; et je dis qu'elle est » bonne, la course; et vous aviez avec vous » une petite mère qui pesait deux cents au » moins, mon cheval ne pouvait pas tirer.... » — Si votre cheval est une rosse, ce n'est pas » ma faute... — Une rosse! Cocotte, une » rosse!... Ah! all' ira pus loin que vous... — » Allons, monsieur, au fait...

» — Le fait, monsieur le commissaire, c'est » que je croyais que la course de cabriolet » n'était que de vingt sous; donc, en lui en

» donnant vingt-un, c'était encore un sou pour » boire, ce qui est bien honnête.... — Oui, » c'est du gentil; faites-vous donc rouler de- » puis la barrière du Trône pour ça; il est » généreux le paroissien!..... — Enfin, mon- » sieur le commissaire, je veux le payer, il » me jette mon argent au nez. — C'est-à-dire » que je veux ma course, qui est de vingt- » cinq sous au tarif, et qu'on paie trente quand » on a de *l'induccation*. — Or, ce drôle,... ce » misérable... — C'est bien plutôt vous qu'ê- » tes un misérable!...

» — Allons, allons, point de personnalités.

» — Au lieu de me dire que sa course est » de vingt-cinq sous, il me dit des injures, il » invective la dame qui était avec moi; alors, » monsieur le commissaire, je prends le parti » de ne point le payer du tout, ce que j'aurais » fait sur-le-champ, s'il avait été honnête. — » Tout ça n'est pas vrai, monsieur le commis- » saire; il n'a jamais voulu me donner pus de » vingt-un sous, et encore, pour les faire, il » a emprunté dix sous à la particulière qui » l'accompagnait; i' n' pouvait pas me payer

» ma course, et il a trouvé pas court de me rien » me donner. Mais on ne prend pas une voi- » ture quand on n'a que onze sous dans sa po- » che. — Taisez-vous, drôle !... impertinent ! »

Le commissaire met fin aux débats, en engageant le monsieur à payer les vingt-cinq sous au cocher, et en ordonnant à celui-ci d'être plus poli à l'avenir. Le monsieur, après avoir fouillé dans toutes ses poches, finit par emprunter quatre sous au commissaire, et se retire accompagné des ris moqueurs de l'assemblée.

« Monsieur le commissaire, dit une jeune » fille, on ne veut pas que je mette des pots » sur ma fenêtre; ce n'est qu'un petit myrte » si gentil, que mon petit cousin m'a donné;... » un myrte, ça ne peut tuer personne, mon- » sieur le commissaire..... — Monsieur le » commissaire, j'ai des voisins qui dansent » toujours, dit une grande femme jaune et » sèche; ils font un train d'enfer;.... à onze » heures et demie ils ne sont pas encore cou- » chés;... c'est un bruit, un tapage;... et ils » ont des enfants si insupportables, qui jouent

» ou chantent continuellement, que je ren-
» contre sans cesse dans l'escalier, où ils mar-
» chent à chaque instant sur les pattes de mon
» Azor. — Plaignez-vous au propriétaire, ma-
» dame. — Eh! monsieur le commissaire,
» mon propriétaire est un homme fort ridi-
» cule!... il aime les enfants!...

» — Monsieur le commissaire, mon mari
» m'a battue, » dit en pleurant une jeune femme en tablier et coiffée avec un mou-
» choir. « Avait-il quelque motif de colère?...
» Bah! des motifs! laissez donc!.... il dit ça!...
» parce que son souper n'était pas prêt,.....
» parce que je ne savais pas l'heure,... parce
» que j'étais entrée chez not' voisin le doreur,..
» qui m' montrait son cadran solaire;... et
» v'là tout, monsieur le commissaire. — Est-ce
» que votre mari vous avait défendu d'aller
» voir le cadran solaire du voisin?... — Je
» crois que oui, monsieur le commissaire;...
» mais il fallait que j'y allasse,... pour me
» régler, monsieur le commissaire; et celui de
» mon mari ne va pus; v'là pus de quinze jours
» que sa grande aiguille ne veut pas bou-

» ger;... si ben qu'i' ma cassé les jambes avec
» un manche à balai;... et qui m'a dit qu'i'
» me ferait encore aut' chose;....hi! hi! hi!...
» et je vous prie de le faire pendre, monsieur
» le commissaire.

» — Monsieur le commissaire, » dit d'une voix plaintive un homme déguenillé, s'appuyant sur une béquille, et ayant un emplâtre noir sur un œil, « on vient de m'écraser;...
» sans les secours des passants, je restais sur la
» place!.... — Il me semble que c'est la troi-
» sième fois depuis un mois? — C'est vrai,
» monsieur le commissaire; je suis bien mal-
» heureux depuis quelque temps, toutes les
» voitures bourgeoises me passent sur le corps!..

» — Monsieur le commissaire, dit un jeune
» homme, j'ai reçu quelque chose... en pas-
» sant hier au soir dans cette rue-ci. Je donnais
» le bras à une dame; mon habit et mon cha-
» peau ont été arrosés;... cela venait du troi-
» sième, de chez madame. — Monsieur, ré-
» pond la dame accusée, vous criez pour peu
» de chose, ce n'était que de l'eau. — De l'eau!
» madame, et mon habit est tout taché. — Si

» votre habit est mauvais teint, ce n'est pas ma » faute... — Monsieur le commissaire, si vous » vouliez flairer... — On flairerait pendant » deux heures, je vous dis que c'est de l'eau » virginale, dont je me sers tous les soirs.

» — Monsieur le commissaire, » dit d'une voix aigre une petite femme d'une soixantaine d'années, « je viens vous demander justice et » vengeance... — Ah! mon Dieu, madame! » — Je suis outragée... je suis injuriée,... je » suis attaquée dans ce que j'ai de plus cher... » Hier au soir, monsieur le commissaire, un » grossier personnage,... un manant, un rustre, » comme je passais dans la rue Saint-Martin,... » et fort vite, je vous assure, car je sais que les » femmes ne sont pas en sûreté dans les rues » de Paris;... eh bien! monsieur le commis- » saire, un audacieux, qui marchait derrière » moi, s'est avancé,... et m'a pincée,... vous » devinez où, monsieur le commissaire!... Ah » Dieu!... j'ai manqué me trouver mal; je » me suis approchée d'une boutique fort éclai- » rée;..... alors le traître s'est avancé encore, » m'a regardée, et s'est sauvé, monsieur le

» commissaire; mais je le reconnaîtrais entre » mille; je viens vous donner son signalement, » et je vous prie de faire faire des perquisitions » pour qu'il soit arrêté.

» — Monsieur le commissaire, on m'a cassé » ma marchandise, crie l'un. — On m'a volé » un mouchoir, dit l'autre. — On m'a brisé » ma lanterne! — On a cassé mes vitres. — » Monsieur m'a appelé voleur! — C'te gueuse- » là m'a appelée coquine!... — On m'a vendu » une poudre pour les dents qui me les fait » tomber. — On m'a volé mon chien! — On » veut me faire payer une chose que je ne dois » point. — Mon portier m'a laissé coucher dans » la rue!... — Mon mari se grise. — Ma femme » couche en ville. »

De tous côtés, on crie, on parle, on veut être écouté. Ce n'est pas sans peine que le commissaire tâche de calmer les uns et de consoler les autres.

Enfin le tour de Dupont est arrivé; il s'avance d'un air mystérieux vers le commissaire et demande à lui parler en secret.

La figure, le ton singulier, la voix altérée

de l'épicier font présumer au commissaire qu'il s'agit de quelque affaire très-grave, et il s'empresse de passer avec lui dans une autre pièce, en donnant l'ordre qu'on ne vienne pas les déranger.

« De quoi s'agit-il, monsieur? » dit enfin le commissaire à l'épicier ; celui-ci cherche de quelle manière il pourra expliquer décemment son affaire à la justice, et le dialogue suivant s'établit entre eux.

DUPONT.

« Je viens, monsieur le commissaire, pour » un cas fort grave... pour un fait qui intéresse » le repos des époux...

LE COMMISSAIRE.

« Voyons, monsieur, veuillez vous expli- » quer, je vous prête la plus grande attention.

DUPONT.

» Je suis marié, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE.

» Je vous en félicite, monsieur.

DUPONT.

» Vous êtes bien honnête!... il n'y a guère » que six semaines, monsieur le commissaire; » et vous sentez que je suis près de ma » femme...

LE COMMISSAIRE.

» *Cum ardore et impetu.* Je comprends, » monsieur...

DUPONT.

» *Impetu*... Oui, monsieur le commis- » saire... Enfin... j'ai pris une femme,... ce » n'est pas pour rester garçon, monsieur le » commissaire...

LE COMMISSAIRE.

» Au fait, monsieur, s'il vous plaît.

DUPONT.

» Le fait, monsieur le commissaire, c'est » que, depuis que je suis marié... c'est ce- » pendant comme si je ne l'étais pas, c'est » absolument la même chose; c'est cassonade » ou sucre bis!

LE COMMISSAIRE.

» Je ne vous entends pas, monsieur.

DUPONT.

» Monsieur le commissaire, ma femme ne » veut pas...

LE COMMISSAIRE.

» Quoi monsieur?

DUPONT.

» Quoi ?... vous savez bien !...

LE COMMISSAIRE.

» Allons, monsieur, au but...

DUPONT.

» Oui, au but, justement, je ne peux pas y » arriver pendant six semaines !...

LE COMMISSAIRE.

» Vous moquez-vous de moi, monsieur ?

DUPONT.

» Non, monsieur le commissaire, c'est ma » femme qui se moque de moi.

LE COMMISSAIRE.

» Aurez-vous bientôt fini, monsieur, par-
» lez plus clairement ou retirez-vous.

DUPONT.

» Il me semble pourtant que c'est assez
» clair !... je suis marié depuis six semaines,
» monsieur le commissaire... et je n'ai pas
» encore passé la nuit près de ma femme...

LE COMMISSAIRE.

» Et voilà l'affaire grave pour laquelle vous
» venez me trouver?...

DUPONT.

» Ça me paraît assez *conséquent,* à moi!

LE COMMISSAIRE.

» Eh! morbleu, monsieur, couchez avec
» votre femme tant qu'il vous plaira, et ne
» venez plus me déranger pour cela.

DUPONT.

» Que j'y couche tant qu'il me plaira !...
» ça vous est facile à dire, monsieur le com-

» missaire; mais puisque mon épouse ne le » veut pas...

LE COMMISSAIRE.

» Elle ne veut pas cohabiter avec vous?..

DUPONT.

» Pardon, monsieur le commissaire, com- » ment appelez-vous cela?

LE COMMISSAIRE.

» Cohabiter, monsieur.

DUPONT.

» Ah! on appelle cela cohabiter, je ne sa- » vais pas... Eh bien, c'est cela même, voilà » mon cas, monsieur le commissaire; ma » femme ne veut pas, à ce qu'il paraît, que » je cohabite avec elle, et c'est pour cela » que je suis venu vous trouver.... ayant » pris une épouse pour... cohabiter.

LE COMMISSAIRE.

» Ma foi, monsieur, c'est la première fois » qu'on vient me consulter pour une circon-

» stance semblable !... et je ne vois pas trop » ce que je puis faire pour vous.

DUPONT.

» Comment, monsieur, est-ce qu'il n'y a » pas de lois ?... est-ce qu'une femme n'est » point forcée de...

LE COMMISSAIRE.

» Nous avons, dans le titre v du Code civil, » traitant du mariage, le chapitre VI : *Des* » *droits et des devoirs respectifs des époux,* » article 212, où il est dit : *Les époux se* » *doivent mutuellement fidélité, secours,* » *assistance ;* article 213 : *Le mari doit* » *protection à sa femme, la femme obéis-* » *sance à son mari.*

DUPONT.

» Obéissance !... Ah ! monsieur le commis- » saire, ma femme aura oublié cet article-là !...

LE COMMISSAIRE.

» Enfin l'article 214, où il est dit formelle- » ment : *La femme est obligée d'habiter avec*

» *le mari et de le suivre partout où il juge*
» *à propos de résider...*

DUPONT.

» Pour habiter, nous habitons bien le même
» logement;... mais pour me suivre elle n'en
» fait rien, monsieur le commissaire, car je
» sors très-souvent, et elle ne veut pas quit-
» ter sa chambre.

LE COMMISSAIRE.

» *Le mari est obligé de la recevoir et de*
» *lui fournir tout ce qui est nécessaire pour*
» *les besoins de la vie, selon ses facultés et*
» *son état.*

DUPONT.

» Tout cela veut-il dire qu'elle doit cohabi-
» ter avec moi?

LE COMMISSAIRE.

» Eh! sans doute, monsieur, n'entendez-
» vous pas : *La femme est obligée d'habiter*
» *avec le mari.*

DUPONT.

» Bon, bon, j'entends.... Alors, monsieur

» le commissaire, que me conseillez-vous?

LE COMMISSAIRE.

» Lisez le Code civil à votre femme, arti-
» cle 214.

DUPONT.

» Cela suffit, monsieur le commissaire;....
» je le lui lirai dès aujourd'hui. Mais cepen-
» dant, si cela n'y faisait rien...

LE COMMISSAIRE.

» Alors, monsieur,... je ne sais trop com-
» ment... Mais ce n'est sans doute qu'un ca-
» price de madame votre épouse;... elle peut
» avoir des motifs... C'est fort singulier, mon-
» sieur!.... est-ce une veuve que vous avez
» épousée?

DUPONT.

» Non, monsieur le commissaire, c'est une
» demoiselle...

LE COMMISSAIRE.

» Et elle n'a point de difformités?

DUPONT.

» Elle est jolie comme vous et moi, mon-
» sieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE.

» Il ne faut pas se fier aux apparences, mon-
» sieur; quelquefois les beautés les plus sédui-
» santes cachent des disgrâces de la nature!

DUPONT.

» Ah! mon Dieu, monsieur le commissaire,
» est-ce que ma femme aurait une disgrâce?...

LE COMMISSAIRE.

» Je ne dis pas, monsieur;... mais... *Latet*
» *anguis in herbâ.*

DUPONT.

» Je ne sais pas si elle a la tête *anguis*,
» monsieur le commissaire, mais elle est fu-
» rieusement entêtée. Enfin je vais lui lire le
» Code civil;.... et si elle ne me cache pas
» quelque... disgrâce, comme vous disiez fort
» bien tout à l'heure, je me flatte que... D'ail-

» leurs vous pourrez lui envoyer une *citation;*
» n'est-ce pas, monsieur le commissaire?

LE COMMISSAIRE.

» Oui, monsieur; mais il faut espérer que » nous n'en viendrons pas là. Tôt ou tard, une » femme se rend à la douceur, à la patience » et aux bons procédés...

DUPONT.

» Et aux articles 213 et 214, que je vais » apprendre par cœur. J'ai l'honneur de vous » saluer, monsieur le commissaire. »

Dupont sort du cabinet de l'homme de loi, et, avant de rentrer chez lui, s'empresse d'aller acheter le Code civil.

CHAPITRE II.

Retour d'Adolphe. — Le joli ménage.

Nous avons laissé Adolphe pleurant son père, dont la mort lui enlève le seul ami qu'il avait au monde, le seul être près duquel il pouvait trouver des consolations, de sages avis, et connaître les doux épanchements de l'amitié,... sentiment si beau, et que l'on rencontre trop peu chez les hommes! Que de gens vivent et meurent sans avoir eu un ami!.... L'amitié est aussi rare que l'amour est commun.

Mais un bon père est le premier ami que nous donne la nature; quels regrets ne doit-on

pas éprouver en le perdant! surtout lorsqu'une douce intimité en a fait le confident de nos peines et de nos plaisirs.

On remplace un ami, son épouse, une amante,
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux!

Heureux encore d'avoir pu adoucir les derniers moments de l'auteur de ses jours, et fier d'avoir été son gardien, son appui, d'avoir jusqu'au terme fatal, rempli les devoirs d'un bon fils, Adolphe sent bientôt une douce mélancolie remplacer la douleur amère qui l'accablait; il n'oublie pas son père, il y pense souvent, mais ce souvenir a pour lui des charmes, car il peut se dire : « Jamais mon père n'a eu » à se plaindre de son fils. »

Il emploie quelques jours à se défaire du modeste mobilier de M. Dalmont. Ayant réalisé son petit héritage, il va saluer la tombe de son père, et reprend le chemin de Paris.

Il y a un peu plus de deux mois qu'il est parti, et il est loin de se douter de tout ce qui s'est passé pendant son absence.

Le silence de Jeanneton le surprend; mais

il présume que les choses étant encore telles qu'il les a laissées à son départ, la bonne n'a pas cru devoir lui écrire.

Cependant, en approchant de Paris, il est moins tranquille, de nouvelles craintes agitent son cœur. Pourra-t-il revoir son Eugénie? est-elle toujours renfermée aussi sévèrement? trouvera-t-il le moyen de parvenir jusqu'à elle?.... Telles sont les questions qu'il s'adresse; et plus son inquiétude augmente, plus il presse sa marche pour arriver à Paris.

Il est enfin dans la capitale; son premier soin est de se diriger vers la demeure de son Eugénie, sans savoir encore s'il lui sera possible de l'apercevoir, d'apprendre quelque chose; il sait qu'il verra la maison qu'elle habite, et, pour un amant, c'est déjà beaucoup.

Adolphe entre dans la rue Saint-Martin.... Comme son cœur bat en approchant de la boutique du passementier!.... c'est là;.... il va la voir peut-être... Depuis deux mois on a dû lui rendre la liberté;.... il regarde à travers les carreaux,.... il ne la voit pas;.... il repasse encore,... il s'arrête plus long-temps;.... il

n'aperçoit que Bidois et madame Moutonnet assis dans les comptoirs.

« Eh quoi! se dit Adolphe, toujours la » même sévérité!.... Pauvre Eugénie!.... et » c'est moi qui suis cause!.... si je pouvais » rencontrer Jeanneton!.... il faut attendre la » nuit!... toujours attendre!... et ce soir, se- » rai-je plus heureux!.... il me semble qu'il » y a un siècle que je ne l'ai vue; et je suis » bien sûr qu'elle éprouve cela comme moi!... » Allons questionner ma bonne femme, et » savoir si elle a remis la lettre à Jeanneton, » ensuite j'irai me chercher une chambre » quelque part,... car je ne veux plus loger » dans celle;... non, non, je ne veux plus » du voisinage de mademoiselle Zélie!... les » hommes sont si faibles!... si!... mais je sau- » rai ne plus l'être!... je dois être fidèle à mon » Eugénie!... »

Avant de s'éloigner, Adolphe veut passer encore une fois devant la boutique, et y jeter un dernier regard. Bidois, qui a reconnu le jeune homme, regardant au travers des carreaux, quitte sa plume et son grattoir, et

vient d'un air goguenard se placer sur le seuil de la porte, où, sans oser regarder Adolphe, il tâche, en se pinçant les lèvres, et en prenant une prise de tabac, de donner à sa physionomie une expression maligne et moqueuse.

Les grimaces de Bidois attirent l'attention d'Adolphe; il brûle de le questionner, mais il n'ose;... et après avoir cherché un moment à lire dans les yeux du vieux commis, il s'éloigne rapidement, tandis que Bidois retourne à ses calculs, enchanté de ce qu'il vient de faire.

Adolphe court chez la portière qui s'est chargée de sa lettre pour Jeanneton. Elle fait un cri en apercevant le jeune homme.

« Comment! vous v'là, monsieur!.... ah! » vous avez été bien long-temps absent!.... » — Je ne pouvais quitter mon père, madame » Remy;... et il est mort dans mes bras... » — Pauvre cher homme!..... et de quoi » est-il mort?... — Ah! je vous conterai cela » plus tard, madame Remy; mais de grâce, » veuillez me dire si vous avez remis à Jeanne-

» ton ce billet... — Vot' lettre? oui, monsieur;
» oh! j'la lui ai donnée à elle même, le
» soir de vot' départ. — Ah! je vous remercie;
» me voilà plus tranquille!... Et quelles nou-
» velles dans ce quartier, madame Remy?
» chez M. Moutonnet?... — Quelles nou-
» velles? ah! ma foi, depuis six semaines il
» n'y a rien eu de nouveau! — Depuis six se-
» maines? est-ce qu'à cette époque il s'est
» passé quelque chose d'extraordinaire? —
» Mais le mariage de mamzelle Eugénie, v'là
» tout!... — Le mariage d'Eugénie?... —
» Oui,... le mariage... Mais qu'avez-vous donc,
» monsieur? comme vous pâlissez!... — Non,
» non; ce n'est rien;... mais vous vous trom-
» pez sans doute, madame Remy, ce ne peut
» être d'Eugénie,... de la fille de M. Mouton-
» net, que vous voulez parler?... — Mais si,
» monsieur, mademoiselle Eugénie Mouton-
» net. Pardi! je la connais ben! le mariage
» s'est fait à Saint-Nicolas... Asseyez-vous
» donc, monsieur; comme vous tremblez!...
» vous allez vous trouver mal, c'est sûr;...
» buvez un peu d'eau,... un peu de vin... —

» Non,... non, madame;... ce n'est rien,...
» je me sens mieux,... cela va se passer...—
» Pauvre jeune homme!... ça me fait peur de
» le voir comme ça!..... c'est un étourdisse-
» ment,... la fatigue peut-être!... ces jeunes
» gens vont si vite;... on a chaud, et puis...
» — Oui, madame,... c'est un étourdisse-
» ment;... mais cela se dissipe... Et quelle est
» la personne qui a épousé mademoiselle Eu-
» génie?—M. Dupont, épicier, rue aux Ours;...
» un gros, court, l'air un peu bête;... vous
» devez l'avoir vu... — Oui, oui,... je le con-
» nais... Ils sont mariés,... depuis six semaines,
» dites-vous? — Oui, monsieur; oh! c'est
» une noce qui a fait assez de bruit; on avait
» mis des bouquets aux têtes et aux queues des
» chevaux : vous entendez bien que tout le
» monde voulait voir ça!... et puis le marié,
» M. Dupont, avait une figure si drôle... —
» Je vous remercie, madame Remy, je n'en
» veux pas savoir davantage... — Vous vous en
» allez, monsieur?... et vot' paquet?... —
» Gardez-le encore, si cela ne vous gêne pas...
» — Oh! du tout, monsieur; et vous ne voulez

» plus rien faire dire à mamzelle Jeanneton? » elle est maintenant en service chez madame » Dupont; elle n'a pas quitté sa jeune mat- » tresse. — Chez madame Dupont!... — Oui, » monsieur, chez l'épicière. — Chez... Adieu, » madame Remy. — Vous ne voulez pas que » je lui dise rien? je la vois rarement; mais, » pour vous obliger, je... — Non, non, je n'ai » plus rien à lui dire; je vous remercie. »

Adolphe sort de chez la portière et s'éloigne de la rue Saint-Martin, sans passer cette fois devant la boutique de madame Moutonnet. Il marche précipitamment, et sans avoir de but, sans savoir où il va; il ne cherche maintenant qu'à s'éloigner de la demeure d'Eugénie, il la fuit avec autant d'empressement qu'il en mettait à s'en rapprocher quelques heures auparavant.

La nuit est venue, Adolphe marche toujours, une seule pensée l'occupe : elle est mariée!... à chaque minute il se redit ces mots, et il a peine encore à se persuader qu'une erreur ne l'abuse point, que ses oreilles ne l'ont point trompé. Cependant les détails que

lui a donnés la portière ne peuvent lui laisser aucun doute ; et d'ailleurs cette union n'était-elle pas projetée, ne devait-elle pas se faire ?... comment espérait-il l'empêcher ! il n'en sait rien lui-même, mais Eugénie lui avait juré de n'être qu'à lui !... Eugénie si tendre, si aimante, si sincère !.... a pu oublier Adolphe pour épouser Dupont !

Il ne se dit pas : on a pu l'y contraindre, il faillait obéir à ses parents, elle n'avait aucune force pour résister.

Il ne se dit rien de cela, car la jalousie rend injuste ; et loin de chercher maintenant des motifs pour excuser Eugénie, il l'accuse, il l'accable de reproches, il ne lui voit que des torts et ne songe pas aux larmes qu'elle a pu répandre, aux tourments qu'elle a dû éprouver ; mais l'amour est égoïste, il veut qu'on lui sacrifie tout, et ne tient aucun compte des pleurs qu'il fait verser.

« Que les femmes sont perfides ! se dit » Adolphe ; épouser ce Dupont, qu'elle di- » sait détester !... A peine suis-je éloigné, et » elle cède, et elle se marie, elle oublie tout

» ce qu'elle m'a promis à notre dernière en-
» trevue... Et alors combien elle paraissait
» m'aimer !... »

Tout en marchant, Adolphe se trouve, sans savoir comment, au bord de la rivière, auprès de Bercy. Ses jambes refusent d'aller plus loin, il s'assied à terre, en descendant au bord de l'eau. Un jeune homme et une femme sont assis un peu plus loin, se tenant tendrement entrelacés.

Le murmure de l'eau, le silence de la nuit, le vent qui souffle, la solitude du lieu, inspirent à Adolphe les plus tristes pensées et ajoutent à ses tourments.

Pour le couple amoureux, assis un peu plus loin, le bruit de l'eau est plein de douceur, le silence de la nuit a des charmes, le vent est un zéphir qui les caresse, et la solitude convient à leur tendresse et rassure leur amour.

Tout ce qui nous environne prend la couleur des sensations de notre ame, et ce qui charme l'homme heureux attriste quelquefois les regards du pauvre. Nos yeux voient les

beautés de la nature, mais notre cœur seul les sent, et un cœur souffrant se laisse difficilement charmer.

Les deux amants se donnent un baiser... Adolphe l'entend; il se lève, s'éloigne à grands pas : il ne peut plus supporter le tableau de l'amour heureux.

Des idées sinistres s'emparent de son esprit; il conçoit le projet de chercher au fond de l'eau la fin de ses tourments. Il s'arrête morne, pensif, devant cette eau qui coule à ses pieds... Il la regarde d'un œil sec, et déjà son ame s'élance d'avance dans l'immensité. « Que » ferais-je encore sur la terre? » dit-il, en souriant à l'idée du trépas; « elle ne m'aime » plus,... elle est à un autre,... elle ne peut » plus être à moi !... j'ai perdu mon père !... » je n'ai plus personne qui m'aime !... »

Et Adolphe fait un mouvement pour s'élancer dans l'eau; mais des bras l'entourent, le saisissent, le retiennent,... il se sent entraîner loin de là par deux personnes dont l'une ne quitte pas son bras, tandis que l'autre mouille sa main de larmes.

« Ah! monsieur! que faites-vous, qu'alliez-» vous faire? » lui dit une voix douce et émue, « mourir!... mourir si jeune,... vous aban-» donner au désespoir. Ah! c'est bien mal, » monsieur! est-ce qu'il n'y a pas une provi-» dence, est-ce qu'il faut jamais en douter!... » Ah! c'est bien mal! dis-lui, Charles, dis-lui » donc que c'est affreux de vouloir se tuer.

» — Allons, monsieur, dit l'autre per-» sonne, revenez à vous; chassez ces idées-» là.... et reprenez courage... Si c'est le be-» soin, la misère,... ah! nous ferons pour vous » tout ce que nous pourrons!... Songez, mon-» sieur, à vos parents, à votre mère... — Je » n'ai plus de parents,.. je n'a point d'amis... » une seule femme... mais elle ne m'aime » plus... — Eh bien! monsieur, nous vous » aimerons, nous serons vos amis, nous, n'est-» ce pas, Charles? et vous verrez que vous » n'avez pas tout perdu!... »

Adolphe regarde les personnes qui lui parlent : c'est un jeune homme de vingt ans, dont le costume annonce un simple artisan, c'est une femme qui en paraît à peine seize,

et vêtue en modeste ouvrière. Ce sont eux qui étaient assis loin d'Adolphe ; ils l'ont vu se lever précipitamment ; sa démarche, le désordre de sa mise, les mots entrecoupés qui lui échappaient, ont fait naître en leur cœur un secret pressentiment : ils ont suivi Adolphe et sont arrivés assez à temps pour l'empêcher d'accomplir son fatal dessein.

Les jeunes gens entourent Adolphe, lui serrent les mains, le regardent avec le plus touchant intérêt. Adolphe, ému, attendri, sent qu'il peut encore éprouver de doux sentiments ; sa poitrine se gonfle, un torrent de larmes s'échappe enfin de ses yeux, et le jeune couple mêle ses pleurs aux siens.

« Dites, ah ! dites-moi, monsieur, que vous » ne songez plus à la mort... que vous ne vou- » lez plus mourir, » dit la jeune femme à Adolphe, « que vous n'aurez plus de ces vilai- » nes pensées-là !...

» — Non,... non, mes amis,... mes bons » amis !... vous venez de me faire sentir que » mon cœur peut encore éprouver quelques » douces sensations sur la terre,... hélas ! je

» ne le croyais plus!... mais les larmes que » vous m'avez fait répandre viennent de me » soulager... — Pleurez!... ah! pleurez, cela » fait du bien!... — Venez avec nous, mon- » sieur, vous nous conterez vos peines, cela les » adoucira. — Oh! tu as raison, Charles, il » ne faut pas qu'il nous quitte cette nuit, il » restera chez nous;... d'ailleurs, il nous a ap- » pelés ses amis, il verra que nous sommes » dignes de l'être. »

Le jeune homme et sa compagne prennent chacun un bras d'Adolphe, et on se met en marche. Adolphe se laisse conduire; son cœur, plein de reconnaissance pour l'intérêt que lui témoignent ces jeunes gens, se sent déjà disposé à les aimer.

« Nous ne sommes pas bien riches, » dit en route la jeune femme à Adolphe : « Char- » les, mon mari, est graveur; et moi, je brode; » mais nous sommes bien heureux!...

» — Vous êtes mariés, dit Adolphe en les » regardant tous deux avec surprise. — Oui, » monsieur, il y a bientôt cinq mois!.... Ah! » monsieur est peut-être étonné de nous avoir

» vus, Charles et moi, assis tout seuls au bord » de l'eau,.... mais nous sommes si bien ensemble dans les endroits solitaires,... nous » aimons tant à nous parler d'amour, que » nous ne nous promenons pas où il y a du » monde; voilà pourquoi on nous prend encore » pour des amants; mais, quoique mariés, » nous le serons toujours, n'est-ce pas, Char- » les? — Oui, ma chère Louise; est-ce que » l'on peut se lasser d'être heureux? »

Adolphe admire l'union de ces jeunes époux, et soupire en songeant à Eugénie. C'est comme cela qu'il espérait vivre avec elle!...

On arrive rue Saint-Paul, c'est là que demeurent les jeunes gens. Il font monter Adolphe à un quatrième étage, et il entre dans un petit logement bien simple, mais arrangé avec goût, et où règnent partout l'ordre et la propreté. On le fait asseoir; et pendant que le jeune homme fait du feu dans une cheminée, la jeune femme dresse une table, prépare un souper frugal; en un moment tout cela est terminé, et Adolphe se trouve assis à table entre ses nouveaux amis.

« Eh bien ! » lui dit Louise en lui prenant la main, « ne trouvez-vous pas encore quel-» ques charmes à l'existence? — Ah! mes » amis, » dit Adolphe en les regardant avec attendrissement, « je sens maintenant combien » j'étais coupable : tant que l'honneur nous » reste, on ne doit point disposer de sa vie!... » c'est une lâcheté de ne point savoir souffrir; » je rougis de ma faute!... et quand vous sau-» rez que c'est pour une femme... — Ah! mon-» sieur, cela n'est pas raisonnable, dit Charles. » — Quoi! c'est pour une femme... dit Louise! » ah! c'est différent,... je vous pardonne alors... » quoique cela soit toujours une folie; mais » c'est bien d'aimer quelqu'un comme cela... » Ah! c'est très-bien!.. cependant se tuer,... » c'est trop fort, car il n'y a plus d'espérance » alors, et tenez, en amour, il faut toujours » en avoir,.. mais contez-nous vos chagrins, » vos peines,.. ne nous cachez rien... »

Adolphe fait le récit de ses amours, il n'omet rien depuis la Saint-Eustache jusqu'à son retour de Senlis. Le jeune couple l'écoute avec attention. « Ah! c'est bien mal, dit Charles,

» de s'être mariée malgré tout ce qu'elle vous
» avait promis, oubliez-la, monsieur Adolphe,
» oubliez-la, il faut suivre son exemple. —
» Mais cependant, dit Louise, si on a forcé
» cette pauvre Eugénie,.. si sa mère l'a voulu,
» que vouliez-vous qu'elle fît?.... Une jeune
» fille ne fait pas ses volontés... et puis, vous
» n'étiez pas là! — Mais, ma chère amie, on
» aurait dû lui écrire, puisque Jeanneton le
» savait à Senlis... — Oui, mais il n'aurait
» pas quitté son père mourant,... n'est-ce pas,
» monsieur Adolphe?... — Oh! sans doute!...
» tenez, mes amis, je vais tâcher de l'oublier...
» — Vous ferez bien, dit Charles, une femme
» qui en épouse un autre ne mérite pas nos
» regrets!... vous en trouverez mille qui vous
» consoleront! — Fi, monsieur Charles, que
» c'est vilain ce que vous dites là, dit Louise à
» son mari; si on m'avait forcée d'en épouser
» un autre que toi, tu te serais donc bien vite
» consolé... — Oh! non;... mais... enfin, tu
» veux donc qu'il se chagrine constamment?
» — Je veux.... je veux.... qu'il l'oublie, oui...
» mais qu'il l'aime toujours un peu.

» — Vous n'avez point de logement pour » ce soir, dit Charles, vous coucherez chez » nous... Louise, ôte un matelas de notre lit, » et mets-le dans cette pièce-ci... — Oui, tout » de suite... — Mais cela vous gênera, mes » amis, dit Adolphe. — Nous gêner!.... au » contraire, cela nous fait plaisir de vous gar- » der plus long-temps... — Je coucherai sur » une chaise, je ne veux pas que vous défas- » siez votre lit... — Oh! notre lit est toujours » assez doux, » dit Louise en souriant; et en un instant le lit est préparé.

Les jeunes gens souhaitent le bonsoir à leur nouvel ami, et l'engagent à prendre du repos. Ils se retirent dans leur petite chambre à coucher, qui est pour eux le temple du bonheur, et Adolphe se dit en soupirant : « le joli mé- » nage!... »

Le lendemain matin, Adolphe, que la fatigue d'une longue route et les secousses de la veille ont enfin endormi, voit à son réveil Louise qui travaille déjà à côté de son mari.

« Je vais vous quitter, mes bons amis, dit » Adolphe, mais je vous demande la permis-

» sion de venir vous voir souvent, le tableau » de votre bonheur et votre amitié seront dé- » sormais mes plus douces jouissances.

» — Ah! nous l'espérons bien, que vous » viendrez nous voir, ce serait beau de nous » oublier!... Qu'allez-vous faire maintenant? » dit Charles, avez-vous besoin d'argent? je » n'en ai guère, mais cependant je puis encore » partager avec vous. — Je n'en ai pas besoin, » mes amis, mon modeste héritage, réuni à ce » qui me restait, me fait encore possesseur de » près de six cents francs; avec cela, vous le » le voyez, je puis attendre que j'aie trouvé un » emploi, et je vais d'abord louer un petit » logement... — Ah! tâchez que ce soit près » de nous. — Bah!... dit tout bas Louise, je » gage bien que ce sera près d'Eugénie!... »

Adolphe embrasse ses nouveaux amis, leur promet de les revoir bientôt, et les quitte moins malheureux que la veille. « Maintenant, se » dit-il, je sais qu'il y a encore des cœurs qui » répondent au mien. »

CHAPITRE III.

Entrevue devant témoins.

Après avoir vu des logements dans le Marais où il les trouve trop tristes; dans la Chaussée-d'Antin, où il les trouve trop chers; et dans le faubourg Saint-Germain, où il se trouve trop éloigné de ses jeunes amis, Adolphe revient vers ce quartier qu'il a juré de fuir; il tourne et retourne dans la rue Saint-Martin, près de la rue aux Ours, puis il dit : « Que m'importe » qu'elle demeure de ce côté, j'espère bien ne » jamais la rencontrer; mais il ne faut pas, à » cause de cela, m'éloigner d'un quartier qui » m'est commode,.... où j'ai mes habitudes, » où, par quelques connaissances, j'espère » trouver une place. Pourquoi me gêner!....

» Le petit hôtel où j'ai logé me convenait;
» probablement mademoiselle Zélie ne l'ha-
» bite plus;.... je me rappelle maintenant
» qu'elle devait déménager; allons nous en
» assurer, et, si elle n'y est plus, reprenons ma
» petite chambre. »

Adolphe se rend donc à son dernier logement; il apprend qu'en effet la jeune danseuse a depuis long-temps quitté la maison; alors, après avoir été chercher ses effets chez Mme Remy, il reprend possession de son ancien domicile.

Mais, dans cette petite chambre, l'image d'Eugénie est toujours avec lui; il se rappelle leur dernière entrevue; il se reporte ensuite au bois de Romainville, où les plus douces promesses furent échangées, où il a lu dans les yeux de son amie le plus tendre amour. Il reste un moment plongé dans sa rêverie, tout entier à ses souvenirs.

Tout-à-coup il se lève brusquement, jette loin de lui la chaise sur laquelle il était assis; puis, prenant son chapeau : « Oublions tout
» cela, s'écrie-t-il; n'y pensons jamais!....
» Sortons, afin de me distraire, et d'éloigner

» d'inutiles regrets.... Je triompherai de ma » faiblesse;.... oui, je montrerai de la force, » de la fermeté; je l'oublierai. »

Il sort en disant cela; il marche à grands pas, mais il tourne toujours dans le même cercle; enfin il se trouve dans la rue aux Ours.

« Avant de l'oublier tout-à-fait, se dit-il, si » je me donnais le plaisir de la voir encore » une fois,... seulement pour l'humilier, pour » la confondre, pour qu'elle voie bien dans » mes yeux tout le mépris,.... toute l'indiffé- » rence qu'elle m'inspire maintenant... Oui, » ce projet est fort bon;... elle verra du moins » que je ne m'affecte pas de sa trahison;..... » elle en aura peut-être quelque dépit, et je » serai vengé. »

Adolphe, charmé d'avoir un prétexte pour revoir Eugénie, se rend vers la demeure de Dupont, en cherchant à se persuader qu'il y va de son honneur de faire cette démarche qui doit montrer à celle qu'il aimait qu'il n'a plus d'amour pour elle.

Dupont venait de rentrer avec un exemplaire du Code civil, et il était assis dans son

comptoir, où il apprenait par cœur les articles 212, 213 et 214, afin de pouvoir les citer à sa femme.

Adolphe entre brusquement dans la boutique; il regarde dans le comptoir, il porte ses yeux de tous côtés, et n'aperçoit point Eugénie; il reste immobile au milieu des deux garçons qui lui demandent ce qu'il faut lui servir, et auxquels il ne répond pas.

« Servez donc monsieur, Joseph, » dit l'épicier sans lever les yeux de dessus son livre. « C' monsieur ne dit pas ce qu'il veut, not' » bourgeois. »

La voix de Dupont frappe Adolphe; il revient à lui, il balbutie quelques mots, et cherche ce qu'il va dire; l'épicier lève les yeux enfin, et quoiqu'il n'ait vu Adolphe que le jour de la Saint-Eustache, il le reconnaît.

« Eh!.... j'ai le plaisir de connaître mon- » sieur!.... A la fête de M. Moutonnet,..... » au bois de Romainville,... monsieur se sou- » vient-il,... j'avais une culotte jaune,... nous » avons eu une querelle avec les paysans?....

» — Oui,.. oui, monsieur, je me le rap-

» pelle parfaitement, » répond Adolphe en s'approchant du comptoir, « et je ne vous » avais pas oublié; votre figure m'était tou- « jours présente. — Ah! monsieur, vous êtes » bien honnête!.... — J'ai appris votre ma- » riage,... et.... passant devant votre maga- » sin, je venais vous faire mon compliment... » — Ah! monsieur, je suis bien sensible!.... » donnez-vous donc la peine de vous asseoir... » —Oh! je vous remercie,.... je ne puis... — » — Vous resterez bien un moment.... Vous » connaissiez mon épouse? c'est mademoiselle » Eugénie Moutonnet, fille unique du passe- » mentier. A la fête du papa, vous avez plusieurs » fois dansé avec elle;..... et vous souvenez- » vous, en jouant à cache-cache,... vous vous » étiez perdus tous les deux? — Oui, mon- » sieur; en effet,.. je me rappelle.... — Ah! » c'est une jolie femme, que mon épouse; » c'est une femme charmante!.... mais, » comme dit M. le commissaire, *la tête an-* » *guis*,.... pourvu qu'il n'y ait pas quelque » disgrâce.... Mais chut! silence!... ne par- » lons pas de cela!... — Il y a six semaines

» que vous êtes marié, monsieur ! — Oui, à
» peu près ;.... oh ! c'est comme si c'était ce
» matin !.... Prenez garde, ne vous appuyez
» pas sur ce tonneau ; on m'en a déjà dé-
» foncé deux en me donnant une sérénade....
» Votre femme,... mademoiselle Eugénie,...
» n'est pas dans votre boutique?... — Non,
» non; elle ne veut pas y venir; ah ! les jeunes
» femmes ont des caprices !.... des idées ba-
» roques !... la mienne en a de fort singu-
» lières ! elle a reçu une éducation si sévère !...
» mais j'étudie dans ce moment-ci quelques
» petits articles, qui, j'espère, arrangeront
» tout cela. Ma femme m'adore, monsieur ; eh
» bien ! croiriez-vous qu'elle ne veut pas en
» convenir... — Elle vous adore?.... — Oui,
» monsieur ; j'en suis persuadé ; quoiqu'elle
» dise.... Prenez garde, vous allez renverser
» tous mes rouleaux de sirop.... — Je vous
» félicite, monsieur, de votre bonheur... —
» Ah ! monsieur, puisque vous connaissez
» mon épouse, vous ne serez pas fâché de lui
» faire aussi votre compliment, car vous n'é-
» tiez pas à notre noce ; je ne sais pourquoi

» madame Moutonnet vous a oublié..... Ah ! » nous nous y sommes ce qui s'appelle amu- » sés !... je puis dire que c'est une noce qui a » été remarquée !.... Faites-moi l'honneur » de monter avec moi, je vais vous présenter à » mon épouse.... — A votre....? non, mon- » sieur, non... je ne puis. — Si fait, si fait; » vous ne resterez qu'un instant, le temps de » lui dire bonjour; je suis persuadé qu'elle » sera fort aise de vous voir.... »

Adolphe ne sait ce qu'il doit faire ; il brûle de voir Eugénie,... il n'ose suivre Dupont ;... pendant qu'il est indécis, l'épicier le prend par la main et le fait monter à l'appartement de sa femme. Adolphe est tremblant, il respire à peine... il n'a pas la force de résister.

Eugénie était seule dans sa chambre, Jeanneton venait de sortir. La jeune femme travaillait en se livrant à ses pensées, et quelquefois, sans qu'elle s'en aperçût, sa main s'arrêtait, son aiguille restait immobile, et Eugénie, les yeux toujours fixés sur son ouvrage, croyait travailler encore; son corps était là, mais son esprit était ailleurs.

Tout-à-coup elle entend monter l'escalier, elle reconnaît la voix de son époux, elle croit qu'il est avec quelque marchand de ses amis, et cependant elle éprouve un trouble, un saisissement qu'elle ne peut définir et que jamais la présence de son mari ne lui a fait connaître. On approche de sa chambre;... d'où vient qu'elle frémit, que son cœur bat avec tant de violence?...

« Madame, » dit Dupont en entrant, « je » vous présente... » Eugénie a levé les yeux, elle a reconnu Adolphe; elle pousse un cri déchirant et tombe sur le parquet.

« Allons!... voilà encore une attaque, » s'écrie Dupont, en frappant du pied d'un air désespéré, « cette femme-là passe son temps » à se trouver mal!... c'est désolant; mon- » sieur, depuis que nous sommes mariés, elle » n'en fait pas d'autres!... Et Jeanneton, qui » n'est pas là!... que faire!... Je descends » chercher des gouttes... de l'eau... de... Ne » la quittez pas, monsieur, je vous en prie, » ne la quittez pas... »

L'épicier descend quatre à quatre l'escalier,

et déjà Adolphe est à genoux près d'Eugénie; il soutient sa tête, il presse ses mains, il l'appelle, mais elle ne l'entend pas, elle ne rouvre point les yeux, et ses traits charmants sont couverts d'une pâleur effrayante.

« Ah! malheureux!... qu'ai-je fait! » s'écrie Adolphe désespéré, « je l'ai tuée,... je lui ai » donné la mort...

» — Voilà des gouttes, voilà de la fleur d'o- » range, » dit l'épicier qui accourt suivi d'un de ses garçons.

« — Eugénie!... chère Eugénie!... ré- » ponds-moi, je t'en supplie, » dit Adolphe, soutenant toujours la jeune femme qu'il presse dans ses bras et repoussant Dupont et Joseph qui lui présentent les petites bouteilles et des morceaux de sucre.

« Barbare!... je n'ai point eu pitié de sa » faiblesse... — Qu'est-ce que vous dites donc, » monsieur?... — Mon Eugénie!... — Son » Eugénie?... qu'est-ce que cela veut dire, » Joseph? — Daigne jeter encore les yeux sur » ton Adolphe... — Son Adolphe!... est-ce » que ce jeune homme devient fou?... — Dis-

» lui que tu l'aimes encore... — Dis donc, » Joseph, il veut que ma femme lui dise qu'elle » l'aime... Comprends-tu cela?... — Mon- » sieur, c'est de l'éther qu'il faut lui faire res- » pirer...

» — Elle ne m'entend pas, » dit Adolphe en repoussant de nouveau les petites bouteilles qui vont se briser sur le parquet. « Elle ne veut » plus me voir... — Monsieur, je trouve bien » singulier!... — Monstre! » s'écrie le jeune homme en se relevant et s'avançant furieux sur Dupont qui recule effrayé. « Barbare!..... » c'est vous qui êtes l'auteur de tous nos » maux!...—Monsieur!...monsieur!... qu'est- » ce que vous avez donc?... — Vous vous êtes » fait un jeu de ses larmes!... de nos tour- » ments... — Comment, monsieur?....je n'ai » rien fait... — Mais tremblez!... c'est sur » vous que retombera toute ma fureur!... — » Ah! mon Dieu! ce jeune homme a le trans- » port!... Joseph, viens donc le retenir, il » veut m'étrangler. »

Adolphe ne sait plus ce qu'il fait; il vient de saisir l'épicier à la gorge, celui-ci crie, et

le garçon, épouvanté et n'osant s'approcher d'Adolphe, prend le parti d'aller chercher du secours.

Heureusement Jeanneton arrive dans ce moment; elle voit Eugénie étendue à terre sans connaissance, et Adolphe hors de lui, tenant dans un coin de la chambre le pauvre Dupont que la frayeur a déjà rendu violet.

Le plus pressé est de dégager l'épicier qui crie à l'assassin. Jeanneton court à Adolphe, s'empare de lui : « Que faites-vous, monsieur, » lui dit-elle à l'oreille, vous voulez donc per- » dre ma pauvre Eugénie.... Éloignez-vous, » éloignez-vous bien vite, ou songez aux suites » de tout ceci... Au nom de ma chère mai- » tresse, partez, monsieur, je vous en sup- » plie. »

Jeanneton pousse Adolphe vers la porte, le jeune homme, qui n'a plus la tête à lui, se laisse emmener; il jette un regard sur Eugénie : « Ne craignez rien, je vous réponds » d'elle, » lui dit Jeanneton. Adolphe cède enfin et quitte l'appartement; il descend l'escalier comme un fou, traverse la boutique

sans voir autour de lui. « Prenez garde, prenez » garde, » crie Joseph aux personnes qui sont en bas, « il a le transport, et il est méchant » comme un âne!... »

Tout le monde s'écarte du passage d'Adolphe, qui est bien loin avant que l'on se soit décidé à courir après lui.

Dès qu'Adolphe est éloigné, Jeanneton court donner ses soins à Eugénie, et Dupont se jette dans un fauteuil en desserrant sa cravate. « Tu » m'as sauvé, ma chère, dit-il à la bonne, sans » toi j'étais étranglé!..... le maudit jeune » homme... je ne sais ce qui lui a pris; il » appelait ma femme son Eugénie et moi un » barbare! conçois-tu cela, Jeanneton? — Eh! » monsieur, vous voyez bien qu'il est fou!... » qu'il ne sait ce qu'il dit... — C'est ce que je » me suis dit tout de suite.... Quelle diable » d'idée ai-je eue de le faire monter avec moi! » il était bien tranquille en bas, ça lui a pris » quand ma femme s'est évanouie;... et com- » ment va-t-elle, Jeanneton? — Oh! mal,... » bien mal, monsieur, et cette fois je crains » bien qu'il ne nous faille le médecin. »

La vue d'Adolphe a causé à Eugénie une telle révolution que tous les secours de Jeanneton ne peuvent parvenir à lui faire reprendre ses sens; on fait chercher le médecin, il déclare la jeune femme en danger. En effet, lorsqu'elle rouvre les yeux, une fièvre ardente la dévore, le délire s'est emparé d'elle, la pauvre Eugénie est pendant quinze jours dans le plus grand péril.

Jeanneton ne quitte pas sa maîtresse, jour et nuit elle est à ses côtés. Dupont, fort affligé de l'état de sa femme, n'épargne rien pour qu'elle ait tous les secours de l'art. Monsieur et madame Moutonnet viennent s'informer de la santé de leur fille; le père pleure sur son état, madame Moutonnet, toujours froide, toujours sévère, ne laisse rien paraître, mais il faut présumer qu'elle gémit intérieurement : une mère pourrait-elle voir avec indifférence les souffrances de son enfant?

Enfin la jeunesse, la nature triomphent. Eugénie est sauvée, mais le médecin déclare que la convalescence sera longue et exigera les plus grands ménagements.

Dupont, tranquille sur les jours de sa femme et prévoyant, d'après la longueur que doit avoir sa convalescence, qu'il a tout le temps d'apprendre par cœur les articles du Code civil, se décide à entreprendre un voyage utile à son commerce, et qu'il a différé jusqu'à ce jour. C'est dans le midi qu'il doit se rendre, et comme les opérations qu'il va faire peuvent le retenir long-temps absent de chez lui, il place une personne fidèle dans son comptoir. Après avoir recommandé à Jeanneton la santé de sa femme, Dupont monte en diligence et s'éloigne de Paris.

En sortant de la demeure de Dupont, Adolphe reste quelque temps sans savoir où il est et où il va; mais enfin le grand air calme ses sens, il revient à lui et se dirige alors vers la rue habitée par ses nouveaux amis : il sait que c'est près de Charles et de sa femme qu'il trouvera des consolations. — « Ah! mon Dieu, » dit Louise en le voyant arriver encore tout en désordre, « qu'y a-t-il donc de nouveau? » qu'avez-vous fait depuis ce matin?... regarde » donc, Charles, comme il a l'air effaré. »

Adolphe raconte ce qui vient de lui arriver.

« Ah ! mon Dieu, le drôle d'homme que ce » M. Dupont, dit Louise ; mais est-il bête !... » vouloir à toute force vous mener chez sa » femme ; et cette pauvre Eugénie qui se trouve » mal ! ah ! ça ne m'étonne pas !.... quelle ré- » volution votre vue a dû lui causer !.... Ah ! » tenez, monsieur Adolphe, il ne faut plus » faire de ces choses-là. Celle que vous aimiez » est mariée, il ne faut plus la voir, n'est-ce » pas, Charles ? vous la feriez mourir, cette » pauvre petite femme !... et auriez-vous été » bien avancé si vous aviez étranglé son mari... » qui a l'air d'un bon homme au fond ; non, » monsieur, non, il ne faut plus recommencer, » ça serait très-mal.... — Vous avez raison, » Louise, je ne la verrai plus, je la fuirai, je » vous le promets ; d'ailleurs, je suis bien cer- » tain qu'elle ne m'aime plus,... elle s'est éva- » nouie, parce que la surprise,... l'émotion,... » un mouvement de repentir peut-être.... Du- » pont m'a dit qu'elle l'adorait !... — Oui, » monsieur, oh ! ça m'en a tout l'air, effecti- » vement ! mais, qu'elle l'adore ou non, devez-

» vous pour cela troubler son repos, chercher
» à la rendre encore plus malheureuse dans
» son ménage?.... Croyez-vous que ça serait
» beau, monsieur? et si elle avait eu un autre
» mari, un homme jaloux qui vous eût en-
» tendu l'appeler votre Eugénie, et lui, mon-
» stre et barbare! pensez-vous qu'il aurait pris
» cela aussi tranquillement? et quand même
» elle aurait été inconstante, est-ce donc une
» si belle vengeance de chercher à perdre une
» femme dans l'esprit de son mari;... ça serait
» vilain!.... bien vilain!... mais vous me ju-
» rez que cela ne vous arrivera plus... — Oui,
» Louise, oh! je vous le jure... Mais, avant
» de l'oublier tout-à-fait,... je voudrais ce-
» pendant savoir comment elle est mainte-
» nant;... je l'ai laissée sans connaissance...
» et, quoiqu'elle ne m'aime plus, je sens que
» je m'intéresse encore à elle! — Oh! pour
» ça, c'est trop juste! mais ça me regarde, et
» je me charge de ce soin;... bientôt vous au-
» rez de ses nouvelles... — Quoi, vous auriez
» la bonté... — La bonté! belle bonté vrai-
» ment!... d'aller s'informer de l'état de cette

» jeune femme; ne v'là-t-il pas une chose bien » merveilleuse... D'ailleurs, monsieur, je m'y » intéresse aussi, moi, à cette pauvre Eugénie, » et je suis bien aise de savoir.... Tu le veux » bien, n'est-ce pas, Charles?... »

Charles n'a jamais d'autre volonté que celle de sa femme. Louise met à la hâte un petit bonnet, un fichu sur son cou, renoue le cordon de son tablier noir, donne un petit coup-d'œil au miroir, un baiser à Charles, et part en disant à Adolphe : « Attendez-moi ici, je ne » serai pas long-temps... »

Adolphe reste auprès du jeune graveur, et pendant que celui-ci travaille, il lui parle d'Eugénie, toujours d'Eugénie, qu'il ne verra plus, qu'il évitera avec le plus grand soin, qu'il veut enfin oublier entièrement, et à laquelle il pardonne son inconstance, faisant encore des vœux pour son bonheur et son repos, qu'il jure de ne plus troubler. Charles répond à Adolphe, en lui parlant de Louise, de ses qualités, de ses vertus, de son esprit, de ses attraits; du plaisir qu'il goûte dans son heureux ménage. Ils ne s'aperçoivent pas qu'au-

cun d'eux ne répond à l'autre; ils causeraient comme cela pendant la journée entière.

Louise revient toute essoufflée. La jeune femme est entrée dans la boutique de l'épicier, et, tout en faisant quelques emplettes, elle a appris des nouvelles, ce qui n'était pas difficile, car l'aventure du matin avait mis en mouvement toutes les cuisinières du quartier. On court chez Dupont pour écouter le récit de Joseph, lequel raconte à qui veut l'entendre, et toujours avec quelque circonstance nouvelle, l'arrivée d'un jeune homme qui est devenu fou subitement, ce qui a fait évanouir madame Dupont, et a manqué de causer la mort de son mari.

Enfin Louise sait que la jeune femme est fort mal; elle se garde bien de dire cela à Adolphe, de crainte qu'il ne fasse quelque nouvelle folie, elle le rassure, au contraire, sur l'état d'Eugénie, mais elle se promet bien d'aller en secret s'informer de sa situation.

Adolphe, un peu plus tranquille, retourne chez lui. Il cherche, en se livrant à la lecture, à l'étude, l'oubli d'une passion qui est désor-

mais sans espoir. C'est auprès de Charles et de Louise qu'il va passer une partie de son temps; ces jeunes amis se font un plaisir de le distraire, de le consoler, et lui donnent les preuves de la plus touchante amitié.

Louise, qui est retournée en secret plusieurs fois chez Dupont, sait qu'Eugénie est enfin hors de danger, et tranquille désormais sur le sort de cette jeune femme, elle ne s'occupe plus qu'à consoler son amant.

La triste Eugénie entre en convalescence, la bonne Jeanneton en éprouve la plus douce joie, la santé de sa maîtresse est le prix de ses soins. Cependant Eugénie, tout en lui témoignant sa reconnaissance, ne paraît conserver qu'à regret une existence qui n'a plus de charmes pour elle.

Ce n'est pas sans beaucoup d'effort que Jeanneton lui fait suivre exactement le régime ordonné par le médecin. La pauvre servante se désole de voir sa maîtresse plus triste que jamais, elle ne sait que faire pour la ranimer. La vue d'Adolphe a rouvert toutes les blessures d'Eugénie: « Que pense-t-il de moi! » répète-

t-elle souvent à Jeanneton; « combien il doit » m'accuser!...

» — Elle sera triste tant qu'elle l'aimera, se » dit Jeanneton; elle l'oubliera peut-être, si » elle sait qu'il lui a été infidèle; oui, je crois » que c'est le meilleur moyen de la guérir. »

Jeanneton se décide à raconter à sa maîtresse ce qu'elle a vu, et comment Adolphe se conduisait loin d'elle : « Il n'a pas le droit de vous » accuser, dit-elle à Eugénie; et il ne mérite » vraiment pas que vous vous chagriniez » comme cela. »

Elle dit enfin tout ce qu'elle sait, tout ce qu'elle a vu. Eugénie tremble et pâlit en l'écoutant; mais bientôt elle se remet, se calme, et répond à sa bonne en souriant : « Tu t'es » trompée, Jeanneton, ce n'était pas lui... — » Comment ce n'était pas lui!... — Non; tu » t'es trompée, te dis-je; Adolphe m'aimait » trop pour m'oublier!... ah! je connais son » cœur!... — Mais quand je vous dis que je » l'ai vu,... vu de mes yeux... — Tu as cru » le voir... — Cru!... ah! pardi, v'là qu'est » fort, par exemple!... — Tu avais vu cela,

» et tu ne me l'as pas dit plus tôt?... — Dame, » je craignais alors de vous affliger... — Bonne » Jeanneton, je devine tes motifs ; tu as in- » venté aujourd'hui cette histoire, parce que » tu penses que j'en oublierai plus vite Adol- » phe ! — Comment j'ai inventé...! — Va, je » te remercie de tout ce que ton amitié t'ins- » pire, mais n'accuse point Adolphe, ne cher- » che pas à lui donner des torts imaginaires !... » je tâcherai de ne plus l'aimer, mais je l'es- » timerai toujours.

» — Allons, se dit Jeanneton, il n'y a pas » moyen de lui faire croire la vérité!.... et à » moins qu'elle ne voie de ses deux yeux.... » Ma fine, je le voudrais maintenant. »

L'âme aimante et pure d'Eugénie ne conçoit pas que l'on puisse être infidèle sans cesser d'aimer, et c'est ici le cas de dire comme Dupont : Cela tient à l'éducation sévère qu'elle a reçue.

CHAPITRE IV.

Madame Saint-Céran.

Le printemps est venu de nouveau charmer les yeux et réjouir les sens; tout s'embellit de son retour, tout se ranime, la terre reprend sa parure, les fleurs renaissent, les bois recouvrent leur feuillage, les prairies leur gazon, les oiseaux reviennent chanter l'amour, et les amants viennent, sous l'ombrage, faire ce que chantent les oiseaux.

Charles et Louise profitent du retour des beaux jours pour faire souvent des promenades champêtres, Adolphe les accompagne quelquefois ; mais quelquefois aussi, regardant les beaux yeux de Louise, et l'ardeur qui brille dans ceux de son mari, il les laisse aller seuls,

et se dit : « Il ne faut pas être toujours là, » je pourrais les gêner. » Adolphe se rappelle le baiser qu'il a entendu au bord de l'eau.

Et puis, Adolphe n'est pas toujours gai, car, en se promenant seul ou avec ses amis, il voit, malgré son économie, diminuer, chaque jour, sa modeste fortune, et quand il n'aura plus rien, que fera-t-il? il a trop de fierté pour vouloir accepter de l'argent de Charles, et, d'ailleurs, comment le lui rendrait-il? et emprunter quand on ne peut pas rendre, ce n'est plus emprunter. Adolphe court de côté et d'autre pour trouver de l'occupation, et il n'a encore obtenu que des promesses; mais on ne vit pas de promesses, et chaque jour la position du jeune homme devient plus inquiétante.

Louise et son mari cherchent à le distraire, à ranimer son courage; mais Adolphe craint que la vue de sa tristesse ne trouble le bonheur de cet heureux couple, et, par délicatesse, il va les voir moins souvent.

Il évite les promenades trop fréquentées, il craint d'y rencontrer Eugénie; d'ailleurs,

la solitude convient mieux à ses tristes pensées ; elle ne le distrait pas, il est vrai, mais il y a des moments où l'on n'a plus même la force de chercher à se distraire.

Adolphe vient de porter ses pas du côté du bois de Boulogne, et, las de sa route, il s'assied non loin d'un traiteur où les amants vont faire l'amour, et les ennemis la paix. Un joli cabriolet passe près de lui, et va s'arrêter devant le restaurateur. Adolphe, peu curieux de voir descendre ceux qu'il contient, se détourne, et, se livrant à ses réflexions, oublie bientôt le présent pour ne songer qu'au passé et à l'avenir.

Il est depuis près d'une heure plongé dans ses rêveries, lorsqu'un petit coup donné légèrement sur son épaule lui fait vivement tourner la tête. Adolphe aperçoit, près de lui, un petit jockey, de onze à douze ans, vêtu avec élégance, et dont la physionomie fine et spirituelle annonce déjà de la malice et l'habitude de l'intrigue.

« Que me voulez-vous ? » lui demande Adolphe. — « Chut !... » dit le petit jockey

en mettant un doigt sur sa bouche, « il faut » parler bas ;... tenez, prenez cela... »

En disant ces mots, le petit bonhomme lui présente un billet plié seulement : « Qu'est-» ce que c'est que cela ?... — C'est un billet » pour vous... — Et qui me l'envoie ? — Ma » maîtresse. — Quelle est votre maîtresse ? » Madame Saint-Céran. — Madame Saint-» Céran !... je ne connais personne de ce nom-» là. — Oh ! apparemment qu'elle vous con-» naît, elle ; mais je me sauve bien vite, car » si monsieur me voyait près de vous, cela » dérangerait tout... — Mais la réponse... — » On ne m'a pas dit d'en rapporter ; lisez, » lisez !.. »

Le petit jockey s'éloigne en courant, et Adolphe, fort étonné de l'air mystérieux du jeune messager, s'empresse d'ouvrir le billet, en disant : « Voyons donc ce que me veut » cette dame que je ne connais pas. »

Après avoir examiné une écriture assez peu lisible, Adolphe parvient à déchiffrer le billet suivant, qui paraît avoir été tracé à la hâte.

« Monsieur, j'ai des choses fort importantes

» vous communiquer, veuillez venir demain » chez moi, rue du Helder, n° 12, vous de- » manderez madame Saint-Céran. Je vous » attends entre onze heures et midi, ne vous » trompez pas d'heure! »

Il a. — Que peut-on avoir à me dire? je n'ai » jamais entendu parler de cette dame, se dit » Adolphe. Ah! c'est sans doute une personne » à qui l'on aura parlé de moi pour un em- » ploi.... Cette dame a peut-être besoin d'un » secrétaire;... d'après la tournure du jockey, » c'est une personne riche;.... mais ce qui » m'étonne, c'est que ce billet n'est pas fort » bien orthographié.... Ah! raison de plus » pour prendre un secrétaire : il y a des gens » fort riches qui ont oublié d'apprendre à » écrire! Allons, j'irai demain savoir ce que » me veut madame Saint-Céran. »

Cet événement distrait Adolphe de ses tristes pensées; il rentre chez lui, en songeant à l'air mystérieux du petit jockey, et en se disant : « Si c'est pour un emploi que l'on veut me » voir, comment se fait-il que l'on attende » que je me promène au bois de Boulogne

» pour me le dire!.... Nous saurons cela de-
» main. »

Le lendemain, Adolphe met ce qu'il a de mieux. Il frotte et brosse long-temps son habit, pour tâcher de déguiser son ancienneté, puis s'achemine vers la demeure qu'on lui a indiquée.

Il demande à la portière madame Saint-Céran. « Montez au premier, lui répond-on en » souriant; Madame est visible. »

Adolphe monte au premier, il sonne, le petit jockey vient lui ouvrir, et, d'un air malin, l'introduit dans un salon où Adolphe trouve une femme de chambre qui le prie, en souriant aussi, d'attendre un moment qu'elle ait prévenu sa maîtresse.

« Voilà des gens qui me font des mines bien » gracieuses, se dit Adolphe lorsqu'il est seul, » c'est d'un augure favorable. »

Il regarde autour de lui et admire l'élégance de l'ameublement; tout respire la richesse, partout la recherche, le goût, le luxe ont présidé à l'ornement de cette demeure.

« C'est à coup sûr une dame de distinc-

» tion; » se dit-il; mais le maudit billet sans orthographe lui revient à l'esprit et dérange toutes ses idées.

La femme de chambre revient. « Madame » vous attend, dit-elle à Adolphe, voulez-vous » me suivre? »

On lui fait traverser plusieurs pièces, on ouvre enfin la porte d'un boudoir charmant, la femme de chambre se retire après l'avoir fait entrer, et Adolphe se trouve vis-à-vis d'une dame, assise sur une ottomane, dans le négligé le plus galant, mais dont il ne peut voir la figure, parce qu'à son arrivée elle a tourné la tête d'un autre côté.

Adolphe reste debout au milieu de la chambre, il attend que cette dame l'invite à s'asseoir. Tout-à-coup un bruyant éclat de rire se fait entendre, et la dame, se levant brusquement, court dans les bras du jeune homme, qui reste pétrifié en reconnaissant la danseuse des boulevards dans madame Saint-Céran.

« Oui, c'est moi, » dit Zélie en riant de la surprise d'Adolphe; « j'étais bien sûre que je » te surprendrais! que je vous surprendrais,

» c'est-à-dire, car il faut être sur la cérémonie » avec vous... — Comment c'est vous... vous, » que je vois ici!... — Eh! sans doute, mon » bon ami; qu'est-ce qu'il y a donc de si éton- » nant?... J'ai fait fortune, voilà tout; dans » notre état, c'est assez commun... Mais viens » donc t'asseoir près de moi...»

Adolphe, tout étourdi de ce qu'il voit, se laisse conduire par Zélie sur l'ottomane où elle prend place à côté de lui.

« Et c'est à vous cet appartement?.— Sans » doute, il ne ressemble pas à la petite cham- » bre que j'habitais, n'est-ce pas?..... J'ai » trouvé un homme qui m'a donné tout cela, » et qui me fait mille écus par mois, sans » compter les cadeaux... Tu penses bien que » je n'ai pas pu le refuser... — Oh! je le con- » çois fort bien; cet homme-là assure votre » bonheur,... vous devez l'aimer beaucoup... » — Moi!... je le déteste... — Vous le dé- » testez! — A la mort! — Comment un » homme qui fait votre fortune?.... — Que » veux-tu! l'amour ne se commande pas. » Enfin, toi... vous, monsieur, qui ne m'avez

» jamais aimée, qui avez même eu la bonté » de me le dire,... qui ne vouliez pas seule- » ment m'ouvrir votre porte!.... car tu m'as » fait des choses indignes, en vérité, eh bien! » je t'adore... Oui, oh! vous avez beau hausser les épaules, c'est comme cela, monsieur, » je suis folle de vous, et il n'y a rien que je » ne fasse pour être un moment avec toi. »

Adolphe ne peut s'empêcher de rire de la déclaration de Zélie. « Ah! monsieur rit, dit- » elle, c'est bien heureux qu'il ne me repro- » che pas de l'avoir attiré chez moi!... — Il » est certain que si j'avais su que vous étiez » madame Saint-Céran... — Vous ne seriez » pas venu, n'est-ce pas?... Ah! que c'est ai- » mable!... mais je m'en suis bien doutée, » aussi je n'ai eu garde de me nommer. Hier » je t'ai aperçu au bois de Boulogne, assis au » pied d'un arbre, les yeux levés au ciel!... » rêvant sans doute à vos amours!... et, quoi- » que avec mon monsieur, je n'ai pu résister » au désir de vous écrire; nous entrions chez » le traiteur, je lui ai dit d'aller faire sa carte » en bas, et, pendant qu'il commandait un

» dîner bien succulent, moi, je suis entrée » dans un petit cabinet, j'ai bien vite écrit » mon billet pour monsieur, et mon petit cou- » reur dont je suis sûre, vous l'a porté,... et » je n'ai presque pas dormi de la nuit, tant » j'étais contente en pensant que je verrais » monsieur ce matin, monsieur, qui ne me » dit que des sottises, qui me repousse, qui » me fait la grimace,... mais c'est égal, c'est » peut-être parce que tu es comme cela que » je t'aime, que je t'adore, et que je veux » que tu m'aimes, malgré toi. »

Zélie termine son discours par des caresses qu'Adolphe trouve d'abord fort déplacées; mais la vertu d'un jeune homme ne résiste pas long-temps aux séductions d'une jolie femme. D'ailleurs Eugénie est mariée, et Louise recommande sans cesse à Adolphe de se distraire! et l'on sait bien de quel genre peuvent être les distractions d'un amoureux de vingt ans.

« Mais enfin, » dit Adolphe, après s'être distrait assez long-temps avec Zélie, « cet » homme qui t'entretient n'est donc pas aima-

» ble?... — Ah! l'horreur!... il m'ennuie à » périr!... il est affreux, laid, difforme, épou- » vantable! — Et vieux? — Il a cent ans! — » Ah! mon Dieu! — C'est un supplice pour moi » d'être avec lui! »

Comme Zélie achevait ces mots, la jeune femme de chambre accourt tout effarée.

« Qu'est-ce donc? dit Zélie. — Monsieur » qui arrive. Jules, qui était aux aguets à la » fenêtre, vient de le voir descendre de ca- » briolet,... il monte l'escalier maintenant... » — Ah! mon Dieu! que le diable l'emporte! » il ne vient jamais sitôt que cela... Mon ami, » il faut te cacher bien vite... — Me cacher? » je préfère m'en aller... — Impossible,... im- » possible à présent! il pourrait te voir sortir. » — Qu'est-ce cela me fait à moi, qu'il me » voie sortir... — Mais, moi, cela me fait » beaucoup; entre dans ce cabinet vitré, il n'y » va jamais, d'ailleurs j'ôterai la clef... — » Mais je ne me soucie pas... — Ah! mon bon » ami! pour un moment!... je te promets de » le renvoyer tout de suite,... tu ne voudrais

» pas me causer de désagréments... — Entrez, » monsieur,... entrez vite. »

Les deux jeunes femmes poussent Adolphe dans le petit cabinet qui tient au boudoir, et dont le vitrage est recouvert d'un rideau de soie jaune ; on l'y enferme, la femme de chambre se sauve lestement, et Zélie se rassied sur l'ottomane, où elle se donne l'attitude d'une personne souffrante, tandis que sa figure en prend aussi l'expression.

Adolphe prend son parti, et s'assied sur un petit meuble indispensable dans le cabinet de toilette d'une dame ; bientôt il se sent l'envie de connaître cet homme dont Zélie lui a fait un portrait si repoussant. Il s'approche de la porte vitrée, et, soulevant bien doucement un petit coin du rideau, il voit tout ce qui se passe dans le boudoir.

Zélie se tient la tête comme si elle souffrait beaucoup. La porte s'ouvre, Adolphe ne peut revenir de sa surprise en voyant entrer dans le boudoir un homme de trente ans environ, grand, bien fait, d'une figure charmante, d'une tournure fort élégante, et qui va s'as-

seoir près de Zélie, qu'il aborde avec le plus aimable sourire.

Adolphe se frotte les yeux, il croit se tromper!... il écoute : le jeune homme adresse à sa maîtresse les mots les plus tendres, l'accable de prévenances et de petits soins.

« Comment, vous êtes malade, ma chère » amie? » lui dit-il, en lui prenant la main et la serrant dans les siennes. « — Oh! oui,... » bien malade,... je souffre horriblement,... » je n'ai pas dormi de la nuit. — Mais hier » vous n'y pensiez pas! — Non, cela m'a pris » tout d'un coup!... Oh! c'est cruel de souf- » frir comme cela!... — C'est une migraine, » sans doute? — Oui,... j'ai mal à la tête,... » j'ai mal partout... — Pourquoi avez-vous » quitté votre lit... — Ah! je m'y ennuyais,... » je dors fort bien sur cette chaise longue... » — Que je suis contrarié! moi, qui espérais » passer la journée avec vous... — Ah, vous » voyez que c'est impossible!... — J'avais pris » une loge aux Variétés... — Vous irez sans » moi... — Sans vous je m'y ennuierai. Ah! » tenez, voilà quelques chiffons que je voulais

» vous offrir..... — Ah! voyons donc..... »

Le jeune homme tire de sa poche un petit cachemire charmant et un voile de dentelle qu'il pose sur les genoux de Zélie.

« Mais ils sont jolis vos chiffons,... fort jo-
» lis... — S'ils vous plaisent, je suis trop heu-
» reux! — Mais oui,... oui, ils me plaisent
» beaucoup, et je vous remercie!... »

La ci-devant danseuse daigne accompagner ces mots d'un demi-sourire, puis reporte ses mains à son front.

« Vous souffrez toujours, je le vois... —
» Horriblement,... je n'ai pas la force de par-
» ler... — Je vous laisse, tâchez de reposer
» un peu... Je reviendrai ce soir savoir com-
» ment vous allez... — Oh! il ne faut pas vous
» donner cette peine!... — Adieu, ma chère
» amie, ayez bien soin de vous... Je vais or-
» donner à Lucie et à Jules de ne point venir
» vous déranger, et de ne laisser pénétrer per-
» sonne jusqu'à vous. — Ah! je vous serai bien
» obligée. »

Le jeune homme donne un baiser à Zélie, puis sort en marchant sur la pointe du pied,

afin de faire le moins de bruit possible. Bientôt Lucie accourt annoncer qu'il est remonté en voiture, et Zélie va, en riant aux éclats, ouvrir la porte du petit cabinet.

« Eh bien! » dit-elle à Adolphe, qui la regarde avec étonnement, « tu l'as vu, tu le » connais maintenant. — Oui, et je n'y conçois rien... Quoi! c'est là cet homme si vieux, » si laid, si repoussant, si mal tourné!... — » Mon bon ami, il est tout cela à mes yeux, » parce qu'il *paie;* tiens, crois-moi, si jamais » il t'arrive de te ruiner pour une femme, ne » compte pas sur son amour.

» — Je ne crois pas que cela me serait arrivé, dit Adolphe, mais je te remercie de » l'avertissement. — Mais toi, Adolphe, toi » que j'aime véritablement,... tu n'es pas heureux, j'en suis certaine... — Qui vous fait » penser... — Eh! mon ami! nous voyons cela » d'un coup-d'œil, nous autres femmes; et ton » habit râpé, ton chapeau de l'année dernière » suffiraient pour m'en convaincre, quand la » mine que tu me fais maintenant ne me l'aurait pas prouvé!... — Où voulez-vous en

» venir,... que vous importe l'état de ma for-
» tune? — Mais il m'importe beaucoup, vrai-
» ment, je veux que tu ne manques de rien,
» que tu sois heureux... Tiens,... voilà cent
» louis en or,... quand tu n'en auras plus, je
» t'en donnerai d'autres. »

Adolphe sent une vive rougeur lui monter au visage, il repousse la main de Zélie. « Gar-
» dez votre or,.... je vous remercie de l'intérêt
» que vous me portez, mais je ne saurais ac-
» cepter vos services; la source de vos riches-
» ses flétrirait celui qui les partagerait. Un
» homme peut, sans qu'on le blâme, se ruiner
» avec vous, mais on se dégraderait en rece-
» vant vos présents.

» — Eh bien! eh bien! il se fâche,... il s'en
» va, » dit Zélie en courant après Adolphe, qui se dispose à la quitter, « je n'ai pas dit cela
» pour vous faire de la peine... — Je vous
» pardonne... Adieu.... — Quoi, déjà? qui
» vous presse?... — Des affaires indispensables.
» — Je te reverrai, au moins,... tu me le pro-
» mets,... je ne te laisse pas partir sans cela..
» — Oui, nous nous reverrons, quand j'aurai

» un habit et un chapeau à la mode, alors je » ne serai pas exposé à de pareilles humiliations. »

Et, sans vouloir l'écouter davantage, Adolphe quitte Zélie, et s'éloigne de la demeure de madame Saint-Céran.

CHAPITRE V.

Un jeu de la fortune.

« Que la fortune est bizarre, » dit Adolphe en s'éloignant de la rue du Helder, « elle prostitue trop souvent ses faveurs!... Pourquoi ses » dons ne sont-ils pas toujours la récompense » de la vertu, du mérite, des talents!... Pourquoi voit-on si souvent l'honnête homme » dans la misère et l'intrigant dans l'opulence! » la femme vertueuse dans le besoin et la femme » galante dans l'abondance; le talent à pied » et la médiocrité en carrosse!... Pourquoi » ceux que la naissance ou le hasard a rendus » possesseurs de ce qui ferait le bonheur de » cent familles, emploient-ils si mal leur superflu, lorsque tant d'honnêtes gens man-

» quent du nécessaire!.... Pourquoi les riches
» trouvent-ils les moyens d'augmenter sans
» cesse leur fortune, tandis que l'artisan labo-
» rieux gagne à peine de quoi nourrir ses en-
» fants!.... mille écus par mois à Zélie!... quel
» abus des richesses!... mais que de femmes
» en reçoivent davantage, pour daigner souf-
» frir quelquefois les caresses d'un homme
» qu'elles se font un plaisir de tromper!... Ces
» dames gagnent avec facilité leur fortune, et
» un pauvre père de famille, employé à douze
» cents francs, qui, pour obtenir cette place,
» a battu pendant plusieurs années le pavé de
» la capitale en courant solliciter dans tous les
» ministères, se rend à huit heures à son bu-
» reau, d'où il ne sort pas avant quatre, car
» il tremble que quelque réforme ne vienne
» lui ôter son emploi, ce qui le réduirait à la
» mendicité.

» Mademoiselle Zélie habitait une petite
» chambre sur les toits, elle loge dans un hô-
» tel; elle se laissait battre par un mauvais
» sujet, elle daigne à peine répondre aux em-
» pressements d'un homme qui fait tout pour

» lui plaire; l'un la volait, l'autre l'accable de
» présents, mais elle était fidèle au premier et
» elle se moque du second; et ce jeune homme
» lui prodigue des richesses qu'elle offre à un
» autre!... car il faut convenir au moins qu'elle
» n'est pas intéressée; mais elle mènera grand
» train son amant; elle ne se refusera rien;
» toutes les jouissances du luxe seront épuisées,
» elle abusera de tous les plaisirs, tandis que
» d'honnêtes époux n'oseront pas se permettre
» deux fois, dans l'année, les quatrièmes loges
» à l'Opéra. O fortune! tu es aveugle. »

Adolphe se dit tout cela en prenant le chemin de la rue Saint-Paul. L'aventure qui vient de lui arriver devait, en effet, donner matière à ses réflexions; lorsque l'on voit de jeunes époux se lever au point du jour pour travailler, et ne jamais se permettre un plaisir coûteux; lorsque, soi-même, on court depuis long-temps pour obtenir un emploi, fût-il extrêmement modique, on ne peut se défendre d'un certain sentiment de dépit, en voyant la fortune combler une femme de ses faveurs, parce qu'elle a fait de jolies petites mines en

passant un entrechat ou en faisant une pirouette.

« Ah ! » se dit encore Adolphe, « si je sa-
» vais faire des pirouettes !... il y a long-temps
» que j'aurais trouvé de l'occupation !... mais
» malheureusement je ne suis pas fort sur la
» danse !... que faire donc pour gagner ma
» vie !... je ne sais qu'écrire, calculer, et
» parler un peu latin; avec cela je ne ferai
» jamais fortune !..... »

Cependant l'aventure du matin a distrait notre jeune homme, et, en le voyant, Louise croit qu'il lui est arrivé quelque chose d'heureux.

« Tiens, mon ami, dit-elle à Charles, re-
» garde comme monsieur Adolphe a l'air sa-
» tisfait;... il a obtenu une place, j'en suis
» sûre. — Vous vous trompez, ma chère Louise,
» dit Adolphe, au contraire, j'ai moins d'es-
» pérance que jamais, et je viens de m'aper-
» cevoir de nouveau que c'est à ceux qui le
» méritent le moins que la fortune accorde ses
» faveurs. — Et c'est pour cela que vous pa-
» raissiez moins triste que de coutume ?... —

» Que voulez-vous, l'excès du malheur rend
» quelquefois le courage ; je n'en suis pas en-
» core là, puisque je possède des amis tels que
» vous ; mais j'ai pris mon parti, et je vois
» qu'il ne faut pas rougir d'être misérable. Je
» ferai tout ce qui se présentera,... n'importe
» en quel genre, pourvu que je puisse con-
» server l'honneur, ma seule richesse. On m'a
» offert il y a quelque jours de peser les mar-
» chandises dans la magasin de ce gros négo-
» ciant, votre voisin ; j'ai refusé alors ; eh
» bien ! je vais accepter... — Vous, monsieur
» Adolphe, une place comme celle-là !...
» toujours avec des rouliers, des charretiers !...
» — Je viendrai le soir me délasser auprès de
» vous des fatigues et des ennuis de la journée ;
» on se fait à tout ; et l'on s'habitue à la peine...
» — Porter quelquefois des paquets, des far-
» deaux !... — Si j'en ai la force c'est tout ce
» qu'il faut. — Vous vous rendrez malade...
» — Alors vous prendrez encore soin de moi ;
» vous m'avez déjà conservé l'existence, et je
» m'habitue à compter sur vous. — Mais atten-
» dez encore. — Quoi ? que je n'aie plus d'autre

» ressource?... alors cela me semblerait bien
» plus pénible : non, j'y suis décidé; dès de-
» main je vais me présenter. »

Adolphe passe la journée avec Charles et sa femme; le tableau de leur amour, de leur bonheur; le raccommode un peu avec la Providence. Ah! dit-il, s'ils ne sont pas riches, du » moins ils sont heureux!... et plus heureux, » à coup sûr, que madame Saint-Céran! »

Il quitte ses bons amis et rentre chez lui, bien décidé à aller le lendemain s'offrir pour garçon de magasin. « Si j'avais été plus sage, » se dit-il en se couchant, « si je n'avais pas été » amoureux, je serais encore dans le magasin de » nouveautés!... mais alors je ne voyais qu'Eu- » génie; pour elle j'aurais tout quitté!... Ah! » maintenant encore!... que dis-je? mainte- » nant elle est mariée!... elle est riche!... elle » est heureuse!... Ah! dois-je regretter de ne pas » être son époux!... qu'aurais-je pu lui offrir?... » l'indigence, la misère!... non, je ne pouvais » l'épouser!... tout est donc pour le mieux. Ce- » pendant, Charles et Louise ne sont pas riches, » et ils sont heureux; mais ils sont nés dans cette

TAYLOR INST. OXFORD

» classe laborieuse où le travail est un plaisir. » Ils ont chacun un état, mais Eugénie et moi » qu'aurions-nous fait?... Ah! pourquoi nous » sommes-nous connus! pourquoi suis-je allé » à cette fête!... à ce bois de Romainville!... » je n'y ai pas retourné depuis;... mais de- » main, je suis libre encore, demain j'irai re- » voir ces lieux où elle m'a dit qu'elle m'aimait, » j'irai leur faire mes adieux. »

Mais le lendemain en se préparant à sortir, il ne sait plus s'il doit aller au bois de Romainville; qu'y trouvera-t-il? des souvenirs qui alimenteront une flamme qu'il doit chercher à éteindre. « Non, n'y allons pas, dit-il, j'en revien- » drais plus malheureux!... avec Eugénie j'y » serais retourné souvent, et toujours avec un » nouveau plaisir; mais seul! je n'y trouverais » que des regrets et pas une espérance! »

Il sort de chez lui pour aller demander la place qu'il est décidé à accepter, son portier l'arrête en lui présentant une lettre.

« Une lettre pour moi! dit Adolphe; et qui » peut m'écrire?.... serait-ce encore une ma- » dame Saint-Céran. » Il examine l'écriture

qui lui est inconnue, et rompt enfin le cachet.

Le billet est d'un notaire de Paris qui engage M. Adolphe Dalmont à passer au plus vite à son étude, pour une affaire importante qui le concerne.

« Quelle affaire puis-je avoir avec un notaire? » se dit le jeune homme, « je n'ai » point d'argent, et je n'en dois à personne; » serait-ce pour une place?... Ah! ne nous » flattons pas; je me disais cela aussi en allant » chez Zélie!... Cependant rendons-nous chez » le notaire, j'ai toujours le temps de me faire » garçon de magasin. »

Et Adolphe se dirige vers la demeure qu'on lui a indiquée, bien persuadé qu'il fait encore une course inutile.

Il entre dans une étude où une douzaine de jeunes gens le toisent de la tête aux pieds, sans quitter leur place. La mise d'Adolphe n'annonce pas un capitaliste; personne ne se dérange pour lui; on se contente de lui montrer du doigt la place du second clerc; mais le second clerc n'y est pas, il vient de partir en

cabriolet pour des affaires de l'étude; et, comme en faisant les affaires de l'étude, les jeunes gens font aussi les leurs, il est probable que le second clerc ne rentrera pas de longtemps. On indique alors à Adolphe le cabinet du maître clerc; il s'y rend, et ne trouve personne : le maître clerc est allé faire un déjeûner d'huîtres au rocher de Cancale, avec un client auquel il a fait placer avantageusement des fonds. « Mais ne pourrais-je parler au » notaire lui-même ? » demande Adolphe aux jeunes gens qui l'entourent. « Dans ce mo» ment il est en affaire, lui dit-on, il a dans » son cabinet un banquier qui vient de dé» poser son bilan dans lequel il offre vingt » pour cent à ses créanciers; vous sentez bien » que vous ne pouvez pas interrompre cet » entretien, mais si vous voulez attendre.... » — J'attendrai, » dit Adolphe.

Et il s'assied dans un coin de l'étude, s'amusant à lire les noms de MM. les notaires de Paris, tandis que les jeunes gens qui l'entourent continuent une conversation que son arrivée n'a pas même interrompue.

« Vous n'êtes pas venu à la soirée d'hier;... » le bal était charmant, de jolies femmes,... » et du punch à flots; le maître du logis fait » bien les choses!.... et un écarté!... un jeu » d'enfer!... Durosay a perdu huit cents » francs... — Comment, ce petit Durosay, le » second clerc de notre voisin!... où diable » prend-il cet argent-là! — On dit qu'il a » une Anglaise qui lui en donne.... — Une » Anglaise!... ah! c'est délicieux! ruiner » une Anglaise, c'est national.... — Moi, j'ai » gagné deux cents francs à Blanval.... — Il » va bien, Blanval!... il va joliment!... il ne » joue plus que de l'or! — Il va se faire agent » de change. — Moi, messieurs, j'étais hier » d'un certain dîner chez Beauvilliers, avec » trois collègues, c'était Dorval qui payait; » il a eu trois cents francs de gratification » pour le marché de cette ferme du Gatinois. » Ah! quel dîner!... nous avons fait sauter » les cent écus; d'abord c'était convenu, il » fallait tout manger jusqu'au dernier franc. » — Parbleu! ce n'est déjà pas si difficile de » manger cent écus à quatre, et vous n'avez

» pas bu du vin de Constance pour ordi-
» naire !... — Oh ! nous avons bu d'excellent
» vin !.... et les huîtres vertes, les truffes, les
» faisans farcis, les coquilles, les gelées de
» toute espèce !.... enfin, ce pauvre Derval
» est tombé sous la table; nous avons été
» obligés de le porter dans un fiacre, qui l'a
» ramené chez lui. — Moi, messieurs, j'ai été
» plus sage que vous ; j'avais un rendez-vous
» avec la petite du magasin en face, je l'ai
» menée au spectacle... — En loge grillée,
» coquin !.... — Eh non ! cette petite sotte n'a
» jamais voulu y monter, disant que c'était
» trop haut, et qu'elle n'y verrait rien. En
» vain, je lui disais qu'elle y serait plus à son
» aise, elle n'a pas cédé; il a fallu aller aux
» premières, en loge ouverte, écouter en si-
» lence trois pièces que je savais par cœur;
» jugez combien je me suis amusé !... — Ah !
» ce pauvre Gustave ! quelle figure il devait
» faire !... et en revenant !... — En revenant,
» je comptais prendre une voiture ; ne voilà-
» t-il pas que nous trouvons à la porte un ni-
» gaud de frère qui se dispose à nous accom-
» pagner.... — Ah ! c'est jouer de malheur !

» — Je les ai fait monter tous deux dans un » fiacre, et, feignant d'être obligé de m'écar- » ter un moment, je me suis sauvé, laissant là » le frère et la sœur s'arranger avec le co- » cher. — Ah! ah! c'est délicieux! la petite » méritait bien cette leçon!... »

La conversation des jeunes gens est interrompue; ils entendent ouvrir la porte du cabinet de leur patron et se remettent tous à leur ouvrage. Le notaire reconduit le banquier, et Adolphe, curieux de voir ce personnage qu'il suppose désolé du dérangement de ses affaires, lève les yeux et aperçoit un jeune élégant, souriant avec grâce et chez lequel rien n'annonce le chagrin. Mais quelle nouvelle surprise!... Adolphe reconnaît la figure de ce personnage : c'est bien lui! c'est le monsieur qui fait mille écus par mois à Zélie, qui vient d'offrir vingt pour cent à ses créanciers.

« Et je le plaignais hier d'être trompé, se » dit Adolphe; ma foi, je pardonne mainte- » nant à Zélie, et je commence à trouver » quelque ressemblance dans le portrait qu'elle » m'en a fait. »

Le notaire va rentrer dans son cabinet, Adolphe s'avance vers lui, tenant à la main la lettre qu'il a reçue le matin.

« Vous m'avez écrit, monsieur, et je viens » savoir pour quel motif... — Votre nom, s'il » vous plaît, monsieur? — Adolphe Dal- » mont... — Monsieur Adolphe Dalmont!... » ah! monsieur, je vous attendais avec impa- » tience;.... donnez-vous la peine de passer » avec moi dans mon cabinet. »

Le notaire parle à Adolphe du ton le plus poli, le plus affectueux; il s'empresse de le faire asseoir près de son bureau, pendant que tous les jeunes gens de l'étude se disent entre eux : « C'est Adolphe Dalmont!... qui l'aurait » cru?... »

Notre jeune homme, étourdi de ce murmure et ne sachant à quoi attribuer les égards dont l'accable le notaire, attend avec impatience l'explication de tout cela.

« Vous êtes monsieur Adolphe Dalmont, » fils unique d'Adrien Dalmont, de Besançon, » et neveu de Georges Dalmont son frère?—

» Oui, monsieur. — Il doit vous être facile de
» vous procurer votre acte de naissance et
» celui de votre père... — Je les ai déjà, mon-
» sieur. — Votre père vient de mourir à
» Senlis? — Oui, monsieur... mais qui vous a
» dit... — Ah! monsieur, voilà plusieurs mois
» que je suis à votre recherche; j'ai écrit à
» Besançon; on ignorait le lieu qu'habitait
» votre père; enfin j'apprends qu'il est à Senlis,
» j'écris.... il venait de mourir. Mais je sais
» qu'il laisse un fils; ce fils est, dit-on, re-
» tourné à Paris, je fais faire des recherches,
» je mets des avis dans les journaux. — Je ne
» les lis jamais, monsieur. — Je désespérais
» de vous trouver; mais par un hasard singu-
» lier, ma femme a une domestique qui a un
» mari dont l'oncle est commis dans une bou-
» tique de passementerie... — Chez M. Mou-
» tonnet? — Précisément; ce vieux commis,
» qui est assez bavard, à ce qu'il paraît, a
» parlé à son neveu des amours de M. Adol-
» phe Dalmont, avec une demoiselle Eugénie;
» le neveu les a contés à sa femme qui, en
» déshabillant sa maîtresse, a prononcé votre

» nom; et voilà, monsieur, comment il est » parvenu jusqu'à moi.

» — Mais, monsieur, pourquoi me cher- » chez vous, enfin? — Je vous demande par- » don, c'est par là en effet que j'aurais dû com- » mencer; c'est pour vous mettre en possession » de l'héritage de votre oncle, mort à Batavia, » lorsqu'il se disposait à revenir en France, il » y a près de dix-huit mois.... — Comment, » monsieur,.... mon oncle Georges.... — » Laisse environ onze cent mille francs qu'il » avait amassés en plantant de l'indigo. — » Onze cent mille francs! — Oui, monsieur, » il est mort garçon, et vous êtes son unique » héritier. Ayant l'intention de revenir en » France, il y avait, depuis quelque temps, » fait passer une partie de sa fortune, dont » vous pourrez bientôt prendre possession. »

Adolphe écoute encore le notaire qui ne parle plus; il doute s'il veille: onze cent mille francs!. . lorsqu'il était dans la détresse, lorsqu'il allait solliciter un emploi de garçon de magasin!... Et, la veille, il accusait la fortune!... et le voilà riche, riche pour toute sa

vie, et en état de faire le bonheur d'autrui.

Il ne respire plus, il suffoque, il n'y a rien de si difficile à supporter qu'une grande joie; car il semble que nos organes se prêtent mieux à la peine qu'au plaisir.

« Remettez-vous, monsieur, » dit le notaire à Adolphe, en souriant de son étonnement. « Onze cent mille francs, c'est une jolie for- » tune, sans doute, mais enfin vous ne serez » pas encore millionnaire;.... à cinq pour » cent c'est cinquante-cinq mille livres de » rentes... — Ah! monsieur! c'est bien assez... » C'est trop!... c'est!... je n'avais rien, mon- » sieur, rien, et maintenant je pourrai... Ah! » si je l'avais eue quelques mois plus tôt cette » cette fortune brillante!... j'aurais pu l'épou- » ser... j'aurais. — Monsieur, avec cet héri- » tage-là, je vous garantis que vous trouverez » un bien meilleur parti que lorsque vous n'a- » viez rien; avec près de soixante mille livres » de rentes, vous pouvez hardiment prétendre » à une femme qui vous en apporte le dou- » ble, et alors vous serez dans un belle situa- » tion!... — Ah! monsieur, vous ne me com-

» prenez pas ;... mais il faut que j'aille... — » Rassembler tous vos titres, tous vos papiers » de famille, et en fort peu de jours je vous » mets en possession de votre héritage ; vous » êtes seul héritier, cela ira tout seul..... — » Oui, monsieur, oui, je cours.... — Mon- » sieur, si vous aviez sur-le-champ besoin d'ar- » gent... »

Mais Adolphe n'écoute plus le notaire qui le reconduit ; il traverse l'étude, au milieu des clercs qui se sont tous levés et le saluent avec considération. Adolphe ne voit rien, ne regarde plus autour de lui, il brûle d'être près de ses amis, et de leur faire partager son bonheur.

Il sort, court au premier fiacre qu'il aperçoit. « Rue Saint-Paul ! lui crie-t-il ; cent sous » si tu m'y conduis en cinq minutes. — Vous » y serez en quatre, not' bourgeois. »

Et le cocher fouette ses chevaux, brûle le pavé, crie gare, d'une voix formidable ; et fait fuir les piétons épouvantés, pour gagner les cent sous qui lui sont promis, et qui, le matin, aux yeux d'Adolphe, étaient suffisants pour vivre une semaine ; mais quand on vient d'hé-

riter de onze cent mille francs, quand on passe subitement de la misère à l'opulence, il est bien permis de ne plus envisager les choses de la même manière, et Adolphe qui, la veille, a fait de si belles réflexions sur l'emploi des richesses, paraît déjà disposé à jeter tout par les fenêtres. Les hommes seront toujours ainsi faits : ils crieront, critiqueront, blâmeront, se plaindront; mais que la fortune change, ils changeront comme elle, et tomberont le lendemain dans le même excès qu'ils ont blâmé la veille.

Le cocher a si bien fouetté ses chevaux qu'il atteint le but en un quart d'heure, ce qui est un peu plus de quatre minutes, mais ce qui n'est pas trop pour aller de la rue Saint-Honoré à celle Saint-Paul.

Adolphe saute hors de la voiture, donne l'écu au cocher, et s'élance dans la maison de ses jeunes amis. Il monte quatre à quatre, la clef est sur la porte de leur logement, il entre comme un fou. Louise et Charles sont en train de déjeûner, assis devant une petite table. Adolphe court embrasser Louise, saute au

cou de Charles, puis, les prenant chacun par la main, il les fait danser autour de leur déjeûner. Louise le regarde, regarde son mari, la surprise, la douleur se peignent dans leurs yeux. « Ah! mon Dieu, dit Louise, ah! mon » Dieu... le v'là de nouveau qui ne sait plus » ce qu'il fait! il aura encore été chez l'épi- » cier!... — Adolphe, mon ami, remettez-vous, » lui dit Charles. »

Adolphe rit, et danse toujours en leur criant : « Onze cent mille francs, mes amis, » soixante mille livres de rentes, pour moi, » pour vous, pour nous!... plus de craintes » pour l'avenir!... vous pouvez avoir dix, » douze enfants! je les élève tous!...

» — Ah! mon Dieu!... il est pis que ja- » mais, dit Louise; entends-tu, Charles, il » veut que je fasse douze enfants!... »

Enfin Adolphe s'aperçoit que plus il fait danser ses amis, plus ils sont tristes. Louise pleure déjà; Charles le regarde d'un air pénétré, il devine leur crainte et s'empresse de la faire cesser, en leur expliquant tout.

Pendant qu'il parle, les jeunes époux dou-

tent encore, mais il leur montre la lettre du notaire, dès lors toutes les craintes se dissipent pour faire place à la joie la plus vive, la plus franche, et celle-là est la plus rare.

Après s'être de nouveau embrassés et avoir encore sauté un moment dans la chambre, on se calme enfin, et on parvient à parler raisonnablement.

« Mes bons amis, c'est à vous que je dois » cette fortune-là, dit Adolphe. — A nous? » — Sans doute : rappelez-vous cette soirée où » je voulais me jeter à l'eau ; sans vous je n'exis- » terais plus, par conséquent je n'hériterais » pas. — Eh bien? — Eh bien! il faut que » vous ayez votre part de mes richesses. — » Non, monsieur Adolphe, non, nous n'en » avons que faire, nous sommes heureux, que » vous le soyez aussi; que vous nous aimiez » toujours, voilà tout ce que nous voulons; » est-ce donc dans l'espoir d'être récompensés » que nous vous avons sauvé du désespoir. — » Mon cher Charles, vous ne savez ce que » vous dites ; vous avez fait le bien pour le seul » plaisir d'obliger, car vous m'avez secouru

» sans me connaître; voudriez-vous donc » m'empêcher de faire un bon emploi de ma » fortune!... j'ai soixante mille livres de rentes, je vous en donne vingt. — Non, monsieur, je ne les prendrai pas. — Quinze. — » Non, monsieur. — Dix. — Non, monsieur. » — Ah! quel homme!... eh bien, je vous » achète un joli fonds de graveur, j'arrange » votre boutique, je la décore, j'y mets tout » ce qui peut vous être nécessaire, et je vous » avance des fonds pour commencer vos entreprises : cela vous convient-il? — Mais.... » — Si vous me refusez, je pars, je m'éloigne, » vous ne me reverrez plus...

» — Non, non, nous acceptons, dit Louise, » nous acceptons, n'est-ce pas Charles?... il » ne faut pas être fier mal à propos, et surtout » avec ses amis,... oui, oui, nous acceptons » la boutique. — Ah! c'est bien heureux!... » eh! mes amis, c'est me rendre service, que » m'aider à faire un bon usage de mes richesses; je commence à sentir que c'est plus » difficile qu'on ne pense. Car, enfin, si tout » les gens honnêtes sont aussi scrupuleux que

» vous, je conçois qu'il faille jeter son argent
» au nez des intrigants et des femmes galantes.
» Mais vous ne m'abandonnerez pas, vous se-
» rez toujours mes vrais, mes seuls amis ;...
» autrefois j'avais encore une personne qui au-
» rait pris part à mon bonheur.... Mais je ne
» puis plus la voir, elle est riche!... je ne puis
» rien pour elle! c'est donc à vous à m'aider
» de vos conseils, à me guider, à m'empêcher
» de faire des folies.

» — Oh! vous n'en ferez pas! vous êtes trop
» sage pour cela! — Ma chère Louise, il est
» bien facile d'être sage quand on est, par sa
» situation, forcé de se priver de tous les plai-
» sirs ; mais il y a bien plus de mérite à l'être
» lorsqu'on possède, au contraire, les moyens
» de satisfaire toutes ses passions. Enfin je ferai
» mon possible pour que vous soyez toujours
» contents de moi. Mais voyons, que ferai-je
» de mon argent,... onze cent mille francs!
» c'est vraiment effrayant!... J'achèterai une
» jolie maison à Paris, puis une autre à la
» campagne, où nous irons passer la belle
» saison... — Et travailler? dit Charles; et

» notre boutique, qui la gardera?... — Quel-
» qu'un de sûr, de fidèle, sur qui on pourra
» compter... J'achète donc une terre, mais il
» me faudra un régisseur,... un intendant...
» — Prenez garde, monsieur Adolphe, ce
» choix-là sera difficile... — Ah!... il est fait,
» je l'ai trouvé,... oui, s'il veut accepter;...
» mais il acceptera, je lui donnerai trois fois
» plus qu'il ne gagne... — A qui donc?... —
» A Bidois,... au vieux commis de madame
» Moutonnet; il m'a fait bien souvent enrager,
» mais je lui pardonne; il me parlera d'elle,...
» c'est décidé : je prends Bidois pour inten-
» dant.

» — Pauvre jeune homme, il l'aime tou-
» jours, » dit tout bas Louise à son mari.
« Quelle constance!... ah celui-là mérite bien
» la fortune qui lui arrive.

» — D'ailleurs je dois bien cela à Bidois,
» puisque c'est par son bavardage que le notaire
» est parvenu à me découvrir. Au moins, j'au-
» rai avec moi quelqu'un qui l'aura connue,
» qui me comprendra quand je lui en parlerai.
» — Mais songez donc que vous voulez l'ou-

» blier... — Oui, mes amis, je le veux sou-
» vent, je le veux à chaque instant, mais je
» ne le puis pas toujours. Et puis, je vous
» avouerai ma faiblesse; je suis bien aise que
» madame Moutonnet sache que je suis riche,..
» bien plus riche que ce Dupont;... elle re-
» grettera peut-être de m'avoir si mal traité!...
» — Oh! quant à cela, vous avez raison, et
» ce sera bien fait si elle se repent d'avoir été
» si méchante.

» — Voilà qui est arrangé, convenu, nous
» aurons une jolie campagne,... une boutique,
» une maison... je cours rassembler tous les
» papiers qui me sont nécessaires, et bientôt
» ces projets charmants seront réalisés. »

Adolphe embrasse ses bons amis et court à ses affaires. Combien ses pensées sont différentes de celles de la veille!,... mais depuis la veille quel changement dans sa position.

Louise et son mari sont aussi étourdis qu'Adolphe de ce coup de fortune, ils ne sont plus en état de travailler pendant le reste de la journée; à dîner ils n'ont plus faim; ils ne

peuvent que se regarder et pousser de gros soupirs, car la joie fait aussi soupirer.

Le soir, ils ne peuvent point souper comme à leur ordinaire. « Nous sommes riches, dit » Louise. — Nous aurons une belle boutique, » répond Charles. — Ah! mon ami!.... quel » bonheur!... quel heureux sort!... quelle fé- » licité!... »

Ils se couchent enfin, mais ils ne peuvent dormir; le sommeil fuit les paupières de ces jeunes gens qui reposaient auparavant si paisiblement! « Ah! mon Dieu! » dit Louise à son mari, « est-ce qu'on est comme ça quand on » est riche?... Ah! que c'est donc drôle!.... » être sans cesse agité, ne pouvoir plus tra- » vailler, ne plus manger, ne plus dormir; ah! » c'est que nous n'y sommes pas encore habi- » tués. »

Mais les jeunes époux sont encore amants, et si le repos les fuit, du moins l'amour leur reste.

« Ah! » dit Louise, dans les bras de son mari, « c'est bien heureux que la fortune ne » nous ait pas aussi ôté cela! »

CHAPITRE VI.

Dans lequel on revoit Bidois.

Grace à la promptitude avec laquelle Adolphe produit tous les papiers qui constatent sa naissance et sa parenté avec Georges Dalmont, il est bientôt en possession de son brillant héritage et libre d'en faire l'usage qui lui plaira.

Si la fortune ne fait pas le bonheur, il faut convenir au moins qu'elle y contribue beaucoup. Avec la facilité de satisfaire tous ses goûts, toutes ses volontés, comment ne pas éprouver de la distraction à ses chagrins; c'est ce qui arrive à Adolphe : il aime toujours Eugénie, mais il ne se désespère plus de ne point la posséder; il pense souvent à elle, mais il se distrait aussi assez souvent; Charles et Louise espèrent que le temps fera le reste.

Adolphe a acheté une jolie petite maison à Paris, cette maison ne sera que pour lui et ses amis, il ne veut point d'étrangers sous son toit.

Il fait ensuite, par l'entremise de son notaire, l'acquisition d'une terre considérable, à vingt-cinq lieues de Paris : il y a un petit château, des fermes, des bois, des prés, et tout cela doit lui rapporter quarante mille livres de rentes.

Adolphe charge Louise de faire meubler et décorer sa maison de Paris. La petite femme n'est point née dans l'opulence, mais elle a du goût, de l'ordre, et c'est tout ce que veut Adolphe ; d'ailleurs il n'a pour amis que Charles et sa femme, et c'est toujours à eux qu'il demande conseil. S'il voulait s'entourer de flatteurs, d'intrigants, de parasites, il lui serait bien facile d'avoir une foule d'amis!... mais ceux-là ne le tentent point.

Louise n'a pas un moment de repos ; il faut qu'elle coure sans cesse chez les tapissiers, les peintres, les miroitiers ; c'est elle aussi qui doit choisir et arrêter des domestiques pour Adolphe. Charles fait un peu la moue, parce

qu'il ne voit presque plus sa femme de la journée, mais Adolphe rit de sa peine et lui dit : « Tu la reverras ce soir, » et Charles répond : « Ce n'est pas assez, » et regrette quelquefois ses journées de travail et d'amour.

Enfin la maison d'Adolphe est meublée, décorée, prête à le recevoir. Avec de l'argent à Paris, on imite par la ville les changements à vue de l'Opéra ; l'or est la baguette magique qui opère toutes les métamorphoses.

Adolphe veut que ses amis viennent loger avec lui dans sa maison. Charles n'y consent pas : il craint de ne plus voir sa femme tout à son aise et Louise pense comme son mari, qu'ils ne sont pas nés pour faire les seigneurs, et que c'est en continuant de travailler qu'ils se rendront dignes des faveurs de la fortune.

« Ils sont incorrigibles, dit Adolphe, ils » veulent toujours travailler!..... et moi, il » fraudra donc que je sois heureux tout seul » dans ma maison? je m'ennuierai à la mort! » — Vous irez visiter votre terre, vos fermes, » vos bois... — Ah! tu as raison!... mais avant » tout, il faut que je vous voie établis. »

Adolphe offre à un graveur le double de ce que vaut son fonds, afin de le décider à le quitter; le marchand accepte, et notre jeune homme fait encore embellir une boutique déjà jolie, en faisant placer partout des glaces, des vases, des candélabres. Puis il conduit les jeunes époux dans leur nouveau domicile, en leur disant : « Vous voilà chez vous. »

Charles gronde, il trouve que c'est beaucoup trop beau, trop riche, trop brillant, il est prêt à se fâcher. Louise l'apaise enfin; une jolie femme s'habitue aisément à voir son image se répéter autour d'elle.

« Mon ami, dit-elle à Charles, il faut ce-
» pendant bien lui céder un peu et vouloir ce
» qu'il veut... — Charles, dit Adolphe, quand
» vous m'avez supplié de ne point me jeter à
» l'eau, je vous ai obéi... et cependant il s'a-
» gissait de quelque chose de plus important
» que l'objet qui nous occupe; quand on a
» fait pour quelqu'un ce que vous avez fait
» pour moi, on n'a plus le droit d'en rien re-
» fuser, que cette discussion soit la dernière
» qui s'élève entre nous. »

Les deux jeunes gens s'embrassent, tandis que Louise court déjà dans toutes les parties de la boutique et du logement qui en dépend, examiner, fureter, admirer ; elle revient enchantée, sautant, dansant, et, les larmes aux yeux, elle va embrasser Adolphe, en lui disant d'une voix attendrie : « Qu'est-ce que » nous avons donc fait pour être si heureux!..» et Adolphe la presse dans ses bras et les laisse prendre possession de leur nouvel établissement.

Adolphe a encore un projet qu'il brûle d'exécuter ; mais Bidois consentira-t-il à quitter une maison où il travaille depuis si long-temps ? quand on vieillit, le bonheur est dans les habitudes. Adolphe envoie un de ses valets prendre des informations sur ce qui se passe chez le passementier. Le domestique revient annoncer à son maître que madame Moutonnet, voulant se retirer du commerce, a vendu son fonds, qui doit dans quelques semaines passer dans d'autres mains. Adolphe est enchanté de cette circonstance qui le favorise, et il fait prier le vieux commis de passer chez lui.

A la vue d'un domestique en livrée, qui vient le chercher dans le cabriolet de son maître, Bidois croit rêver ; il ne peut se persuader que c'est à lui qu'on en veut. Le valet a reçu d'Adolphe l'ordre de ne point le nommer. Il engage le vieux commis à le suivre, en lui promettant de le ramener en voiture, ce qui abrégera son absence. « Il faut que ce » soit pour quelque commande, » se dit Bidois. Il va prévenir M. Moutonnet, dont la femme est absente, et se décide à monter en cabriolet, ayant encore sa plume derrière son oreille.

Chemin faisant, Bidois veut faire causer le valet. « Quel est votre maître? lui demande- » t-il. — Un jeune homme qui a cinquante » mille livres de rentes.—C'est donc un jeune » homme de qualité,.... de naissance,... il » veut sans doute faire mettre des franges » dans toute sa maison. — Je ne crois pas, on » vient de la meubler à neuf. — Alors, c'est » pour un de ses châteaux?... — En effet, je » crois lui avoir entendu parler de sa terre... » — J'en étais sûr! il fallait donc me laisser

» prendre des échantillons, vous verrez que je » serai forcé de retourner. »

Le cabriolet s'arrête, Bidois descend, et l'élégance de la maison lui donne la plus haute idée du maître qui l'habite; mais il n'en conçoit pas davantage pourquoi on s'est plutôt adressé à lui qu'à madame Moutonnet. Enfin on l'introduit dans un salon, et le valet lui dit : « Voilà mon maître. »

Adolphe est assis dans un fauteuil, il s'amuse de la figure que fait Bidois, debout devant lui, le regardant et ne voulant pas le reconnaître.

« C'est bien moi, Bidois, » dit enfin Adolphe; à sa voix, le vieux commis fait trois pas en arrière. « C'est moi, Adolphe Dalmont, » que vous avez si mal traité il y a quelque » temps !... »

Bidois se recule encore. « C'est moi, à qui » vous avez dernièrement fait une si drôle de » mine, lorsque j'ai passé devant votre boutique, en revenant à Paris. »

Bidois recule toujours en portant ses regards vers la porte, voulant se ménager une

retraite; car il est persuadé qu'Adolphe l'a fait venir pour lui faire payer les tours qu'il lui a joués.

« Rassurez-vous, mon cher Bidois, je suis » loin de vous en vouloir, » s'empresse d'ajouter Adolphe pour calmer la terreur qu'il lit dans les yeux du vieux garçon ; « vous avez » agi d'après les ordres de madame Moutonnet, cela devait être ; vous deviez plutôt, en » effet, seconder la vigilance d'une mère que » les étourderies d'un amant. Mais écoutez-» moi : je suis riche maintenant, je possède » à vingt-cinq lieues d'ici une assez belle pro-» priété, des fermes, des terres en dépendent; » il me faut un intendant, un régisseur,... un » homme, enfin, qui prenne soin de mes in-» térêts, et je vous offre cette place... — A » moi, monsieur, » s'écrie Bidois en saluant Adolphe jusqu'à terre. « — Oui, à vous... » Combien gagnez-vous chez madame Mou-» tonnet ? — Huit cents francs, la table et le » logement. — Je vous donne mille écus, » avec les mêmes avantages et le droit de » vous faire obéir par tous les autres domes-

» tiques près desquels vous me remplacerez » en mon absence. — Mille écus!... »

Bidois salue, et reste la tête inclinée vers la terre.

« — Oui, mille écus, et ce n'est point trop » vous payer, car je connais votre fidélité, » votre probité... Je trouverais des régisseurs à » quinze cents francs, mais ceux-là me vole- » raient plus de six mille francs par année; » vous voyez bien que je gagne cent pour cent » avec vous... — Ah! monseigneur,... je suis » confus... — Point de monseigneur, Bidois; » je ne suis toujours qu'Adolphe Dalmont. — » Mais j'aurai l'honneur de vous dire... je ne » sais faire que des additions... — C'est tout ce » qu'il faut, mon ami; j'aime mieux cela que » des soustractions. Soyez tranquille, vous vous » mettrez facilement au fait de mes affaires; » avec vous, je suis certain qu'elles ne seront » jamais embrouillées. Faites vos arrange- » ments, vos préparatifs, je ne veux point que » vous quittiez brusquement madame Mouton- » net... — Monseigneur,... monsieur Dalmont » Adolphe,... je serai libre dans quinze jours,...

» car le fonds est vendu et... — Eh bien donc,
» à quinze jours; vous viendrez vous établir ici,
» puis nous partirons ensemble pour aller vi-
» siter mes propriétés. Tenez, Bidois, voici
» notre pot-de-vin. »

Adolphe glisse vingt louis dans la main de Bidois, qui ne trouve plus d'expressions pour peindre sa reconnaissance, il veut recommencer ses saluts, mais le jeune homme y met fin en descendant l'escalier; et montrant le vieux commis à ses gens rassemblés dans une salle du bas : « Voilà mon intendant, » leur dit-il, « vous lui obéirez comme à moi « même. »

Les domestiques s'inclinent devant le nouvel intendant. Bidois ne sait plus où il en est; il sourit, remercie, porte sa plume à sa bouche, ôte et remet son chapeau, se retourne de tous côtés en commençant des phrases qu'il ne finit pas; mais Adolphe termine cette scène en le faisant monter dans le cabriolet, qui ramène lestement le nouveau régisseur à son ancienne place.

Madame Moutonnet est rentrée pendant

l'absence de son commis, et elle trouve fort extraordinaire qu'il soit sorti sans sa permission. Elle gronde son mari de l'avoir souffert, et M. Moutonnet essuie en silence les reproches de sa femme.

Enfin un cabriolet s'arrête devant la boutique, Bidois en descend et entre dans le magasin, d'un air d'assurance, la tête haute, le regard fier, et repoussant la porte avec force derrière lui, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis quinze ans qu'il habitait chez madame Moutonnet.

« D'où venez-vous, monsieur Bidois? » demande la passementière d'un ton sévère; « pourquoi sortir dans la journée sans mon autorisation?.... vous avez été absent plus de » vingt-cinq minutes. »

Bidois se jette sans répondre sur la banquette du comptoir, et, tirant son mouchoir de sa poche, s'essuie le front et prend une prise de tabac. « Est-ce que vous ne m'entendez pas, » monsieur Bidois? » répète madame Moutonnet en haussant sa voix, tandis que le mari

dit à son commis : « Bidois, ma femme te de-
» mande d'où tu viens?

» — D'où je viens!... d'où je viens! » ré-
pond enfin Bidois, « vous le saurez tout-à-
» l'heure! laissez-moi donc le temps de respi-
» rer!... — Qu'est-ce à dire!.... que signifie
» ce ton impertinent?... — Impertinent! ma-
» dame... ménagez vos expressions, je vous
» prie. — Il ose m'imposer silence!... me ré-
» pondre, me tenir tête!... Est-ce bien Bidois
» que j'entends? Voyez donc comme il me
» regarde, monsieur Moutonnet!..... — Bi-
» dois,... est-ce que tu viens de déjeûner en
» ville, mon ami?... je ne t'ai jamais vu des
» yeux aussi ouverts... — Ce polisson-là vient
» de se griser, cela est certain... — Polisson!...
» moi! me griser!... Madame Moutonnet, res-
» pectez l'intendant, le régisseur.... l'homme
» de confiance de M. Adolphe de Dalmont,
» qui a cent mille livres de rentes, des terres,
» des fermes, des bois, des bestiaux que je vais
» gérer... et à qui vous avez refusé votre fille...
» — Qu'est-ce qu'il dit?... comprenez-vous
» cela, monsieur Moutonnet? — Mon cœur,

» il a parlé de gérer des bestiaux. — Cent
» mille livres de rentes, monsieur Adolphe
» Dalmont! un mauvais sujet qui se permettait
» d'aimer ma fille... — Un mauvais sujet !...
» un homme qui me donne mille écus d'ap-
» pointements!... Vous l'aviez bien mal jugé,
» madame!... — Mais enfin, Bidois, expli-
» quez-vous. »

Bidois raconte son entrevue avec Adolphe, et, selon l'usage, amplifie sur tout ce qu'il a vu : la maison est un palais, la terre un château, les revenus immenses, et son maître un seigneur; il termine en montrant le joli pot-de-vin qu'il a reçu.

Madame Moutonnet se fait répéter tout cela trois fois, et chaque fois que Bidois recommence, il augmente encore la fortune d'Adolphe, qui devient bientôt le marquis de Carabas. Madame Moutonnet pousse de grandes exclamations et regarde son mari, qui ne sait pas ce qu'il doit dire, et attend pour le savoir, que sa femme ait parlé.

« Ah! mon Dieu!..... entendez-vous, mon-
» sieur?... une terre! un château!... des biens

» immenses!... — Oui, m'amour... Un car-
» rosse! une calèche!... des bois!... — Des
» bois, mon cœur!.. — Et vous ne dites rien,
» monsieur Moutonnet? — Qu'est-ce qu'il faut
» que je dise, ma femme? — Mais, monsieur,
» il aurait été notre gendre,.... ma fille serait
» duchesse, au lieu d'être épicière... et son
» mari ne serait pas venu, comme cet imbé-
» cile de Dupont, nous dire que sa femme ne
» veut pas... — Non, m'amour, il ne nous
» aurait pas dit cela... — Ah! si j'avais pu pré-
» voir,.... deviner!.... mais pouvais-je présu-
» mer que ce jeune homme hériterait d'une
» fortune considérable!... — Non, mon cœur,
» vous ne pouviez pas le deviner.... — Ah!
» taisez-vous, monsieur Moutonnet; taisez-
» vous; vous me faites bouillir avec votre sang-
» froid!... il n'y faut plus penser, enfin!... —
» Eh bien! ma femme, n'y pensons plus. —
» Ah! cela vous est facile à dire..... Nous
» allons nous retirer du commerce avec six
» mille livres de rente; mais nous aurions été
» habiter le château de mon gendre!... — J'y
» aurais joué aux dominos tous les soirs... —

» J'en mourrai de chagrin, monsieur Mou-
» tonnet..... — Vous aurez raison, mon cœur. »

Pendant que les deux époux se chagrinent, Bidois se réjouit et hâte de ses vœux le jour de sa prise de possession de la place de régisseur. Enfin ce jour fortuné arrive : Bidois fait porter ses paquets à la maison de son jeune maître, et fait ses adieux à ses anciens chefs. M. Moutonnet pleure en embrassant Bidois; madame Moutonnet lui serre la main avec intention. « Dites bien à monsieur Adolphe Dal-
» mont combien je regrette;..... mais non,
» Bidois, ne lui dites rien, je crois que cela
» vaudra mieux... — Oui, madame, » dit le vieux commis, qui s'est fait habiller à neuf des pieds à la tête, avec son pot-de-vin, et ne s'est jamais vu si beau, « je ne parlerai
» pas de vous à monseigneur, je crois que
» cela lui fera beaucoup plus de plaisir. »

Adolphe attend l'arrivée de son intendant pour aller visiter ses domaines. Sa fortune lui permet maintenant de jouir de tous les plaisirs de Paris; mais c'est encore près de Charles et de Louise qu'il préfère passer son temps. Les

jeunes amis n'osent point l'appeler leur bienfaiteur, parce que cela fâcherait Adolphe; mais ils ont pour lui ces prévenances, cette douce amitié, cet attachement sincère, que l'on cherche souvent en vain dans les personnes que l'on a obligées.

A peine Bidois est-il arrivé, qu'Adolphe le fait monter avec lui en voiture. Le nouvel intendant, plein de respect pour son maître, se tient bien raide sur le devant, et Adolphe n'a pas peu de peine à le mettre à son aise et à le décider à s'adosser aux coussins et à allonger ses jambes, qu'il n'ose pas bouger.

Bidois ne souffle pas le mot, mais Adolphe parle d'Eugénie, et il parle toujours, ce qui dispense Bidois de répondre; il se contente de sourire, d'approuver et d'incliner la tête. Cependant Adolphe veut absolument savoir comment s'est passé le jour des noces, et cette fois Bidois est forcé de répondre : il dépeint la tristesse de la jeune mariée, sa figure pâle et désolée; Adolphe interrompt souvent Bidois en disant : « Pauvre petite!... pauvre Eugénie!... » et je l'accusais!... — Enfin elle n'a pas dansé

» le jour de sa noce, dit Bidois, et cependant » le bal était magnifique !... — Elle n'a pas... » — Non, monsieur, elle n'a pas dansé... »

Adolphe porte son mouchoir sur ses yeux, et Bidois, qui croit qu'il a dit une bêtise, s'empresse d'ajouter : « Ah ! si fait, pardonnez-» moi, elle a dansé la boulangère. » Mais la conversation est finie; Adolphe est tout entier à ses souvenirs, et il ne parle plus pendant le reste de la route. Bidois, inquiet de ce silence, se dit en lui-même : « Il ne fallait peut-être pas » lui dire qu'elle avait dansé la boulangère. »

On arrive enfin. Adolphe est enchanté de son petit château, et il l'a déjà visité depuis le haut jusqu'en bas, que Bidois n'a encore examiné que la basse-cour et le garde-manger.

Les paysans viennent saluer le nouveau propriétaire, et Bidois, qui veut à toute force que ce soient des vasseaux, leur promet sa protection auprès de son maître; mais la franchise, la rondeur, l'aménité du jeune propriétaire, lui gagnent bientôt tous les cœurs.

Adolphe va voir ses fermiers. Pendant qu'il jase avec la fermière, qu'il caresse ses enfants,

Bidois parcourt l'habitation, et se fait rendre un compte exact du produit. Le lendemain Adolphe parcourt ses bois, ses prés, ses vignes, et le nouveau régisseur le suit un carnet à la main, prenant ses notes au crayon; le soir il va dans le village, entre partout, s'informe de tout; puis il vient faire un rapport à son maître, en lui proposant déjà des économies et des améliorations.

« Mon ami, » dit Adolphe à son intendant, « ne renvoyez personne, je ne veux pas faire » de malheureux. Pénétrez-vous bien de mes » intentions. Je vais retourner à Paris, vous » resterez ici. — Oui, monseigneur. — Encore » une fois, plus de monseigneur,.... — Oui, » monsieur. — Si les habitants veulent venir » dans mon parc, dans mes jardins... — Je ne » les laisserai pas entrer. — Au contraire, » vous le leur permettrez toujours. Si mes fer- » miers ne paient pas bien exactement.... — » Je les poursuivrai. — Non, vous leur accor- » derez du temps, des délais. Si quelques bra- » conniers chassent sur mes terres... — Je les » ferai mettre en prison. — Non, vous vous

» informerez de leur situation, et, si c'est par » besoin qu'ils sont coupables, vous leur ferez » donner de l'ouvrage, afin qu'ils n'aient plus » de motifs pour mal faire. Enfin si quelque » incendie détruit la chaumière ou la récolte » d'un malheureux..... — J'y ferai porter de » l'eau. — Vous y porterez aussi de l'argent » pour qu'il puisse réparer sa perte; et si quel- » ques amants honnêtes ne peuvent se marier » par défaut de fortune.... — Je leur défen- » drai de se voir. — Au contraire, vous les » marierez et je me chargerai de la dot. Vous » m'avez entendu, Bidois; tâchez de rendre » ces bons villageois heureux, afin que, con- » tents de leur semaine, ils puissent le diman- » che danser gaiement sur la pelouse.... je » paierai leur orchestre. — Cela suffit, mon- » sieur... Faut-il que je danse aussi? — Oh! » quant à cela, vous en êtes entièrement le » maître. »

Après avoir donné à son régisseur ses dernières instructions, Adolphe retourne à Paris revoir ses jeunes amis; et Bidois, qui se trouve grandi de deux pouces, depuis qu'il est inten-

dant d'un joli château, se remet à parcourir les propriétés qu'il va régir, et commence ses nouvelles fonctions en faisant jeter à l'eau un chien de basse-cour, qui a eu l'impertinence de sauter après les mollets de M. le régisseur.

CHAPITRE VII.

Rencontre et ses suites.

Depuis qu'Adolphe est riche, il cherche dans les plaisirs, dans les occupations d'un homme du monde, de la distraction à son premier amour; quelquefois il se persuade que cet amour est totalement guéri, et le lendemain le souvenir d'Eugénie le poursuit plus que jamais. Il a, cependant, de fréquentes distractions; il rencontre dans le monde des femmes jolies, attrayantes, et qu'il croit aimer; il fait sa cour, on l'écoute favorablement, parce qu'il est jeune, beau, riche et généreux; alors, enchanté de sa conquête, il court chez ses jeunes amis de leur dit : « J'ai enfin oublié

» tout-à-fait Eugénie, j'en aime une autre, j'en » suis aimé! »

» — Tant mieux, dit Charles, j'étais bien » sûr que cela se terminerait ainsi. — C'est » bien heureux, dit Louise; au moins nous » pourrons nous embrasser devant vous, sans » que cela vous fasse soupirer. »

Mais, quelques jours après, Adolphe revient tristement chez les jeunes époux. « Eh bien, » les amours? dit Louise. — Ah! je m'étais » trompé,... c'est déjà fini! je croyais aimer; » ce n'était qu'un caprice!... — Ah! mon » dieu!... tâchez donc que ce soit toute la vie, » une autre fois. »

Au bout de quelque temps, Adolphe semble enfin fixé : une jeune femme jolie, bien faite, a répondu à ses tendres aveux. Depuis un mois Adolphe est assidu près d'elle, et il se persuade qu'il en est réellement amoureux. La jeune dame ne doute point du pouvoir de ses charmes et de l'amour d'Adolphe. Depuis un mois on les voit ensemble aux spectacles, aux promenades, ils n'ont pas un moment à eux. Il y a des liaisons qui ne se soutiennent que dans

les plaisirs, et qui meurent dans la solitude. Cet amour-là est le plus commun ; de crainte que celui qu'il éprouve ne résiste pas à de trop fréquents tête-à-tête, Adolphe imagine chaque jour quelque partie nouvelle afin d'aimer plus long-temps. Charles dit à sa femme : « Je » crois que notre cher Adolphe est enfin rai- » sonnable, et qu'il ne pense plus du tout à son » Eugénie. »

Mais Louise secoue la tête d'un air incrédule : elle lit mieux que son mari dans le cœur d'Adolphe.

Pendant que ces événements se sont passés, Eugénie s'est rétablie entièrement. Dupont est encore absent, et la jeune femme vit tranquille avec Jeanneton ; elle est toujours mélancolique, malgré tous les efforts de sa fidèle servante, qui cherche sans cesse à la distraire et lui répète souvent qu'elle a vu M. Adolphe couché chez une femme, le lendemain de son entrevue avec elle.

Mais Eugénie écoute Jeanneton en souriant, et celle-ci se damne de ce que sa maîtresse ne le croit point.

« Ah ! Jeanneton, lui dit Eugénie, si tu » l'avais vu lorsqu'il est venu ici avec mon » époux,... ah ! tu ne l'accuserais plus. Pau- » vre Adolphe !... mes yeux n'ont pas eu la » force de se fixer long-temps sur les siens;.. » mais un seul regard m'a suffi pour voir » combien il est changé !... comme le cha- » grin, la douleur ont altéré ses traits !... — » Mon Dieu, madame, je ne dis pas que ça » ne lui a point fait de peine, mais il s'est » consolé; faites-en autant, les hommes ne » peuvent pas être toujours constants !... c'est » plus fort qu'eux !... — Ah ! Jeanneton, » Adolphe n'est pas comme les autres hom- » mes ! — Et moi je vous dis qu'il ne vaut » pas mieux. »

Eugénie ignore le changement de fortune d'Adolphe; madame Moutonnet l'a caché avec soin à sa fille, craignant d'augmenter encore ses regrets; elle croit qu'Eugénie regrettera un rang et des richesses; elle connaît mal son cœur.

Jeanneton engage sa maîtresse à aller à la promenade, au spectacle, à prendre quelques

plaisirs pour chasser sa mélancolie ; Eugénie refuse ; pour elle il n'y a plus de plaisir que dans les souvenirs.

Enfin les prières de la bonne parviennent un jour à fléchir Eugénie; elle consent à se rendre au spectacle. C'est pour procurer à Jeanneton un moment de plaisir qu'elle cède à sa demande. La bonne fille saute de joie, en se disant : « C'est toujours un commence-» ment, et si le spectacle amuse madame, » nous n'en resterons pas là. »

On part. C'est à l'Opéra qu'Eugénie conduit Jeanneton ; ce sera pour la servante un spectacle merveilleux, et Eugénie jouira de l'effet qu'il produira sur elle.

La jeune femme et sa bonne occupent une loge découverte. Jeanneton, tout yeux, tout oreilles, ne détourne pas ses regards de la scène, et Eugénie sourit en regardant Jeanneton. »

Mais, après s'être amusée quelques moments de l'étonnement de sa bonne, Eugénie promène ses regards dans la salle, et ils s'arrêtent bientôt sur une loge dans laquelle est un

jeune homme auprès d'une femme mise avec beaucoup d'élégance.

Ce jeune homme est Adolphe, cette femme près de laquelle il est assis, est sa dernière conquête, dont il tâche de se croire amoureux. Eugénie ne peut se persuader que c'est Adolphe qu'elle voit... Adolphe, mis avec la plus grande recherche, Adolphe souriant tendrement à une autre femme... non, ce n'est pas là l'Adolphe qu'elle a vu pâle, défait, égaré, entrer dans sa chambre avec M. Dupont. Pauvre Eugénie ! elle le voyait toujours ainsi.

Ne sachant que penser, que croire, doutant encore du témoignage de ses yeux, Eugénie, tremblante, respirant à peine, pousse le bras de Jeanneton.

« Vois-tu ?.. vois-tu ? lui dit-elle. — Oui, » madame,..... oui,.... oh ! c'est superbe !... » — Le reconnais-tu, Jeanneton ? — Oui, » madame, c'est celui-là qui, tout à l'heure, » voulait tuer la princesse... — Dans cette » loge,... là-bas... — Tiens, v'là qu'on danse » à c't' heure... — Comme il la regarde !

» comme il lui parle!... — C'est qu'ils tour-
» nent comme des tontons!... — Tu ne m'en-
» tends pas, Jeanneton... — Allons, v'là que
» ça s'enfonce, à présent. »

Il faut que l'acte finisse pour que Jeanneton puisse écouter Eugénie; elle se retourne enfin et s'aperçoit de l'état de sa maîtresse.

« Ah! mon Dieu, madame, qu'avez-vous
» donc?... est-ce que vous vous trouvez mal?
» — Non;... je sens un tremblement, mais
» cela n'est rien,... j'aurai du courage...
» Ah! c'est bien lui... — Qui, lui? — Adol-
» phe... — Où donc cela?... — Tiens, tu ne
» vois donc pas cette loge,.. cette femme!...
» Elle est jolie, je crois, Jeanneton?... —
» Eh! mais oui,... c'est lui... Quelle mise!...
» il a donc fait fortune?... — Il est peut-être
» marié,... c'est peut-être sa femme qui est
» avec lui...—Sa femme!... dam', c'est pos-
» sible... — Il a l'air de bien l'aimer...—Oh!
» je ne peux pas voir ça de si loin; mais il
» semble que ce soit un fait exprès!... pour
» une fois que nous venons au spectacle,...
» rencontrer justement... Tenez, allons-nous-

» en, madame, cette vue-là vous fait du mal...
» — Non, Jeanneton, je veux rester,... j'au-
» rai du courage.... D'ailleurs, ... tu t'amu-
» ses. — Ah! madame, est-ce que je puis
» avoir du plaisir quand je vous vois de la
» peine!... Ah! Jeanneton,... tu avais rai-
» son, je le sens bien,... que j'étais folle de
» croire !... cela me guérira, ma pauvre
» Jeanneton !...—Allons-nous-en, madame.
» — Non, te dis-je, je veux rester. »

Pendant tout le temps du spectacle, Eugénie n'ôte plus ses yeux de dessus cette loge qui renferme Adolphe et sa maîtresse, Jeanneton ne regarde plus que d'un œil triste l'enfer et le paradis; l'état d'Eugénie l'inquiète, quelquefois celle-ci l'engage à regarder le spectacle, mais bientôt après elle lui fait remarquer Adolphe.

« Vois, Jeanneton, comme il a l'air em-
» pressé,... galant... — Oh! ce n'est pas sa
» femme, madame! — Elle est bien, cette
» femme-là... — Oui, dame, à la lumière on
» ne sait pas trop !... — Il lui prend la main...
» — Oui, madame... — Il la lui presse sans

» doute!... — Ça serait bon possible !... —
» Elle lui parle en riant... Mais, Jeanneton,
» tu ne regardes pas le spectacle ! — Si fait,
» si fait, madame. — Au fait, cette femme-là
» n'est pas si bien qu'elle le paraît d'abord,...
» elle a au moins vingt-huit ans... — Au
» moins, oui, madame. — C'est vieux cela,
» vingt-huit ans, n'est-ce pas, Jeanneton?...
» — J'crois bon !... c'est même âgé !... — Il
» ne me voit pas,... il est trop occupé....,—
» Est-ce que vous voudriez qu'il vous vît?..,—
» Oh ! mon Dieu non !... à quoi bon !... »

Cependant, lorsque le spectacle finit, Eugénie s'arrange de manière à sortir de sa loge en même temps qu'Adolphe de la sienne, et ils se trouvent bientôt à côté l'un de l'autre dans le couloir.

Une voix chérie a frappé l'oreille d'Adolphe, il se retourne brusquement... C'est elle,... c'est Eugénie qu'il voit ! Sans penser qu'il est avec une femme, sans songer à ce qu'il fait, il quitte le bras de sa maîtresse et court sur les traces de son amie; mais la foule les sépare, et Eugénie, qui n'a voulu que le voir un mo-

ment, et s'assurer qu'elle ne s'est point trompée, entraîne aussitôt Jeanneton ; elle disparaît aux regards d'Adolphe, et, tandis qu'il pousse les personnes qui l'entourent, et court dans les corridors en l'appelant, elle est déjà en voiture avec Jeanneton.

Eugénie garde le silence tout le reste de la soirée ; elle paraît réfléchir profondément, et Jeanneton n'ose pas interrompre ses rêveries.

Le lendemain, la bonne s'empresse d'aller s'informer comment sa jeune maîtresse a passé la nuit; elle est agréablement surprise en la trouvant plus calme, plus gaie même que de coutume, mais sa surprise redouble lorsqu'elle l'entend lui demander des nouvelles de M. Dupont.

« Doit-il bientôt revenir, lui dit Eugénie. » — Revenir,... qui? madame. — Mon mari. » — Vot' mari !... »

Jeanneton ouvre de grands yeux ; c'est la première fois qu'Eugénie donne ce titre à M. Dupont.

« Ma fine, madame,... je ne sais pas trop... » — Où est-il maintenant ? — Où il est ?...

» mais à Marseille,... je crois;... dame, je » n'en suis pas bien sûre. — Allez en bas, » Jeanneton, et informez-vous à Joseph de » l'adresse exacte de mon mari. »

Jeanneton ne sait plus que penser; elle descend cependant pour exécuter l'ordre de sa maîtresse. Pendant ce temps, Eugénie se met à son secrétaire, et écrit à Dupont le billet suivant :

« J'ai eu des torts envers vous, monsieur, je » ne rougis point d'en faire l'aveu; je vous » crois assez bon pour me les pardonner. Dé- » sormais vous trouverez en moi une épouse » soumise, et je saurai remplir tous les de- » voirs que ce titre m'impose. »

Eugénie cachette cette lettre, et y met l'adresse de Dupont, que Jeanneton vient de lui donner.

« Va mettre cette lettre à la poste, ma chère » Jeanneton, lui dit-elle. — Cette lettre pour » M. Dupont?... — Oui, pour mon mari.

» — Son mari, toujours son mari, » dit Jeanneton en portant la lettre; « allons, il se » passe en elle quelque chose d'extraordinaire. »

CHAPITRE VIII.

Le mari en poste.

Dupont est encore à Marseille, enfoncé dans les olives, les anchois, les sardines et les figues. Il fait beaucoup d'affaires, et ne se presse pas de revenir à Paris où il craint de trouver sa femme encore malade. Dupont n'est point très-satisfait de son mariage; les paroles du commissaire lui trottent sans cesse dans la tête, et il se dit : « Pour qu'une jeune femme se » conduise de la sorte avec son mari, il faut » bien qu'il y ait quelque cause secrète;... et » il est fort désagréable d'avoir épousé une » femme qui a une disgrâce qu'elle ne veut » pas me montrer. »

Cette idée poursuit Dupont, et l'empêche de

prendre part aux plaisirs qui lui sont offerts. Dans toutes les réunions où le riche marchand est invité, il porte une mine si singulière que chacun lui en fait la guerre. « On voit que » c'est un nouveau marié, lui répète-t-on par- » tout, il pense sans cesse à sa femme, et s'en- » nuie de ne point la voir.

» — Oui, oui, se dit Dupont, j'y pense en » effet, et il y a de quoi! moi qui voulais avoir » des enfants pour perpétuer ma race, com- » ment diable en avoir, si ma femme a quel- » que disgrâce qui l'empêche de cohabiter » avec moi. C'est bien cruel!... j'ai oublié de » dire cela à M. le commissaire; mais, en » revenant à Paris, je ferai faire une consul- » tation de médecins. »

Dupont vient de terminer ses affaires, il est sur le point de retourner à Paris, lorsqu'on lui remet une lettre de la capitale.

Il l'ouvre, regarde la signature, et voit, Eugénie, femme Dupont...

« Ma femme!... une lettre de ma femme!... » s'écrie l'épicier; ah! mon Dieu! qu'est-ce

» que cela veut dire!.... il faut qu'elle soit à » l'article de la mort! »

Il lit, et son étonnement augmente à chaque mot. « *Désormais vous trouverez en* » *moi une épouse soumise....* Serait-il possi- » ble!..... est-ce bien ma femme qui m'écrit » cela!... *et je saurai remplir tous les devoirs* » *que ce titre m'impose....* Tous les devoirs, » cela s'entend;.... je sais ce qu'elle veut » dire!.... Ce que c'est que l'absence!.... ma » femme m'adore depuis qu'elle ne me voit » plus!... pauvre petite femme!... elle m'é- » crit pour m'avertir qu'elle est prête à rem- » plir ses devoirs;.... c'est charmant!... Et ce » commissaire qui voulait me faire croire!.... » Allons, ma femme n'a point de disgrâce, en » voilà la preuve;... elle m'attend avec impa- » tience, puisqu'elle m'écrit!... Enfin je vais » être marié complètement!... »

Dupont est dans l'ivresse; il saute dans sa chambre, court comme un fou dans son appartement, et descend à la hâte chez son hôtesse, il ordonne que l'on fasse sa valise, et court à la poste, où il arrive tout essoufflé.

« Eh ! vite ! vite ! s'écrie-t-il, il me faut des » chevaux, une voiture, des postillons ! — Où » va monsieur ? — A Paris. — Quand mon- » sieur veut-il partir ? — Sur-le-champ ; ma » femme m'attend. Quelle est la manière la » plus prompte de voyager ? — Ma foi, mon- » sieur, c'est d'aller en poste. — En poste, » c'est entendu ; je vais en poste. — Monsieur » prend une chaise ? — J'en prendrai deux s'il » le faut. — Combien de chevaux ? — Autant » qu'on en pourra mettre. — Mais on en met » deux, trois, quatre même... — J'en veux » cinq ; vous les mettrez à la file les uns des » autres pour qu'ils courent mieux. — Cela » ne se peut pas, monsieur, vous ne pourriez » plus les diriger... — Eh bien, vous les met- » trez de front. — Impossible, monsieur ; on » ne pourrait pas les atteler à la chaise. — » Alors, vous les mettrez comme vous voudrez, » pourvu que j'aille comme le vent, cela m'est » égal qu'ils soient devant ou derrière. — Il » faut alors deux postillons... — Trois postil- » lons, et un coureur en avant. Ma femme » m'attend, et je suis pressé. »

Dupont court de la poste à son hôtel. Il presse tout le monde, ne se donne pas le temps de faire ses malles, ne prend sur lui que son porte-feuille et quelques effets indispensables qu'il met dans un porte-manteau. « Vous m'enverrez tout le reste à Paris, dit-il à son hôte. » Il paraît que monsieur a reçu des nouvelles » importantes qui nécessitent son retour? — » Je le crois bien, une lettre de mon épouse... » Ah! mon Dieu, serait-elle malade, monsieur? » — Au contraire, elle se porte bien et c'est » la première fois depuis que nous sommes » mariés, vous sentez que je suis bien aise d'en » profiter. »

L'hôte ne comprend rien à cela, mais Dupont n'a pas le temps de le lui expliquer; la chaise est devant la maison, les chevaux hennissent, les postillons font claquer leurs fouets, Dupont saute dans la voiture qui part aussitôt.

Ce coureur, ces postillons, ces chevaux, ce train extraordinaire, tout cela fait croire que la chaise de poste renferme quelque personnage important. Partout où elle passe, on dit : « C'est un prince qui voyage incognito ou c'est

» quelque ambassadeur, ou quelque général, » enfin c'est un grand personnage. »

Et on s'informe aux postillons qui répondent : « C'est un épicier en gros qui va cou- » cher avec sa femme. »

Les curieux restent ébahis, les postillons rient, et la voiture repart, laissant tous ceux qui l'entouraient faire des conjectures et se demander s'ils n'ont point mal entendu.

Dupont paie largement, et on le mène comme un fournisseur, comme un fermier-général, comme un milord, comme un agioteur qui a fait banqueroute dans son pays et va acheter des terres chez l'étranger.

Le coureur, qui précède Dupont, est chargé de donner des ordres dans les auberges pour que rien ne retarde la marche du voyageur; l'arrivée d'un coureur annonce toujours quelque personnage d'importance, c'est une bonne fortune pour les aubergistes, ils mettent tout en l'air dans leur maison pour que l'on puisse satisfaire à tous les désirs de monseigneur. La broche tourne, le feu pétille, toutes les casseroles sont sur les fourneaux, tous les marmi-

tons à leur poste, les servantes se dépêchent pour que le plus bel appartement soit prêt, et vont y dresser le couvert de l'illustre voyageur, car un homme qui a un coureur ne dîne pas à table d'hôte, et puisqu'il ne couchera pas, on espère au moins que le repas qu'il prendra dédommagera de toutes les peines que l'on se donne.

Bientôt le bruit des chevaux, le fouet des postillons annoncent l'arrivée du grand personnage. Tous les gens de l'auberge courent à la porte pour le recevoir. Le maître a son bonnet à la main, les servantes ont rajusté leur coiffure, les valets d'écurie ont quitté les chevaux, les voyageurs qui se trouvent dans l'auberge, courent aux fenêtres pour voir celui qui met toute la maison sens dessus dessous, et tous les passants et oisifs de la ville viennent faire foule devant la porte.

« Ah! mon Dieu!... » s'écrie l'aubergiste, en apercevant la voiture. « Cinq chevaux!... » trois postillons!... Suzanne, Marie, a-t-on bien frotté la chambre.... époussété partout? » Jacques, Pierre, songez au rôti, aux fricas-

» sées.... au fricandeau... n'épargnez rien, » mes enfants, un personnage comme celui-là » a le palais délicat et ne regarde pas à la dé- » pense. »

Enfin la voiture entre dans la cour : tous les yeux se portent sur celui qu'elle renferme,... on court l'aider à descendre... mais au lieu d'un personnage chamarré de rubans, en habit galonné et brodé, en chapeau à plumets, et à la mine imposante et fière, on est un peu surpris de voir un petit homme gros et court, d'une figure commune, coiffé d'une casquette, vêtu d'un habit bleu de ciel, d'une culotte jaune, en guêtres et en cravatte de couleur, et qui, en s'élançant lourdement hors de la voiture, renverse sur un tas de fumier l'hôte qui lui présentait la main.

« C'est égal, » dit l'aubergiste en se relevant, « il n'en a pas moins cinq chevaux, trois » postillons et un coureur, et, puisque c'est » un homme très-riche, la mise et la tournure » n'y font rien. »

Et il suit, le bonnet à la main, le voyageur qui entre tout essoufflé dans la grande salle,

où il va se jeter sur une chaise, devant une table couverte d'une toile cirée, où dînent ordinairement les rouliers, promettant à ses postillons de manger très-vite.

« Si monsei.... monsieur le.... sa gran» deur.... voulait passer dans l'appartement » que je lui ai fait préparer au premier, » dit l'aubergiste en saluant Dupont. — « Ce n'est » pas la peine, mon cher monsieur, je suis » bien ici, répond l'épicier. — Monsieur le » voyageur sera plus dignement, plus conve» nablement là-haut... — Puisque je vous dis » que je suis bien là.

« — Allons, c'est un original, » se dit l'aubergiste, « je l'avais deviné, mais n'importe, » il a un train de prince!... » et il se rapproche en saluant.

« Monsieur veut sans doute dîner? — Mais » oui, j'ai faim; cette voiture me secoue, ça » donne de l'appétit; je mangerai bien un » morceau.... — Le dîner de monsieur le » voyageur est préparé... — Ah! parbleu, il » ne faut pas tant de façon : un plat de pom» mes-de-terre et un morceau de fromage de

» Gruyère, avec une demi-bouteille à quinze.
» — Comment, monsieur?... — Je vous de-
» mande des pommes-de-terre et du Gruyère...
» qui soit vieux surtout!... car je m'y connais,
» voyez-vous, et si le vôtre n'est pas bon, je
» vous en enverrai du fameux!

» — Ah! qu'est-ce que c'est que ce gros im-
» bécile, » dit l'aubergiste en courant à sa cuisine. « Jacques, Pierre, ôtez le rôti, les fri-
» cassées, les coulis;... ce malotru, qui arrive
» avec cinq chevaux ne veut que du fromage
» et des pommes-de-terre! qui diable se serait
» douté de cela!.... Voyager en seigneur, et
» dîner en cuistre!... Je gagerais bien que ce
» n'est pas grand'chose que cet homme-là!...
» le naturel perce toujours. »

Sans faire attention à la mauvaise humeur de son hôte, Dupont achève son modeste dîner, se bourrant de pommes-de-terre et de fromage; puis, après avoir fait remplir d'eau-de-vie une petite bouteille d'osier, il remonte dans sa chaise de poste, en jetant deux sous pour boire aux servantes. C'est cependant le même homme qui paie généreusement les pos-

tillons; pour arriver près de sa femme, il ne regarde pas à la dépense, il agit en seigneur; mais, pour tout le reste, il redevient Dupont l'épicier. L'aubergiste a raison; le naturel perce toujours.

Les postillons, qui sont bien payés, dînent mieux que celui qu'ils conduisent; ils veulent contenter cet homme singulier, les chevaux couvrent leurs freins d'écume, et Dupont trouve encore qu'il ne va pas assez vite. Cependant, à moitié chemin de Marseille à Paris, la chaise de poste, qui n'a jamais été tirée par cinq chevaux, se brise en éclats au milieu de la route.

Personne n'est blessé, mais Dupont est désolé : cet événement peut retarder de beaucoup son arrivée. La voiture est tellement maltraitée que les postillons avouent qu'il faudra au moins trois jours pour la mettre en état.

« Trois jours, trois jours, dit Dupont. Dans » trois jours je prétends avoir fait un enfant à » ma femme. Eh! mais, quelle idée lumi- » neuse! qu'ai-je besoin d'aller en voiture, on » va plus vite à cheval, puisque mon coureur

» était toujours devant moi. C'est décidé, je » vais à cheval; à franc étrier, en coureur. »

Dupont n'a jamais monté à cheval de sa vie, mais il est persuadé qu'il s'y tiendra comme un dragon. Il paie ses postillons, qui veulent en vain le faire renoncer à son projet. Dupont est entêté, il ne veut point d'ailleurs attendre une autre voiture. Il achète le cheval, les bottes et le fouet de son coureur, et, vêtu moitié en bourgeois, moitié en postillon, il monte sur sa bête et se dirige vers Paris.

Dupont n'a pas fait un quart de lieue qu'il s'aperçoit que l'exercice du cheval est moins facile qu'il ne l'avait cru. Sans cesse près de tourner sur sa selle, il fait des sauts qui le renvoient de la croupe à la crinière de son coursier. Plus il cherche à se coller sur son cheval, plus il est secoué et moins il attrape l'équilibre, et ses pieds sortent à chaque instant des étriers beaucoup trop longs pour lui. Cependant il ne perd pas courage, il se retient à la queue, à la selle ou à la crinière de l'animal; mais ce qui le désespère, c'est que, sans cesse forcé de s'attacher à quelque chose, il ne peut

faire usage de son fouet. Pour faire avancer son coursier, il sue sang et eau, essayant de lui donner des coups de talons; mais les petites jambes de l'épicier ne peuvent atteindre sous le ventre du cheval.

Après avoir fait une lieue, il perd une de ses bottes fortes, une lieue plus loin, il perd l'autre. « C'est égal, dit-il, j'irai aussi bien en souliers, j'irai mieux même, car ces grosses bottes m'embarrassaient, et il faudra bien que je finisse par attraper l'équilibre. »

Dupont voyage ainsi une demi-journée, au bout de laquelle il s'aperçoit que sa culotte est déchirée : il va toujours. « C'est une culotte de sacrifiée, dit-il, mais on ne doit pas regarder à cela dans une circonstance pareille. »

Bientôt il sent de vives douleurs, et porte la main à l'endroit : « Diable, diable, dit-il, ce maudit galop vous écorche quand on n'y est pas fait; j'aurai le derrière en compotte et ce sera désagréable pour cohabiter avec ma femme... Enfin, pourvu que cela ne se

» gagne pas.... je me ferai mettre un cata-
» plasme à la première auberge. »

Ce n'est pas sans peine que Dupont atteint cette auberge où il espère se reposer un peu. Son cheval, qui n'est plus ni fouetté, ni piqué, ne va plus qu'au petit pas ; et Dupont, tout en cherchant à le faire retrotter, se dit : « Il
» paraît que je m'accoutume au cheval ; car il
» ne me secoue plus autant. »

L'arrivée du postillon, en habit bleu de ciel, en souliers à boucles, et tenant une de ses mains sur sa blessure, produit dans l'auberge un effet bien différent de celui que faisait la chaise de poste à cinq chevaux.

Les servantes regardent Dupont en riant, l'hôte ne se dérange point, les valets le laissent descendre tout seul de cheval, se moquant entre eux de sa tournure grotesque. Enfin, notre voyageur entre clopin clopant dans l'auberge, où il demande une chambre, parce qu'il sent bien qu'il ne peut pas se faire mettre un cataplasme devant tous les voyageurs. « Sur-
» tout qu'on ait bien soin de mon cheval, dit-il,
» ce coquin-là ne veut plus galoper, il faut

» que je lui fasse prendre quelque chose qui » lui mette le feu sous le ventre : faites-lui » une rôtie au vin avec du poivre, du sel et du » sucre... Ah ! je te ferai bien galoper, moi. » Mettez-y aussi des truffes ; je n'aurai plus » besoin de fouet et d'éperons.

» — Des truffes à un cheval, » se disent les gens de l'auberge, « cet homme-là est » probablement étranger, et peut-être que » dans son pays les truffes sont fort commu- » nes. Mais ici le dîner de son cheval lui coû- » tera un peu cher. »

Dupont suit une jeune servante qui le conduit dans une chambre et lui demande ce qu'il faut lui servir. « Un cataplasme de graine » de lin, » répond Dupont, et la fille descend en riant, dire à son maître : « Cet homme-là » est bien drôle, il fait manger des truffes à son » cheval, et dîne avec de la *graine de* » *lin.* »

Cependant la servante s'aperçoit de son erreur quand elle porte à Dupont ce qu'il a demandé. Le voyageur lui présente la partie

blessée, en la priant de vouloir bien y appliquer le remède.

« Mais, monsieur, je n'avons jamais soigné « de ça, » dit la fille en reculant. — Allons, pour mettre un cataplasme, ne vas-tu pas faire » des façons? — Dame? écoutez donc, s'il » fallait comme ça s'amuser aux inconvénients » de chaque voyageur... — Ah! tu appelles » cela un inconvénient? Va toujours, ma » chère amie, je te donnerai la pièce. »

Ce mot lève tous les scrupules; la servante applique le remède, pendant que Dupont lui répète : « Arrange bien mon *inconvénient;* » je vais coucher avec ma femme, et je ne » voudrais pas qu'elle me trouvât endommagé... — Quoi que vous dites donc, monsieur?—Je te dis que je vais cohabiter avec » mon épouse, et que c'est pour cela que je » voyage à franc étrier et ventre à terre. Ah » bén, en v'là d'une bonne! je couche tous les » soirs avec not' homme, mais il ne s'est jamais écorché pour ça. »

Dupont se fait servir à dîner. Pendant qu'il prend son repas, la servante va conter partout

qu'ils ont un voyageur qui court la poste pour aller coucher avec son épouse. Toutes les femmes de l'endroit sont curieuses de voir un homme aussi extraordinaire, qu'elles veulent donner pour exemple à leurs maris, et la foule s'amasse pour voir sortir Dupont.

Notre voyageur s'est reposé, il se sent mieux, le cataplasme a calmé ses souffrances, et il se dispose à se remettre en route. Son cheval bat le pavé et paraît partager l'ardeur de son cavalier. « Bon! bon! dit Dupont, la rôtie a » fait son effet, et je n'aurai pas de peine » maintenant à le mettre au galop. »

Il paie l'aubergiste : le repas de son coursier lui coûte un peu cher, mais il espère arriver à Paris le lendemain, et il ne murmure point. Il monte à cheval devant la foule assemblée pour le voir, et disparaît bientôt à ses regards.

Le cheval semble animé d'une ardeur nouvelle ; le repas échauffant qu'on lui a fait faire dispense en effet Dupont de fouet et d'éperons : l'animal a sur-le-champ pris le grand galop, et Dupont est enchanté ; il se tient le mieux possible, et s'écrie : « J'espère enfin arriver. »

Mais bientôt le mouvement du cheval fait descendre le cataplasme sous la jarretière du cavalier. La cuisson devient si vive, que Dupont jure et crie comme un possédé à chaque bond qu'il fait. Il veut arrêter son cheval, il tire sa bride à droite, à gauche; mais plus il se donne de mouvement, plus l'animal l'emporte : étourdi par les cris de son cavalier, il ne connaît plus de frein; il se débarrasse de son mords blanchi d'écume, il ne galoppe plus, il vole, il s'élance avec une rapidité effrayante, tout le monde s'écarte de son passage. En vain Dupont crie : « Arrêtez! arrêtez! » les paysans fuient avec épouvante. Le malheureux cavalier est couché à plat ventre sur son coursier, dont il a lâché les brides; il se tient au cou, à la crinière, à tout ce qu'il peut attraper, il s'abandonne à sa destinée, et sa destinée conduit le cheval vers une carrière nouvellement ouverte, dans laquelle il se précipite. Lorsque l'on accourt pour en retirer le cheval et le cavalier, on les trouve morts tous deux.

CHAPITRE IX ET DERNIER.

Le régisseur. Encore le bois de Romainville. — Conclusion.

Eugénie attend son mari, non pas avec impatience, mais du moins sans crainte, et résignée désormais à son sort; elle a défendu à Jeanneton de lui reparler d'Adolphe, et de la rencontre de l'Opéra; et celle-ci se dit : « Grâce au ciel, ma chère Eugénie est guérie » de son amour. »

Cependant le temps se passe et Dupont ne revient pas; on ne reçoit plus aucune lettre de lui, les garçons s'inquiètent et Eugénie s'étonne; car d'après ce qu'elle lui a écrit, elle s'attendait à le revoir bientôt.

Un matin, Jeanneton lui apporte enfin une

lettre, et Eugénie dit : « Ce sont sans doute » des nouvelles de mon mari. »

Mais la lettre est cachetée de noir ; la jeune femme frémit involontairement, elle ouvre enfin... La lettre est du maire de l'endroit près duquel Dupont a péri, et où il a été transporté. Les papiers trouvés sur lui l'ont fait aisément connaître. Après avoir fait enterrer le défunt, le maire a écrit à sa veuve pour lui annoncer la mort de son époux, sur laquelle il lui donne tous les détails que l'on a pu se procurer.

Eugénie est tellement saisie, qu'elle n'a pas la force de parler ; elle passe la lettre à Jeanneton. « Tiens... lis, » lui dit-elle.

« Ah ! mon Dieu !... le pauvre homme !... » s'écrie la servante ; et elle pleure, car son cœur est sensible, elle plaint la triste fin de Dupont ; Eugénie pleure aussi, et sent qu'elle a eu des torts avec son époux.

Cette nouvelle est bientôt répandue ; on plaint Dupont, on le regrette, parce qu'il était bête sans être méchant, ce qui vaut encore mieux que d'être méchant sans être bête.

« Mais aussi, dit Jeanneton, pourquoi s'avise-
» t-il de vouloir revenir à cheval ?... enfin on
» ne peut pas fuir son sort. Vous voilà veuve,
» madame; mais, ma fine, c'est bien comme
» si vous étiez encore demoiselle,... et il y a
» bien des demoiselles qui ne sont pas,...
» veuves comme vous. »

M. et Mme Moutonnet viennent consoler leur fille. Le papa Moutonnet donne des larmes au pauvre Dupont, mais Jeanneton remarque avec surprise que madame Moutonnet ne paraît pas très-affectée de la mort de son gendre.

Les vieux époux ont quitté leur boutique et se sont retirés au Marais. Comme Eugénie est décidée à vendre le fonds d'épiceries, Jeanneton croit que madame Moutonnet va engager sa fille à venir loger chez elle ; mais la maman n'en fait rien, elle approuve les projets de sa fille et la laisse entièrement libre de suivre ses volontés, et cela étonne encore Jeanneton.

Eugénie se défait aisément de la boutique de son mari, et prend un appartement modeste et retiré, pour elle et sa bonne.

Plus l'époque de la mort de Dupont devient ancienne, plus Jeanneton éprouve l'envie de parler d'Adolphe; mais Eugénie garde un profond silence sur ce sujet, et la pauvre Jeanneton n'ose commencer, quoiqu'elle brûle de savoir si Eugénie l'aime encore.

Depuis l'aventure de l'Opéra, Adolphe a rompu avec sa maîtresse; la jeune dame a été très-piquée de sa conduite : lui quitter le bras pour courir avec une autre, voilà de ces crimes qu'une femme ne pardonne pas. Adolphe n'a même pas cherché à s'excuser, la vue d'Eugénie a rallumé tous ses feux; il sent bien alors qu'il n'aime pas, qu'il n'a jamais aimé sa nouvelle conquête, et il ne se soucie plus de feindre un attachement qui a déjà cessé de lui offrir des charmes.

Il va conter à ses amis ce qui lui est arrivé à l'Opéra. « C'est bien malheureux, dit » Charles; comment! vous n'aimez plus cette » femme que vous adoriez hier? — Non, mon » ami. — Je me doutais bien, dit Louise, que » cela ne durerait pas long-temps. — Il faut » bien vite en aimer une autre. — Non, Charles,

» non,... c'est fini, je ne veux plus aimer » personne,... que vous, mes amis.

» — Et puis Eugénie, » dit tout bas Louise à son mari.

Adolphe veut chercher dans les pays étrangers des distractions plus utiles que celles qu'il trouve dans les sociétés de Paris. Il se décide à parcourir l'Angleterre, l'Italie, les Alpes. Il envoie à Bidois ses ordres pour le temps de son absence, qui peut être longue, et, après avoir embrassé Charles et Louise, il part de Paris le jour même où Eugénie devient veuve.

L'été touche à sa fin, la saison est peu favorable aux voyages ; mais quand on est riche, on ne connaît point de difficultés. Adolphe n'a pas cinq chevaux et trois postillons à sa chaise, mais il a tout ce qu'il faut pour parcourir commodément le continent. Il admire les Alpes, parcourt l'Italie et va passer l'hiver en Angleterre. Mais quoique les distractions que lui ont procurées ses voyages lui laissent d'utiles et d'agréables souvenirs, il sent que quelque chose le rappelle en France, et revient à Paris, après neuf mois d'absence.

Son premier soin est d'aller embrasser ses jeunes amis. Charles et Louise sont toujours heureux, car ils s'aiment toujours tendrement, et leur établissement a prospéré. Louise est enceinte, elle embrasse Adolphe en sautant de joie, et lui dit : « Vous savez bien que vous » m'avez engagée à en faire une douzaine,... » voilà le commencement, et vous serez le » parrain.

» — Oui, dit Charles; il ne nous reste plus » qu'à chercher une marraine... — Ah ! dit tout » bas Louise, quel dommage que...! »

Les jeunes époux ignorent la mort de Dupont.

Adolphe est curieux de savoir comment Bidois a dirigé ses biens pendant son absence, et il part pour sa terre. En entrant dans la cour de son château, il s'aperçoit que ses valets ont une petite livrée, que ses chiens de chasse sont muselés, que ses appartements sont numérotés, qu'il y a un comptoir dans sa salle à manger et un bureau avec un grand-livre dans son salon; il trouve son portier tenant un Barême à la main, sa femme de charge qui fait

des additions, son jardinier qui apprend à faire des chiffres, son cuisinier qui étudie la multiplication, et son garçon d'écurie qui compte sur ses doigts; enfin le petit garçon de la portière, qui n'a que cinq ans, accourt à lui en s'écriant: « Monseigneur, deux fois deux font » quatre, et deux fois quatre font huit.

» — C'est bien, très-bien, mon petit, » dit Adolphe en caressant l'enfant, « je m'aper» çois que Bidois a fait fleurir l'arithmétique » dans mes domaines; mais où donc est-il!

» — M. le régisseur est dans le village;... » mais si monseigneur veut qu'on aille le » chercher..... — Non, je suis bien aise de » parcourir aussi le village, j'y vais moi» même. »

Et Adolphe sort de chez lui en se disant: « Bidois a mis dans sa tête de me faire appe» ler monseigneur; ces bonnes gens ne diront » plus autrement. »

Il a déjà parcouru une partie du village, sans rencontrer son régisseur, lorsqu'en passant sur une pelouse qui conduit aux champs, il entend la voix de Bidois, se démenant avec

les gardes-chasse, auxquels il veut absolument faire entendre qu'il faut parquer les lièvres et les chevreuils, afin qu'il puisse savoir au juste et mettre sur son grand-livre la quantité de gibier appartenant à monseigneur.

L'arrivée d'Adolphe met fin à cette discussion. Le régisseur s'avance d'un air respectueux vers son maître, et le jeune homme a peine à reconnaître Bidois, qui a changé son chapeau rond pour un à trois cornes, son habit pour une veste de chasse, et sa canne pour un vieux fusil sur lequel il s'appuie en marchant, au lieu de le tenir sur son épaule. Jusqu'à la plume, mise autrefois derrière l'oreille, qui est remplacée par un crayon avec lequel M. le régisseur prend ses notes.

« Eh ! mais, Bidois, est-ce que vous êtes » devenu chasseur ? » dit Adolphe en souriant de la tournure du vieil intendant.

« Monseigneur, je fais tout,... tout abso- » lument; je veux prendre moi-même connais- » sance du gibier, et, quoique je ne sache » pas chasser, j'ai toujours un fusil pour le

» tenir en respect. — Tout s'est-il bien passé » pendant mon absence? — Oui, monsei- » gneur ; vos fermiers paient fort exacte- » ment,... et mon livre de compte est tenu » parfaitement... — J'en suis persuadé ; mais » ces bonnes gens sont-ils heureux, sont-ils » contents ? — Oui, monseigneur ; oh!... » ils sont très-heureux,... et quand ils sau- » ront calculer, ils seront encore bien plus » gais! — Ils dansent souvent, j'espère ? » — Tous les dimanches et aux quatre gran- » des fêtes, ce qui fait cinquante-six fois dans » l'année, sans compter les extraordinaires. » Mais si monseigneur voulait rentrer au châ- » teau, je lui ferais voir mon brouillard, mon » grand-livre et ma caisse... »

Adolphe revient avec son régisseur avec lequel il est bien aise de causer, non pas de ses revenus, mais d'une personne dont il n'a pas eu de nouvelles depuis long-temps et dont il brûle de parler. Mais Bidois n'a dans la tête que ses grands-livres et ses comptes, et il supplie Adolphe de jeter un coup-d'œil dessus.

« Tenez, monseigneur, examinez comme

» tout cela est en ordre. Tous vos gens ont un
» compte ouvert. Vos chevaux ont un compte
» particulier. Vous n'avez pas un pouce de
» terrain qui ne soit évalué; je m'occupe à
» faire faire le compte de vos arbres. J'ai fait
» mettre le poulailler en partie double, et les
» lapins en compte-courant. Quant aux gra-
» tifications que nous accordons aux villageois
» pour incendies, inondations ou orages, je
» passe cela par frais de commerce...

» — C'est bien, Bidois, c'est fort bien; mais
» je veux savoir... — Toutes les bêtes à cornes
» sont enregistrées;... voici l'entrée et la sor-
» tie... J'ai aussi une colonne particulière pour
» le potager... — C'est bien; mais... — Quant
» au poisson, je crois qu'il nous sera un peu
» difficile d'en savoir au juste le compte, à
» moins de faire dessécher l'étang, et c'est
» une idée que je voulais soumettre à monsei-
» gneur. — Laissez en paix le poisson et ré-
» pondez-moi.... — Vous voyez comme tout
» cela marche,... il n'y a que ce lourdaud de
» portier qui ne peut pas comprendre le calcul
» décimal, mais je veille à cela; je fais une

» guerre à mort aux sous et aux deniers, dont
» ces paysans sont encore coiffés; je ne vous
» demande que quelques années, monseigneur,
» et dans vos domaines on ne parlera plus qu'en
» francs et centimes. — J'espère que vous avez
» fini, Bidois, et que vous m'écouterez enfin;
» je vous demande des nouvelles de Paris,...
» de... personnes qui m'intéressent... — Ah!
» mon Dieu!.... j'oubliais,... en effet, mon-
» seigneur!... j'ai reçu une lettre de madame
» Moutonnet... — Une lettre de madame Mou-
» tonnet!... — Oui, monseigneur, il y a déjà
» six ou sept mois; elle vous fait bien des
» compliments, monseigneur. — A moi? —
» Certainement, monseigneur, et elle m'ap-
» prend une nouvelle,... ah! quelle nouvelle!..
» comme cela va vous étonner!.... — Cela
» concernerait-il sa fille? — Oui, vraiment;
» je le crois bien;.... cette pauvre petite
» femme!... — Vous me faites trembler, Bi-
» dois... Que lui est-il arrivé? — Elle est
» veuve!.... — Eugénie est veuve!.... il se
» pourrait!... — Oui, monseigneur,... parce
» que son mari est mort... — Dupont est mort!

» est-il possible! et où? quand? comment?
» — Sur la route de Paris,... en revenant de
» Marseille,... à cheval, dans une carrière;...
» l'animal a pris le mors aux dents; et ce Du-
» pont, monter à cheval!... On assure qu'il
» ne savait pas se tenir sur un âne. Si cet
» homme-là avait su calculer les dangers....
» Enfin, il y a déjà neuf mois et plus... — Il
» y a neuf mois, dites-vous, neuf mois qu'elle
» est veuve!... Malheureux! et vous ne me
» l'avez pas écrit!... — Monseigneur, je ne
» le sais que depuis sept, vous étiez en voyage
» et j'ignorais votre adresse et votre numéro...
» — Et où est-elle maintenant?.... — Votre
» adresse, monseigneur? — Eugénie! bour-
» reau; Eugénie!... — A Paris, sans doute,
» monseigneur... — Elle ne demeure pas avec
» sa mère?... — Non, monseigneur. — Des
» chevaux, Bidois... — Monseigneur part?...
» — Sur-le-champ... — Monseigneur n'a rien
» pris encore, et.... — Des chevaux, vous
» dis-je... — Quelle voiture?.... — La pre-
» mière venue... »

Bidois se met à une fenêtre de la cour, et

» crie au palfrenier : « Attelez les numéros » *un* et *deux* à la berline de Monseigneur ; » vous donnerez l'avoine aux numéros *trois* et » *quatre*. »

Adolphe descend lui-même pour presser ses gens, que les ordres de Bidois embrouillent toujours ; en peu de temps les chevaux sont mis, et le cocher, qui voit l'impatience de son maître, le conduit au grand galop à Paris.

Adolphe court chez Louise et son mari ; il entre dans leur boutique en riant, en sautant, et les jeunes gens, qui commencent à s'accoutumer à ses accès de folie, attendent cependant avec impatience qu'il leur en explique la cause.

« Mes amis, elle est veuve ! » s'écrie-t-il enfin, « elle est veuve !... Eugénie est libre ! » — Se pourrait-il !... êtes-vous bien sûr ?... » — Oui, oui,... elle est veuve depuis neuf » mois !... et j'avais quitté la France ;... je » m'éloignais d'elle quand j'aurais pu la voir,.. » lui exprimer !.... — Non, monsieur, vous » n'auriez pas pu la voir tout de suite, je suis » sûre que madame Eugénie n'y aurait pas

» consenti... Songez donc, monsieur, aux » convenances, aux bienséances. — Oui, oui, » tu as raison, cela vaut mieux comme cela, » au fait,... car ce pauvre Dupont !... c'était » un bon homme..... Mais n'en parlons plus, » mes amis; après neuf mois je puis bien, je » crois, voir sa veuve... — Oh ! oui, mon- » sieur.... Charles, v'là notre marraine toute » trouvée;... n'est-ce pas, M. Adolphe?... » Mais, Louise,... si elle allait ne plus m'ai- » mer..... — Allons, voilà autre chose, à pré- » sent. — Elle m'a vu à l'Opéra avec cette » femme,... que je détestais... — Eh ! mon » Dieu ! n'étiez-vous pas garçon?... et un » jeune homme... — Mais elle peut croire » que je ne l'aime plus. — Vous lui prouverez » le contraire... — Mais il faut que je la voie, » enfin, et je ne sais pas son adresse... — » Oh ! quant à cela, je vous le dirai bientôt. »

Louise met un chapeau et court rue aux Ours, chez celui qui a remplacé Dupont : là elle apprend l'adresse de la jeune femme et revient la dire à Adolphe, qui se rend aussitôt à la demeure d'Eugénie. « Madame Dupont

» n'est pas à Paris, lui dit le portier, depuis » le commencement de la belle saison elle est » allée demeurer à la campagne. — A la » campagne!.... Mais où ? de quel côté ?... » — Ma foi, monsieur, je crois que c'est du » côté de Belleville,... de Saint-Gervais,.... » de Romainville... — De Romainville !.... » ah ! oui, oui, ce doit être là !... »

Adolphe prend un cabriolet, et se fait conduire à Romainville, et son cœur bat avec force, car il se dit : « Elle m'aime toujours, » puisqu'elle a été demeurer là. »

Eugénie a passé dans la retraite les premiers mois qui ont suivi la mort de son époux. Elle ne voit que ses parents ; et madame Moutonnet approuve la vie sédentaire de sa fille ; cependant, au bout de quelques mois, elle lui dit, avec une sorte d'affectation : « Vous voilà » veuve,.... libre, ... jeune ; ..... mais je » ne prétends plus contrarier vos inclina- » tions. » Madame Moutonnet grille de parler d'Adolphe, mais elle se tait, elle sent que cela compromettrait sa dignité ; cependant elle a eu

soin d'informer Jeanneton du changement de fortune du jeune homme.

Jeanneton n'a pu long-temps garder le silence avec Eugénie. Elle a prononcé devant elle le nom d'Adolphe, et Eugénie lui a répondu en soupirant :

« Il ne m'aime plus, Jeanneton ! — Bah ! » madame, il ne faut pas croire,.... parce que » nous l'avons vu avec une dame.... Écoutez » donc, vous étiez mariée, et un jeune » homme... — Je n'ai rien à lui reprocher ; » mais je suis sûre qu'il ne m'aime plus... »

Mais Jeanneton apprend la nouvelle fortune d'Adolphe, et, en voyant que le temps s'envole sans qu'il cherche à revoir Eugénie, elle commence à craindre aussi que son cœur n'ait changé ; elle n'ose plus que rarement en parler à sa maîtresse, qui lui impose silence en répétant : « Il ne m'aime plus ! »

Au retour du printemps, Eugénie dirige souvent ses pas vers le bois de Romainville. Accompagnée de Jeanneton, elle va revoir les lieux qui lui rappellent l'amour d'Adolphe. C'est surtout sous le bosquet d'arbres où il lui

en a fait l'aveu, qu'elle aime à s'asseoir. Elle ne se plaît que là, et voudrait y revenir chaque jour.

« Pardi, madame, lui dit Jeanneton, puis» que ce pays vous plaît tant, louez-y un » logement, et nous y passerons la belle » saison. »

Eugénie applaudit à ce projet, et dès le lendemain elle loue un appartement à Romainville, et va s'y établir avec Jeanneton. Tous les matins elle se lève dès le point du jour, et, ne craignant point alors les rencontres dangereuses pour une jeune femme, elle va seule se promener dans le bois, parcourant tous les sentiers où elle a passé avec Adolphe, et se reposant dans son endroit favori. Dans la journée, elle y retourne avec Jeanneton, elle y porte un livre ou son ouvrage, et, sous cet ombrage, n'éprouve jamais d'ennui. Mais quand sa bonne veut lui reparler d'Adolphe... « Tais-toi, lui dit-elle, ne me ramène pas au » présent, laisse-moi tout entière à mes sou» venirs; ici, je rêve à lui, je crois qu'il » m'aime encore; mais quand tu me réveil-

» les, je me rappelle qu'il ne m'aime plus. »

Mais un jour, en se dirigeant vers son endroit favori, Eugénie, qui est un peu en avant de Jeanneton, entend remuer le feuillage qui entoure son bosquet d'arbres. Elle s'approche et aperçoit un jeune homme assis à la place qu'elle occupe habituellement; elle le reconnaît, et s'arrête,.... tremblante,.... n'osant respirer, et les yeux attachés sur lui... Adolphe considère avec amour tout ce qui l'environne, il grave un nom sur l'écorce de l'arbre au pied duquel il est assis,... c'est le nom d'Eugénie... « Jeanneton, c'est lui! il m'aime toujours!... » s'écrie-t-elle. Et elle est déjà dans les bras d'Adolphe.

Deux cœurs qui s'entendent n'ont pas besoin de s'expliquer : déjà le passé n'est plus qu'un songe, Adolphe et Eugénie se retrouvent ce qu'ils étaient le jour où ils s'avouèrent leur amour.

Jeanneton est accourue au cri d'Eugénie, elle pousse aussi un cri de joie en voyant Adolphe, et court l'embrasser, en disant : « Je » savais bien qu'il reviendrait. »

Adolphe voudrait déjà ne plus quitter Eugénie, et ce n'est pas sans peine qu'on lui fait entendre qu'il faut donner une année à la mémoire de Dupont.

Mais il peut du moins la voir tous les jours, lui exprimer tous les jours sa tendresse, et se livrer auprès d'elle à l'espoir d'un bonheur que rien ne doit plus troubler.

Souvent Jeanneton voit les transports de joie d'Adolphe. « Ah! dit-elle alors, vous seriez » encore bien plus content si vous saviez que... »

Mais Eugénie court en rougissant mettre son doigt sur la bouche de Jeanneton, et la bonne n'en dit pas davantage.

L'année est écoulée et rien ne s'oppose plus à l'union des deux amants. Adolphe a été présenter ses devoirs à M. et Mme Moutonnet, et on lui a fait l'accueil le plus flatteur. Adolphe sait à quoi attribuer ce changement, mais il se garde bien de le laisser paraître; il est trop heureux d'ailleurs pour conserver aucun ressentiment.

C'est à la terre du jeune homme que doit se faire le mariage. M. et Mme Moutonnet s'y

rendent dans une calèche de leur gendre; madame Moutonnet veut qu'on la laisse découverte quoiqu'il pleuve un peu le jour de leur départ, et elle recommande au cocher de passer par la rue Saint-Martin, quoique ce ne soit pas son chemin; mais peut-on résister au désir d'être vu dans la calèche de son gendre par ses anciennes connaissances? M. Moutonnet a ordre de laisser tomber son chapeau dans la rue, en passant devant la boutique des Bernard, afin que la voiture s'y arrête un moment.

Charles et Louise partagent le bonheur d'Adolphe. Ils ont obtenu bien vite toute l'amitié d'Eugénie; il n'a fallu, pour les lui faire aimer, que lui dire ce qu'ils ont fait pour Adolphe.

C'est avec eux et Jeanneton qu'Eugénie et Adolphe se rendent au château.

Bidois a été prévenu de ce qui va s'y passer, et, pour ce jour-là, il a fait suspendre les leçons d'arithmétique. Il ordonne une fête, des jeux, des danses, prépare une réception à son seigneur. Les paysans ont des fusils, les valets des arquebuses; les jeunes filles des cou-

ronnes. Les hommes savent le nombre de coups qu'ils doivent tirer, et les femmes le compte de révérences qu'elles doivent faire.

Ce grand jour est arrivé. Tout le monde est reçu au bruit des coups de fusils, des cris, des chants des villageois. M. Moutonnet a peur d'être blessé; mais sa femme trouve ce tapage-là extrêmement distingué, et ordonne à son mari d'en être enchanté.

Adolphe remercie Bidois de sa réception. « Monseigneur, dit l'intendant, on devait tirer » trente coups de fusils, il n'y en a que qua- » tre qui ont raté, ce n'est pas ma faute; mais » on les fera partir ce soir, parce qu'il faut que » je retrouve ma balance. »

M. et Mme Moutonnet sont dans l'admiration de la propriété d'Adolphe; Eugénie ne voit que son amour.

Enfin Adolphe conduit Eugénie à l'autel, et cette fois elle y marche sans trembler; et Jeanneton est témoin du bonheur de sa chère maîtresse, et M. Moutonnet pleure encore en voyant marier sa fille, et madame Moutonnet ne pleure pas plus que la première fois; et

Louise dit à son mari : « Ils s'aimeront et se-
» ront heureux comme nous. »

Et le lendemain de ses noces Adolphe sait ce que voulait lui dire Jeanneton, et la joie, le bonheur, l'amour brillent encore davantage dans ses yeux, ce qui ne se voit pas ce jour-là chez tous ces maris, qui, au lieu de trouver une demoiselle dans une veuve, trouvent quelquefois une veuve dans une demoiselle; et Bidois salue l'épouse de son jeune maître, en lui disant : « Madame, le mariage a produit la
» première multiplication. »

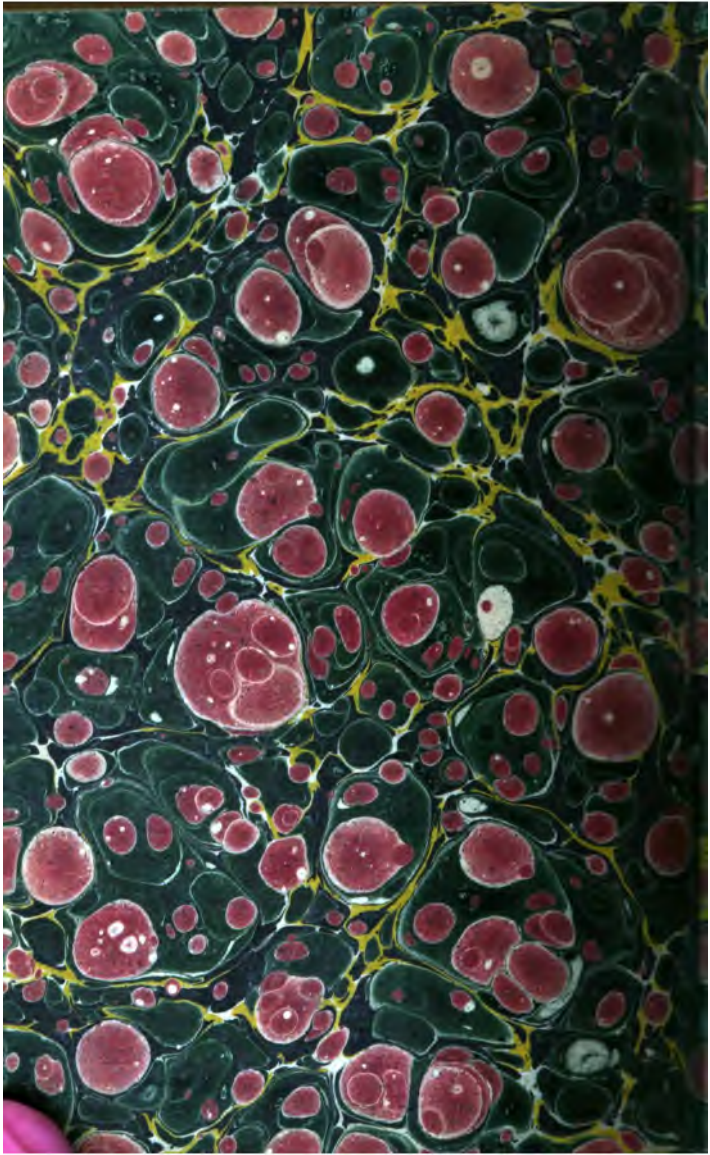
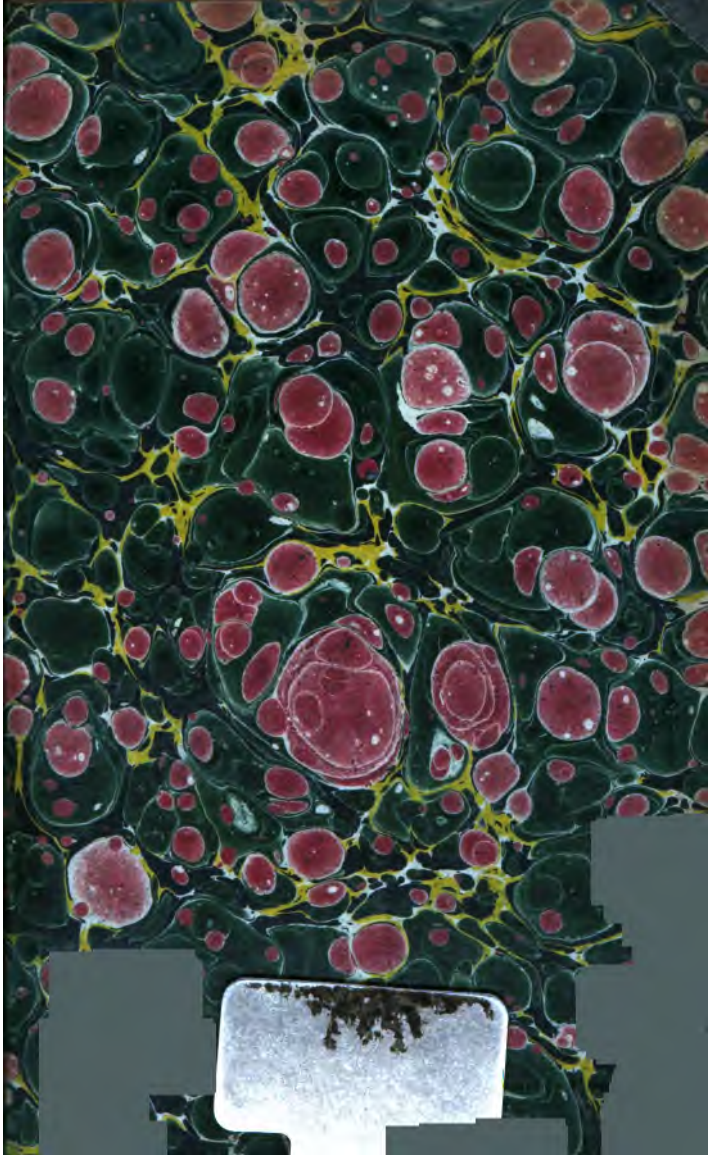
FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

TAYLOR INST. OXFORD

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Chap. 1er.	Le mari et le commissaire.	Pages 1
II.	Retour d'Adolphe. — Le joli ménage.	21
III.	Entrevue devant témoins.	40
IV.	Madame Saint-Céran.	61
V.	Un jeu de fortune.	78
VI.	Dans lequel on revoit Bidois.	103
VII.	Rencontre et ses suites.	123
VIII.	Le mari en poste.	134
IX.	Le régisseur. — Encore le bois de Romainville. — Conclusion.	152

FIN DE LA TABLE.

0305194